

76-4
c2

La Revue 15c populaire

MAGAZINE MENSUEL
ILLUSTRE

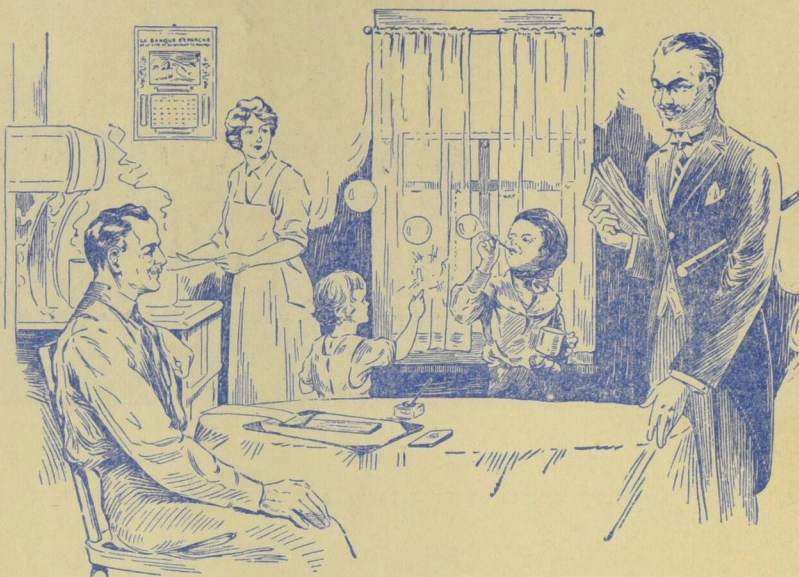
Vol. 18, No 5

Mai 1925



Un roman complet : L'IDOLE

Par ANDREE VERTIOL



SOYEZ PRUDENTS

Si vous projetez le placement d'une partie de vos épargnes.

N'ECOUTEZ PAS

ces bouches d'or qui vous offrent, pour presque rien, de ces valeurs qui brillent comme des bulles de savon au soleil, mais dont la durée est aussi éphémère.

CONSULTEZ

un homme de confiance qui vous indiquera

Des valeurs de tout repos,

Emises par des compagnies qui se recommandent par une longue suite d'années de succès et par une administration intelligente, intègre et prudente,

Négociables en tout temps.

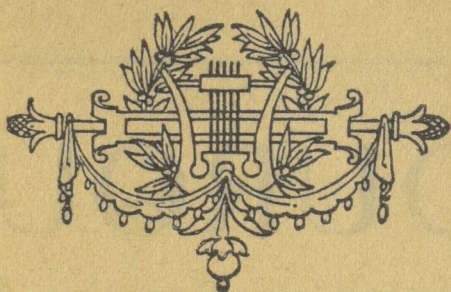
LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

"LA GRANDE BANQUE DES TRAVAILLEURS"

BUREAU PRINCIPAL
ET SEIZE SUCCURSALES A
MONTREAL

A. P. LESPERANCE,
Gérant Général



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine
Le Samedi procure cette aubaine extra-
ordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

POURQUOI

Maintenant on Réclame Partout

La Revue Populaire

- 1 — Pour son prix modique, à la portée de toutes les bourses.
- 2 — Pour l'abondance et la diversité de sa matière à lire; 130 pages.
- 3 — Pour son ROMAN complet dans chaque numéro. Roman d'amour choisi spécialement pour vous, parmi les meilleurs de la littérature française.
- 4 — Pour ses articles nombreux sur tous les sujets imaginables: Nouvelles sentimentales et sensationnelles; histoire ancienne; curiosités et inventions; chronique féminine; chronique des livres et critique littéraire; histoire naturelle et pages canadiennes; amusements et jeux de société.
- 5 — Pour ses nombreuses illustrations.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS DE
JOURNAUX LE PREMIER JOUR DU MOIS

15 SOUS

ABONNEMENT

Canada et
Etat-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés

PARAIT TOUS
LES MOIS

La Revue Populaire

Vol. 18, No. 5

Montréal, mai 1925

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LA MODE



LA femme, suivant un humoriste, fut par la mode transformée tour à tour en cloches à melon, au temps des crinolines, en diabolos, environ l'an 1900, en parapluies ouverts et en parapluies fermés, avec les jupes entravées, en petites sonnettes avec la jupe courte et large, enfin suivant les variations du goût, en champignons, sifflets, plumeaux et tuyaux de poêle. Le monsieur exagère! et il eût montré autant d'esprit et plus de galanterie en se servant de fleurs pour termes de comparaison. Car, en parlant des femmes, il est toujours de bon goût d'évoquer la grâce et le charme et le parfum des fleurs. Cependant, la mode nous fait voir des choses bien curieuses!

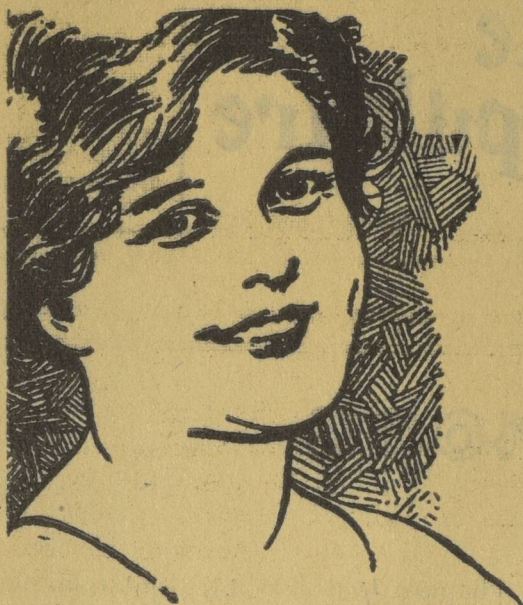
Les perruques reviendront, si ce ne sont pas les coiffures antiques; avant la guerre, il se portait des perruques de toutes couleurs, vertes, bleues, mauves. La mode des cheveux courts

changea tout cela, bien qu'on se permit de les teindre dans des couleurs contre nature.

Et la femme s'acharnant à son entreprise de démolition, après s'être fait tondre les cheveux, se rase les sourcils, que remplace un trait de pinceau barrant le front. C'est la dernière nouveauté.

Et ce qui est nouveau aussi, c'est que plus la femme s'ingénie à attraper la silhouette masculine, plus l'homme s'occupe de colifichets. Celui-là ne s'était de longtemps soucié à ce point de sa toilette. Le prince de Galles, Jean Patou, quelques stars du cinéma et peut-être aussi le gentleman-boxeur Georges Carpentier, le mirent en goût d'extravagances vestimentaires. Chapeaux, chaussures, complets, paletots, tous ces vêtements, autrefois lamentablement uniformes, prennent des tournures inattendues. Le tailleur, bientôt, aura l'importance du couturier.

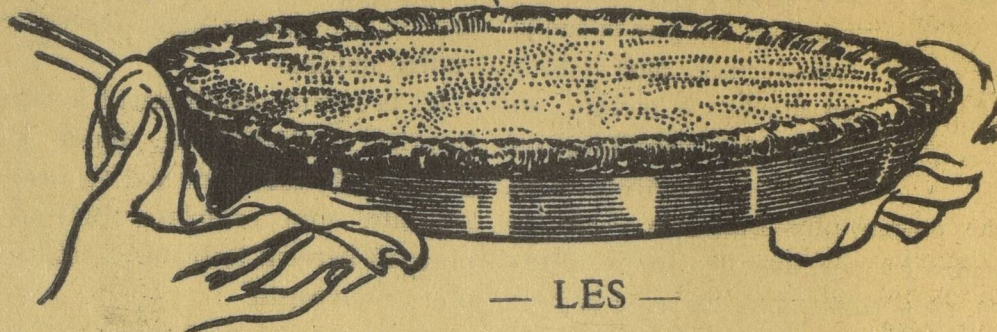
Jules JOLICOEUR.



INCOMPARABLE POUR LES TARTES!

— elles réaliseront votre attente, vous donneront des tartes succulentes, veloutées, crémeuses, fondantes dans la bouche. Vous ne saurez jamais combien une tarte peut être délicieuse avant d'en avoir goûté une apprêtée avec les Garnitures de Tartes

“MEADOW - SWEET”



GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

“Meadow-Sweet”

au CITRON
FRAMBOISES

ORANGE
FRAISES

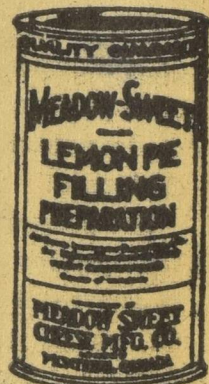
ANANAS
CERISES

— sont des plus économiques — chaque boîte contient une quantité suffisante pour remplir 4 tartes. Essayez-les aujourd'hui même — elles sont en vente chez votre épicier. **Méfiez-vous des imitations.**

LE MODE D'EMPLOI EST INDIQUE SUR CHAQUE BOITE.

FABRIQUE PAR

“Meadow-Sweet” Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



Le Produit original
et authentique.

Les horloges des anciens et les premières horloges mécaniques

Les Anciens avaient diverses mesures de temps infiniment moins perfectionnées que les nôtres, mais qui remplissaient fort bien leur office et dont ils savaient se contenter. C'étaient, entr'autres, le cadran solaire, le sablier et l'horloge hydraulique appelée clepsydre.

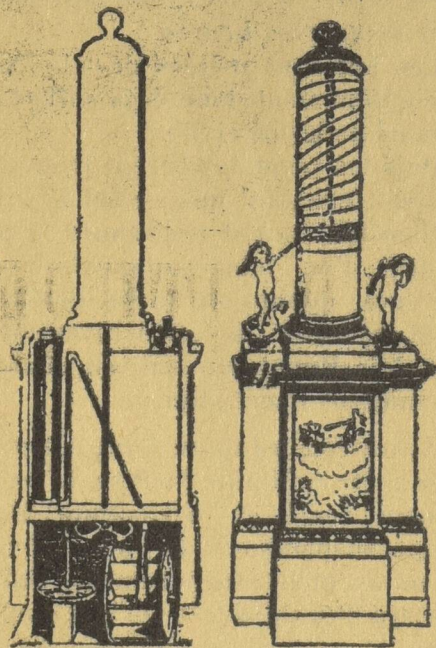
Le mouvement de la clepsydre était dû à l'écoulement d'un liquide.

Il est facile, par la gravure qui illustre cet article, d'expliquer le fonctionnement de cette horloge. Vous voyez à gauche une statuette d'enfant, un Amour, laissant tomber de sa bouche l'eau qui alimente la clepsydre. Cette eau provient d'un réservoir à écoulement constant. Elle est reçue dans un vase qui sert de socle à l'appareil. Son niveau monte dans ce vase à une vitesse uniforme. A la surface de cette eau flotte un morceau de liège qui supporte, fixée sur une tige de bois, une autre statuette s'élevant en même temps que l'eau (à droite de la gravure), et qui montre du bout de sa baguette, des divisions de même distance, tracées le long d'une colonne. Le temps que la baguette de l'enfant met à passer d'une division à la suivante est toujours le même et représente une fraction déterminée du jour, une heure par exemple, si l'écoulement a été ménagé de manière que la baguette emploie juste 24 heures pour parcourir la longueur de la colonne.

Certains auteurs, dans l'antiquité, attribuaient l'invention de la clepsy-

dre à un mécanicien romain célèbre qui vivait en Egypte, environ l'an 124 av. J.-C., mais on sait d'un autre côté, qu'elle était en usage aussi bien en Chine qu'en Egypte, longtemps avant César, à son arrivée dans les Gaules, fut fort étonné d'en trouver dans un pays qu'il croyait absolument barbare.

Ce que nous savons, d'une façon certaine, c'est qu'aux horloges d'eau furent substituées les sabliers.



LA CLEPSYDRE ou HORLOGE D'EAU des anciens.

Quant aux horloges à régulateur mécanique, ils ne commencèrent à paraître que dans le Xe ou le XIe siècle, et ne reçurent leur entier perfectionnement que beaucoup plus tard.

Bien que plusieurs auteurs ne soient pas de cette opinion, on dit assez couramment que ce n'est pas une horloge d'eau mais bien une horloge mécanique qui fut envoyée à Charlemagne par le calife Aroun-al-Raschid. L'Espagne eut sa première horloge à Séville en 1400, Moscou en 1404, Lubeck en 1405. La première que l'on établit à Paris fut celle du Palais de Justice. Son exécution est due à Henri de Vic, que Charles V avait fait venir d'Allemagne vers 1370. Sens, Auxerre, Dijon et Strasbourg possédèrent aussi de bonne heure des horloges remarquables par leur mécanisme, et il n'est personne qui n'ait entendu parler de ces hommes de fer ou Jacquemart placés sur les tours, au sommet des clochers et des édifices les plus hauts, pour sonner les heures.

Les horloges usitées dès le XVI^e siècle pouvaient donc déjà suffire aux besoins de la vie civile.

Puis les pendules furent trouvés et il paraît constant que ce fut le grand Galilée qui conçut le premier la possibilité d'en faire l'application aux horloges, quoiqu'on fasse généralement honneur de cette invention à l'Anglais Huyghens, qui, en effet, la répandit et l'accrédita.

Ayant remarqué un jour, dans l'église métropolitaine de Pise, le balancement réglé et périodique d'une lampe suspendue à la voûte et mise en mouvement fortuitement, Galilée observa l'égale durée de ses oscillations, et comprit aussitôt comment ce phénomène pourrait servir à procurer une exacte mesure du temps. Plus de cinquante années après, c'est-à-dire en 1633, cette remarque le dirigea dans la construction d'une horloge destinée aux observations astronomiques.

DEPUIS QUELLE EPOQUE DATENT LES PLUMES METALLIQUES

Il est probable que les Romains connaissaient la plume métallique. Le musée de Naples conserve une plume en bronze découverte à Pompéi, assez semblable aux modernes plumes d'acier. Le moyen âge employait aussi des plumes en bronze, en argent et en or, mais c'étaient plutôt des objets de luxe et de curiosité.

L'usage de la plume métallique ne s'est guère généralisé qu'au cours du XIX^e siècle. L'industrie de la fabrication des plumes métalliques semble s'être particulièrement localisée à Boulogne, en France, et à Birmingham, en Angleterre.

Les plumes métalliques sont faites avec le meilleur acier de Sheffield, laminé en minces feuilles, qui sont découpées en bandes de largeur variable, recuites, puis laminées encore aux épaisseurs voulues. Les diverses autres opérations s'accomplissent dans l'ordre suivant: 1^o découpage; 2^o perçage; 3^o marquage; 4^o recuit; 5^o formage; 6^o trempe; 7^o adoucissage; 8^o nettoyage; 9^o aiguisage en travers; 11^o fendage; 12^o vernissage.

Les opérations ci-dessus, à l'exception de celles qui ont pour but le recuit, la trempe, le nettoyage, le vernissage, etc., se font à l'aide de découpoirs et de presses; chaque plume est présentée sous l'outil par la main de l'ouvrière. Cependant, pour quelques modèles spéciaux, on a trouvé avantage à l'emploi des machines, et depuis quelques années, en de certains pays, les opérations sont mécaniques.



UNE MER SAHARIENNE



L'existence d'une vaste mer souterraine sous le Sahara, sujet dont nous avons déjà brièvement parlé dans cette Revue, aurait été révélée à plusieurs savants. Cette découverte suivit le percement de plusieurs puits artésiens profonds dans l'Afrique du Nord, en vue d'obtenir de l'eau jaillissante pour l'irrigation du sol.

Cette eau, sourdant de plusieurs centaines de pieds, contenait des poissons aveugles, des crabes, des mollusques, tous bien vivants, indices d'une faune nombreuse et variée.

C'est en territoire colonial français que furent forés ces puits. L'Académie des Sciences de Paris fit ce rapport : "Des puits percés dans le Sahara, au cours de ces dernières années, nous amenèrent à y soupçonner l'existence d'immenses nappes d'eau. Mais si vraiment des animaux en ont été extraits, faudra-t-il en conclure que nous sommes en présence d'une immense mer souterraine bien peuplée de tous ses habitants ordinaires, avec cavernes, grottes et voûtes diverses. Cette conclusion conduirait aux conjectures historiques les plus étranges." De toutes ces suppositions, la plus plausible est que les Egyptiens connussent l'existence de cette mer saharienne et qu'ils y descendissent pour célébrer dans ses grottes les cérémonies terrifiantes de leurs sectes

secrètes, cela des milliers d'années avant l'ère chrétienne.

On pourrait peut-être trouver de très beaux vestiges de la civilisation égyptienne, sous le Sahara, des ruines de temples, des fragments d'idoles, etc.

D'un autre côté, on exagère peut-être aussi l'importance ou encore la nouveauté de ces découvertes. La constitution géologique du Sahara a fait reconnaître, depuis longtemps, l'existence d'une nappe d'eau souterraine suivant toutes les ondulations du sol, et formant une série de bassins étagés.

Dès 1856, un premier puits fut creusé dans le Sahara oriental; le forage ne dura que quarante jours; à 180 pieds, on atteignit la nappe qui fournit immédiatement une eau très abondante. Depuis cette époque, c'est par centaines que l'on compte les puits artésiens forés dans cette région autrefois si aride.

—o—

La notion de justice semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Qu'on me montre un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'emprisonner, d'être ingrat.



LE DESSIN POUR TOUS EN DIX LECONS

Du modelé et des ombres

Nous avons parlé dans nos autres leçons du trait, du contour; mais, pour bien faire sentir la forme d'un objet, il faut l'**ombrer**, lui donner de la lumière et de l'obscurité, se qui semble le faire avancer ou reculer.

Il y a progression de nuances dans le degré d'intensité de lumière ou d'ombre agissant sur les corps ou objets. On distingue le grand clair, le ton propre de l'objet, suivant sa couleur; le demi-clair, qui tient le milieu entre le clair et l'ombre, le reflet, l'ombre propre.

Avant d'ombrer un dessin, il faut observer d'où vient la lumière; traduire l'ombre par le dessin à l'estompe ou par les hachures.

On ombre un dessin à l'estompe de la manière suivante : Après avoir chargé l'estompe de noir, on masse les vigueurs par larges plans; on arrive ensuite à la dégradation en passant par les teintes intermédiaires.

L'ombre d'un dessin, au moyen des hachures, s'obtient par le rangement de lignes parallèles, droites ou courbes, et plus ou moins rapprochées, qui servent à exprimer la forme de l'objet que l'on dessine.

Les grosses estompes ne servent qu'à ébaucher et masser les vigueurs de tons; les moyennes pour fondre. On emploie de petits tortillons en papier

non collé qui servent à modeler les détails. Ne pas beaucoup appuyer ou frotter à la même place, afin de ne pas enlever la transparence et d'éviter la mollesse.

Vous vous exercerez au modelé de ces deux têtes, tête de jeune homme, tête de Vierge. Faites le contour d'abord, ombrez ensuite.

Exécuter les hachures bien égales de ton, sans sécheresse. Tenir le crayon très penché, afin de conserver la pointe plus fine et de ne pas avoir sans cesse à le tailler.

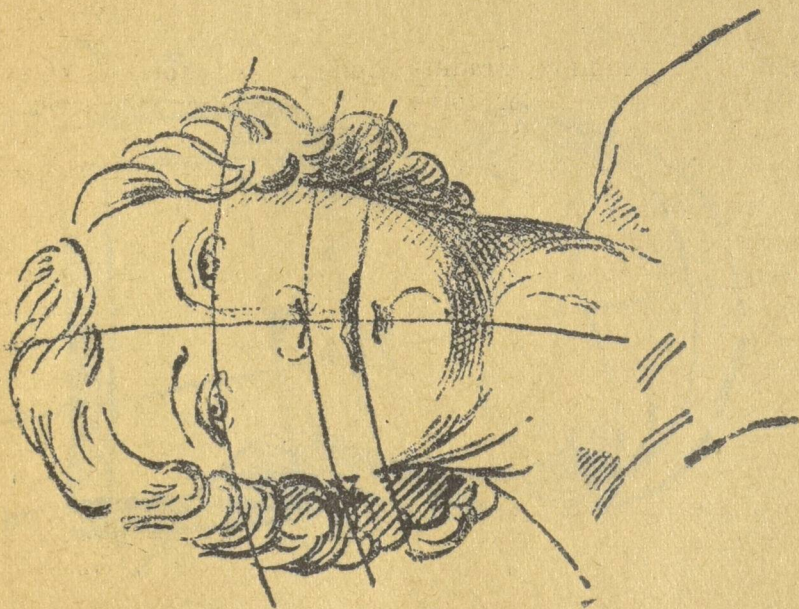
Nous vous conseillons de dessiner ces figures au fusain plutôt qu'au crayon; le fusain se vend un sou le bâton; il est souple, s'efface facilement d'un simple coup de pouce et c'est l'article idéal pour ombrer.

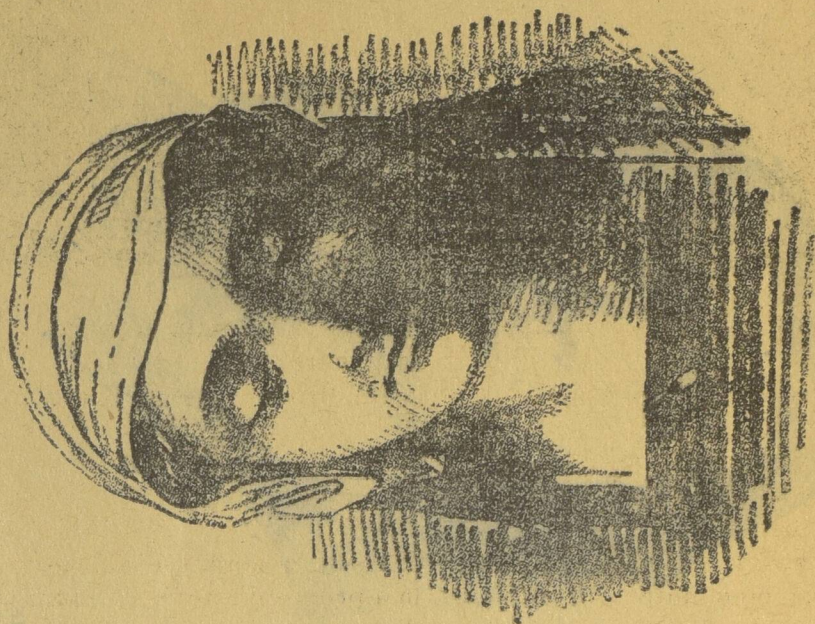
Remarque: Tout dessin à l'estompe se termine au crayon. Quelques touches dans les cheveux et les vêtements donnent la vie, et arrêtent certains contours que l'estompe laisse indécis; mais, dans les objets dont le caractère est l'indécision (comme dans les ciels), ce serait amoindrir l'effet que d'ajouter des touches au crayon.

Le dessin n'est pas toujours une représentation exacte de la nature. Des anciens, et même des modernes, cherchent le beau idéal: tâchons d'imiter la nature, dont la **magnificence** est réelle.

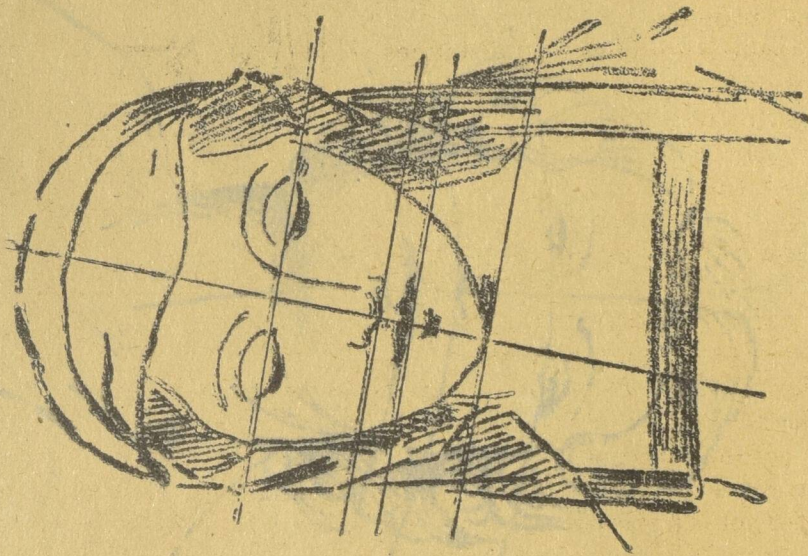


TÊTE DE JEUNE HOMME.
(Étude de modelé et d'ombres.)



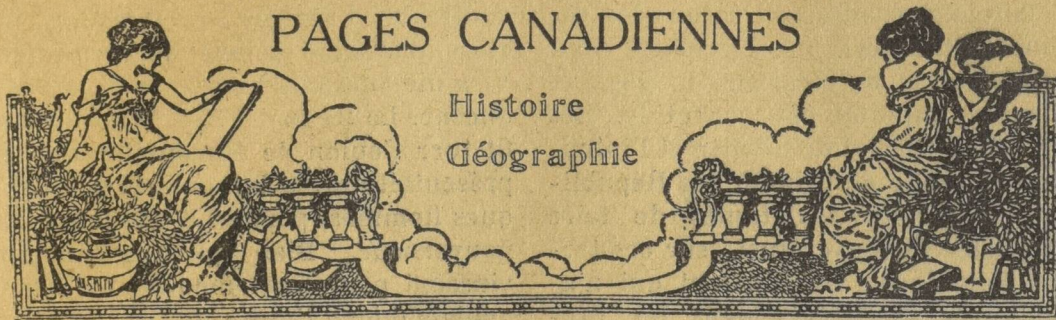


LA SAINTE VIERGE, d'après Raphaël.
(Etude de modelé et d'ombres.)



PAGES CANADIENNES

Histoire
Géographie



UNE PERTE POUR LE CANADA

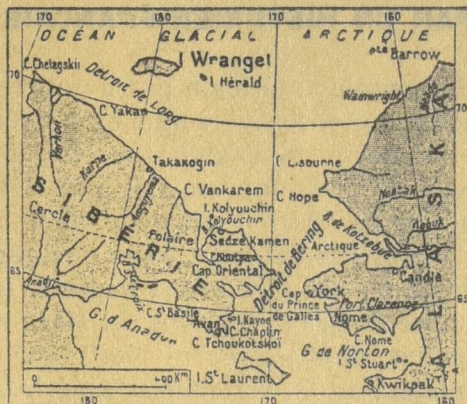
L'affaire de l'île Wrangel

Combien est lent à s'éveiller notre orgueil national! Peut-être ne savons-nous pas et ne saurons-nous jamais bien ce qu'est un sentiment national, puisque aussi bien notre patriotisme ne dépasse pas les limites d'une province. Une terre nous fut enlevée par la Russie soviétique: en avons-nous éprouvé du ressentiment? La nouvelle, transmise peut-être par une dépêche de la dernière heure, passa pratiquement inaperçue. Il faut qu'un magazine français, "l'Illustration", nous rappelle en quelles circonstances l'occupation s'est faite par des marins russes de l'île Wrangel, et quel affront dut encaisser, sans sourciller, le gouvernement canadien.

En 1913, l'explorateur canadien Stefansson partait explorer les parages de l'Océan Glacial de Sibérie, voisins du détroit de Behring, avec mission du gouvernement d'Ottawa d'affirmer la souveraineté britannique sur toutes les terres auxquelles il toucherait. En conséquence, un détachement de cette expédition ayant abordé à l'île Wrangel, en prit possession au nom du roi George V et, après la guerre, afin de maintenir les droits du Canada sur ces rochers stériles, Ste-

fansson y installa une escouade de trappeurs.

La Russie ayant déclaré expressément, en 1916, l'île Wrangel partie intégrante de ses domaines, la Grande-Bretagne se trouvait donc, du fait de l'occupation effectuée par Stefansson en conflit avec Moscou, et cela à propos d'une île de modique étendue, dont onze mois de l'année l'accès demeure interdit par d'épaisses banquises!



Carte de l'île Wrangel occupée par les Soviets.

Les Soviets ont agi avec leur décision habituelle. Sur leur ordre, un navire de guerre russe arrivait à Wrangel et, en grande pompe, y arborait le drapeau rouge avec le marteau et al faucille, après avoir abattu, dit-on, le pavillon canadien. Puis, quelques semaines plus tard, M.

Tchitchérine adressait à tous les cabinets étrangers une circulaire leur rappelant la notification du gouvernement impérial concernant les îles de l'océan Glacial de Sibérie et l'intention formelle de l'Union des Républiques socialistes soviétiques de faire respecter sa souveraineté sur ces terres lointaines. Un incident qui n'améliorera pas précisément les rapports entre la Grande-Bretagne et les Soviets, en même temps qu'un nouvel exemple de la continuation de la politique extérieure tsariste par les dirigeants actuels de Moscou.

"Ainsi", termine Charles Rabot, "à propos de la propriété de blocs de glace, les nations entrent aujourd'hui en conflit et leurs différends à ce sujet exercent de graves répercussions sur leurs rapports."

GEORGE WASHINGTON MALMENE PAR UN HISTORIEN FRANÇAIS

Le peuple américain porte un culte à Washington; sa personne est sacrée; sa mémoire inviolable; sa vie, au-dessus de tout soupçon. Les historiens américains en font un demi-dieu et les historiens français, sauf quelques exceptions, un très grand homme. Au nombre de ces exceptions est Marc de Germiny, dont les récents écrits sur le fondateur de la république américaine ont soulevé la colère de nos voisins.

Il y a vraiment de quoi! Germiny nous présente d'abord Washington, entre les années 1753 et 1754, comme un "obscur major de l'armée anglaise", obligé d'accepter à sa honte le refus de le Gardeur de Saint-Pierre de capituler, au fort de la Rivière-aux-Boeufs. L'année suivante, les Anglais se remirent en campagne

contre les Français, et Washington, alors lieutenant-colonel de l'armée de Virginie, marcha contre le Fort Duquesne. Le 24 mai 1754, Washington fit tuer Coulon de Jumonville qui se présentait devant lui, escorté de quelques hommes, porteur d'une lettre du gouverneur. Bien que ces ennemis vinssent pour parlementer, l'officier anglais donna l'ordre de tirer sur eux et le lieutenant, ainsi que neuf de ses hommes, tombèrent.

Le capitaine Coulon de Villiers, son frère, avec 600 hommes, fut chargé de venger cette mort.

Celui-ci trouva Washington au Fort Nécessité, sur la Monongahela, s'empara de la place. Mais montrant plus de générosité que le meurtrier de son frère, il lui laissa la vie.

Ce qui revient à dire que Washington ne dut la vie qu'à la grandeur d'âme d'un ennemi, que sans ce noble geste d'un Français, il n'eût jamais organisé et dirigé la guerre d'Indépendance.

Mais en France, la nouvelle du meurtre de Coulon de Jumonville, souleva la colère du peuple. Washington ne fut plus appelé que "Monsieur von Wachenston".

"C'est ainsi qu'apparut à nos compatriotes, écrit Germiny, l'homme qui, quinze ans plus tard, devait fonder la république des États-Unis, grâce au prestige de nos armes."

Il rapporte plus loin ce que les Français disaient de la conduite à leur égard des officiers de Washington: "Les hommes de milice américains rejettent sur nous la responsabilité de leurs défaites. Leur jalousie, de plus en plus agressive, a même porté le général Sullivan à publier un ordre du jour très blessant pour les troupes françaises. Des rixes ont éclaté à Bos-

ton entre les habitants et des marins français, qui coûtèrent la vie à quelques-uns de nos officiers."

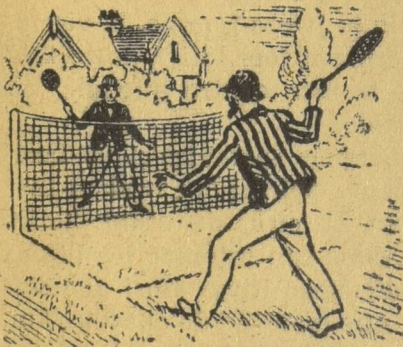
A la suite de ces incidents, le vicomte de Noailles, beau-frère de Lafayette, écrivait à l'amiral Dastaing, qui commandait la flotte française en 1779: "Pourquoi les Américains se rendent-ils indignes de notre alliance? Malgré tous nos soins, nous ne parvenons pas à nous entendre avec eux, tellement ils sont susceptibles.

Nous devons constamment leur avouer qu'ils connaissent une foule de choses dont ils sont ignorants, et leur céder en maintes occasions au lieu de les conduire."

Et Germiny cherche l'explication de la conduite des Américains dans ce mot d'un ministre français, de Rayneval: "Les peuples de l'Amérique du Nord ne se laissent gouverner que par la cupidité".

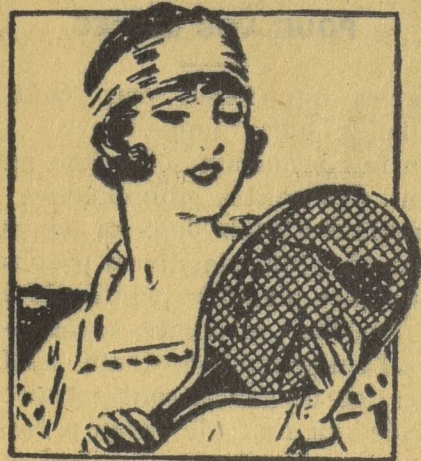
La vogue du Tennis

Le jeu de tennis est fort ancien. Il se jouait dans une cour fermée, au quatorzième siècle. Les Français le revendiquent, sous prétexte qu'il procède du vieux jeu français, la longue-paume. Au lawn-tennis est venu s'ajouter le Badminton (qui tire son nom de la résidence des ducs de Beaufort), remis à la mode depuis quelques années, au Canada et aux Etats-Unis et qui se joue surtout l'hiver, comme jeu d'intérieur.



Une partie de tennis en 1896.

soient. Au début, le filet était haut de 5 pieds aux extrémités et de 4 pieds à son milieu. On l'a progressivement abaissé jusqu'à 3 pieds 6 pouces aux



Une des raisons pour lesquelles le tennis est en vogue de nos jours.

deux bouts et 3 pieds au centre. Les raquettes sont munies de cordes ou nerfs plus bandés et les balles bondissent plus vivement. Auparavant, le jeu était très lent. Cependant, les deux frères Renshaw, qui mirent le tennis à la mode en Angleterre vers

La popularité du lawn-tennis a fait des bonds prodigieux. On tend à en faire un des jeux les plus rapides qui

1886, jouant avec le filet de 5 pieds, gagnèrent un jeu contre de forts adversaires en six minutes.

En plus, le lawn-tennis est devenu un jeu international. Depuis cinquante ans, il s'est répandu dans le monde entier.

Tous les jeux d'ailleurs ont beaucoup évolué. Combien, par exemple, le jeu de ballon (mais non le rugby) s'est adouci, depuis le temps où on le jouait dans la rue, dans un champ ou sur une route de campagne! Il y avait bien deux buts, mais le ballon pouvait être frappé du pied, porté ou poussé devant soi. Tous les moyens étaient bons pour enlever le ballon à un adversaire. Chaque partie donnait lieu à des rixes terribles et ne se terminait jamais sans victimes. On eut beaucoup de peine, en Europe, à régulariser ce sport et à le civiliser!

POUR VOS LIVRES

Encore une façon peu coûteuse d'embellir notre "home".

On fait beaucoup soi-même maintenant, des petites bibliothèques qui permettent d'avoir dans sa chambre ou dans le studio les livres préférés.

Quelques planches peintes de couleurs fraîches, en teintes assorties ou non à l'ameublement—toutes les fantaisies, en ce genre, sont permises—et fixées au mur, de façon à former des rayons. La planche du haut et les montants recouverts, si l'on veut, d'étoffe, et voilà une bibliothèque-étagère pratique et charmante. On peut en disposer deux en encoignure, leur donner toutes les formes qu'on désire, selon l'endroit où on les place et les commodités dont on dispose.

Pour les livres, il est plus propre, plus amusant aussi, de les relier. Quel-

ques personnes le font dans les règles de l'art. Mais, outre qu'il faut apprendre pour cela le métier de relieur, cela nécessite aussi des instruments assez coûteux. Il est facile de s'en tirer d'une façon beaucoup plus simple, fort honorablement.

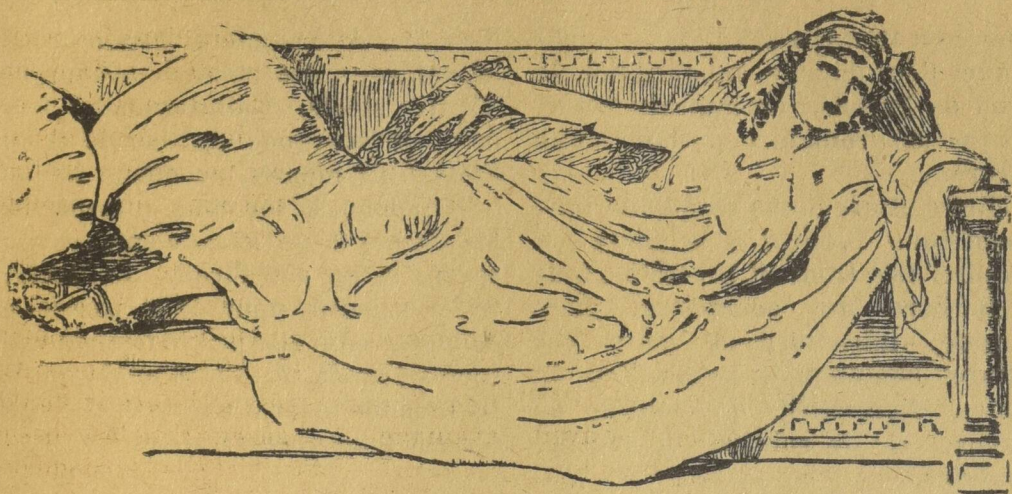
On prend une feuille de carton d'une teinte agréable, pas trop épais, avec laquelle on encastre exactement le livre, de façon à lui faire une enveloppe assez rigide, qui aura le double avantage de le garantir de la poussière et de l'empêcher de se disloquer à l'usage.

LA MORT ATROCE D'UNE ACTRICE CUBAINE

Les journaux américains ont fait grand bruit autour de la mort épouvantable d'une actrice cubaine, Ofeilia Rivas, dans les parages de Tampico.

La malheureuse a été dévorée par un requin le 25 novembre dernier en essayant de sauver son caniche tombé à la mer lorsque le paquebot "Esperanza" à bord duquel se trouvait l'actrice s'était échoué sur des récifs. Les passagers, témoins de la mort horrible de la jeune femme, la virent pour la dernière fois lutter désespérément dans la mer contre quelque ennemi invisible.

Quelques semaines plus tard des pêcheurs prirent au harpon un gros requin, et, en le dépeçant, ils trouvèrent dans son estomac les bijoux que portait Mme Rivas ainsi que son turban, une quantité de cheveux humains et le collier du chien. Les membres de la troupe dont faisaient partie la malheureuse actrice ont depuis reconnu formellement les bijoux trouvés dans le corps du requin.



APRES LES CHEVEUX COURTS, LES CHEVEUX BOUCLES

De Paris viendra bientôt la mode des cheveux bouclés, tombant le long des tempes et sur la nuque, jusqu'aux épaules. C'est ainsi que se portaient les cheveux dans l'antiquité grecque et avec un peu moins de simplicité, au milieu du dix-neuvième siècle, à l'âge romantique, en France et en Angleterre. C'était la coiffure à l'anglaise, chère à Georges Sand, voici soixante-quinze ans. Les coiffures bouclées de cette manière furent d'ailleurs de mode à tous les âges classiques. Il faudra donc que les

Chronique Féminine

Par FRANCINE

femmes, après leur emballement pour les modes garçonnières, rentrent dans la féminité, reviennent aux façons de se coiffer et se vêtir de leurs aïeules!

La petite jeune fille moderne et qui se moque pas mal de l'antiquité et de tout son tralala regrettera sans doute le temps où elle allait court vêtue, casquée étroitement de cheveux courts, comme en portaient les Egyptiennes. Mais tous ces sacrifices sont peu pour la femme, comparés au plaisir de suivre la Mode, quelle qu'elle soit.

D'ailleurs cette mode-là est charmante, essentiellement féminine. Elle rappelle l'âge des épaules bien tombantes, des camées et des crinolines; elle rappelle aussi le plus bel âge de l'humanité, celui du classicisme grec. Chez les Grecs cependant, les jeunes filles ne portaient pas les cheveux

bouclés ou frisés; à elles était réservé ce que l'on appelle aujourd'hui le noeud de Psyché. La matrone seule, grecque ou romaine, portait cette coiffure.

Cette coiffure d'une simplicité toute classique disparut à la chute de l'Empire. Les Huns et les Goths, tous les Barbares qui occupèrent alors l'Europe, introduisirent alors ces coiffures compliquées rehaussées de plumes, d'aigrettes, de touffes de fourrure et de rubans, de lourdes pierreries.

Mais la Renaissance vint qui emprunta aussi bien à l'antiquité ses modes féminines que sa peinture, sa sculpture et son architecture.

Les modes barbares ou moyenâgeuses se modifièrent. Les pierreries, les bijoux s'affinèrent, la Renaissance ayant suscité des orfèvres merveilleux, tel Benvenuto Cellini, qui perfectionna les procédés employés pour ciseler les métaux, pour les fondre, pour sertir les pierreries et incruster les bijoux.

On employa de nouveau pour se coiffer de simples bandeaux et des rubans de perles. Les cheveux bouclés retombèrent encore en fines ondulations sur les blanches épaules des femmes.

Les boucles avaient ce double avantage d'adoucir la sévérité de la coiffure classique et de faire paraître le cou plus mince.

La jeune fille grecque au cou harmonieusement proportionné n'en avait nul besoin, mais ces boucles tombantes dissimulaient chez la matrone les défauts d'un cou un peu fort et rajeunissaient toute sa figure.

Ces mêmes coiffures bouclées, nous les retrouvons dans la peinture et la sculpture de la Renaissance, en Italie,

Espagne, Allemagne et France; dans les tableaux des peintres anglais du XVIIIe siècle, Gainsborough, Reynolds et Lawrence; au Canada et aux Etats-Unis mêmes, au même siècle.

Napoléon, à son tour, ramena toutes choses à un classicisme romain sévère et un peu étroit. La coiffure frisée reparut, pour de là passer en Angleterre où elle prit le nom de coiffure à l'anglaise. Cette mode qui est très ancienne en vérité va-t-elle réellement nous revenir bientôt?

LA DECORATION DU FOYER

Les petites tables au mur

La mode des tables massives, pour salons et boudoirs, disparaît lentement, depuis deux ou trois ans. On voit beaucoup moins, dans les appartements, de ces tables de style, en



noyer, ou acajou, appelées "library tables" que l'on place au centre d'une pièce ou contre le Chesterfield. Ce sont les petites tables qui reviennent en vogue.

D'une table ronde ordinaire on peut tirer deux petites tables à trois pieds pour mettre contre le mur, portant un

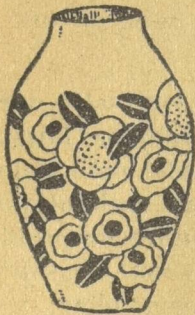
vase à fleurs, une potiche, une boîte à cigarettes, quelques menus bibelots.

La construction est simple et tout à fait à la portée d'un menuisier amateur qui aurait suivi les cours de notre collègue, M. Edouard Gosselin.

On peut pratiquement employer toutes les sortes de bois, et la table, une fois terminée, est teinte. Lorsqu'on emploie les deux parties séparément, le côté plat est appuyé contre le mur et comme cette table est munie de trois pieds, l'équilibre est stable.

PEINTURES A L'HUILE SUR PORCELAINE

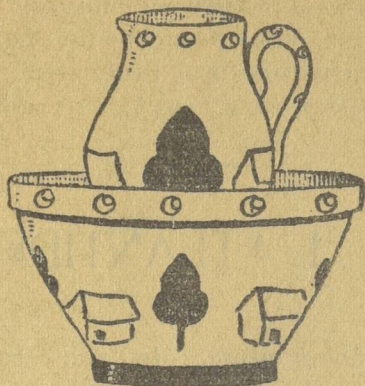
La peinture à l'huile permet de transformer les vases, assiettes, plats et autres objets de porcelaine blanche, en bibelots artistiques, et ceci d'une façon économique, ne demandant pas de connaissances spéciales.



Après avoir choisi l'objet à décorer, par exemple le vase figuré ci-contre, essuyez-le avec un chiffon très légèrement humecté d'essence de térébenthine.

Etablissez sur une feuille de papier le dessin choisi et reportez-le sur le vase à l'aide du papier chimique gras. S'il s'agit d'un dessin quelque peu irrégulier, vous pouvez dessiner à main levée en employant de la peinture à l'huile délayée dans de l'essence mi-

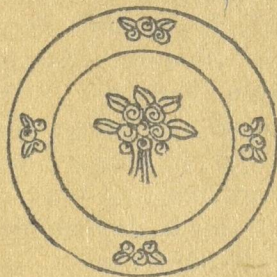
nérale. Ce procédé permet, si l'on se trompe, d'effacer le trait à l'aide d'un chiffon sec, la peinture étant fraîche. Le dessin ainsi établi, appliquez la couleur avec une brosse plate, employez de préférence des tons purs et



délayez très peu la peinture afin qu'elle ne coule pas.

Laissez sécher complètement (ce qui demande de deux à huit jours selon les teintes et l'état de la température); cernez ensuite tous les motifs d'un trait noir exécuté avec un pinceau très fin.

Laissez sécher à nouveau et appliquez une légère couche de vernis à l'alcool, sur la peinture seulement et non pas sur tout le vase.



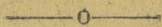
Le vase ainsi décrit comporte des fleurs de couleur sur le fond de porcelaine blanche. Un plat sera traité de la même manière. Il est entendu que les plats et assiettes ainsi traités doivent servir pour la décoration et non

pour un usage courant, les lavages répétés pouvant enlever la peinture.

Un autre procédé consiste à recouvrir entièrement l'objet d'une couche de peinture unie; cette couche étant complètement sèche, peindre les motifs comme il a été dit plus haut. Une amusante garniture de toilette sera faite ainsi. Vous prendrez une bassine de terre vernissée à l'intérieur, l'extérieur sera seul peint; ceci comme

cuvette. Le pôt à eau sera fait d'un pot de grès ordinaire, et vous aurez une garniture de toilette originale pour la campagne, ou pour une chambre d'enfant.

Une coupe, un vide-poche en faïence blanche ordinaire seront recouverts d'une couche de peinture vert d'eau, par exemple, et décoré de nénuphars aux tons passés.



L'ATLANTIDE A-T-ELLE EXISTE ?

Un récent ouvrage de l'abbé Moreux remet en question, pour la cent-millième fois assurément, depuis le divin Platon, l'existence de l'Atlantide. On retrouve en effet dans toutes les traditions des peuples anciens, dans toutes les mythologies, le souvenir d'un vaste continent qui aurait été englouti, après avoir menacé de sa toute-puissance l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Cette tradition d'un continent perdu s'est conservée chez tous les peuples comme celle d'un déluge.

L'Atlantide est donc une île fabuleuse, sur laquelle différents auteurs de l'antiquité, Théopompe, le géographe Strabon, Diodore, Marcellus et surtout Platon, dans le "Critias" et dans le "Timée", ont laissé des récits légendaires qui ont servi, dans ces derniers temps, en tout temps depuis lors, serait-il mieux de dire, de base à de multiples hypothèses.

A une époque excessivement reculée, rapportent ces anciens auteurs et nombre d'autres aussi bien, les Grecs eurent à résister à une invasion terrible, dirigée contre eux par un peuple sorti de la mer Atlantique, d'une île

plus étendue que la Libye (nom donné à l'Afrique par les Grecs, au moins depuis Homère et Hérodote) et l'Asie réunies, dont une des extrémités s'avancait jusqu'aux colonnes d'Hercule, soit jusqu'au détroit de Gibraltar.

Cette île disparut subitement dans un terrible cataclysme, et fut engloutie dans les flots en une nuit et un jour.

L'Atlantide est-elle purement une allusion à quelques faits mythologiques ou a-t-elle pour point de départ un événement authentique ? On travaille à résoudre ce problème depuis tant d'années, que vous attendrez bien encore un peu, cher lecteur, avec beaucoup de patience, qu'on vous apporte une réponse !

Parmi les auteurs modernes, qui ont repris cette question, à la suite des anciens, citons : Rudbek, lequel place l'Atlantide dans la Scandinavie ; Latreille qui la situe dans la Perse actuelle. Quant à De Baer, il y voit les douze tribus juives et dans le cataclysme, l'anéantissement de Sodome et de Gomorrhe. Plus tard Bailly fixa



L'emplacement présumé de l'Atlantide se découpe en blanc sur le fond gris de l'Atlantique.

dans la Mongolie l'emplacement de l'Atlantide.

Il y a aussi la thèse de l'Amérique, l'Atlantide étant une partie de ce continent. Elle a été soutenue par Oviédo, Buffon, Paw, etc. Berlioux plaça

le royaume des Atlantes au coeur du Maroc actuel et c'est ce que fit aussi Pierre Benoit, l'auteur de l'"Atlantide", ce roman qui eut un si gros succès, il y a quelques années.

— 0 —

UN TELESCOPE GEANT

Après treize années d'attente, l'Université de Michigan va enfin entrer en possession d'un nouveau télescope, qui sera le plus puissant des Etats-Unis.

De nombreuses difficultés ont retardé le montage de l'appareil. D'autre part, la guerre a empêché la livraison de la lentille commandée en Allemagne en 1911. Le spécialiste qui était

chargé de la polir est mort en 1923, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'on put trouver un ouvrier capable de terminer la besogne. Après quelques observations aux Etats-Unis, le télescope géant sera démonté et transporté en Afrique du Sud, où il restera pendant huit à dix ans. Durant ce temps, il servira à l'examen du ciel austral par des astronomes de l'Université de Michigan.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON

PAR EDOUARD GOSSELIN



LA MARQUETERIE

Je vous ai annoncé, le mois passé, chers lecteurs, que vous auriez un article en Marqueterie à faire sous forme de Cabaret; ce sera pour beaucoup d'entre vous un sujet tout à fait nouveau. Mais avant de commencer les explications nécessaires pour faire ce fond de cabaret en marqueterie, laissez-moi vous donner quelques notes sur cet Art, voici: L'ART de la MARQUETERIE fut inventé en Orient et apporté par les Romains en Occident; cet Art commença à se développer vers le XI^e siècle, il fit ses principaux progrès en Italie vers la fin du XVe siècle, il a été introduit en France vers le commencement du XVI^e siècle par le peintre Jean de Verne; il y a aussi Jean de Vérone, peintre contemporain de Raphaël, qui imagina de teindre les bois avec divers ingrédients et des huiles cuites, qui pénétraient et parvint ainsi à faire des perspectives en marqueterie. A la fin du dernier siècle, on avait abandonné cet Art, mais aujourd'hui il a repris faveur, et fait l'objet d'une industrie assez importante, ainsi que d'un commerce avantageux. Monsieur Boucherie a récemment découvert une méthode à l'aide de laquelle les couleurs sont introduites dans l'intérieur même de la substance du bois. On distingue deux sortes de Marqueterie, suivant qu'elle est ombrée ou bien en mosaïque. La première est formée par la découpe en bois, en or, en argent, en ivoire, etc., et la deuxième est la mosaïque qui est constituée par une infinité de petits parallépipèdes cubiques rectangulaires formés avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du bois, etc., que l'on assemble en les combinant de manière à avoir les ornements les plus variés; nous voyons dans certains musées des spécimens de toute beauté, en cet Art, qui furent exécutés par des artistes romains.

Vous pouvez constater que cet Art n'est pas nouveau pour les ébénistes, mais il l'est sûrement pour beaucoup d'entre vous. Je vais, ce mois-ci, vous enseigner ce genre de travail qui sera en même temps un agréable passe-temps et vous aurez l'avantage de faire un joli et un vrai morceau d'ébénisterie pour le fond de votre Cabaret.

Il faut d'abord, pour cabaret, une moulure spéciale que vous pourrez vous procurer chez un marchand encadreur; cette moulure finie acajou, noyer ou chêne fumé se vend 10 à 15 sous le

piéd; 6 pieds de cette moulure sont utilisés pour le cabaret.

Vous pourrez avoir le bois nécessaire pour le fond de votre cabaret chez votre épicière ou marchand de thé ou café; vous n'aurez qu'à demander à ce marchand de vous laisser avoir une boîte à thé dont vous prendrez les côtés qui, généralement, sont faits de trois épaisseurs de placage; deux sur le long et un autre sur le large; entre ces deux épaisseurs vous choisirez la plus belle partie et vous coupez à l'équerre un morceau de 13 pouce $\frac{3}{4}$ de long par 10 pouces et $\frac{3}{8}$ de large. Passez ce morceau au papier sablé No 2 sur un côté seulement afin de le rendre uni; ce papier laissera certainement des rainures profondes que vous laisserez car ces rainures donneront à la colle plus de ténacité et au bois plus de résistance. Pour couvrir ce fond vous prendrez du placage teint de différentes couleurs.

Ceux qui désirent obtenir le placage teint des couleurs dont ils ont besoin peuvent m'en demander l'adresse du marchand sur le coupon.

Le placage se fait généralement de 1/32, 1/16, $\frac{1}{8}$ de pouce et plus d'épaisseur; celui dont vous aurez à vous servir sera de 1-16. La flèche indiquera le courant du grain, donc dans le sens que vous verrez la flèche cela voudra dire que vous mettez le courant du grain de votre placage sur ce sens; ceci est strictement nécessaire.

La lettre A indique la moulure.

Les lettres B, C, D, E, F, G, indiqueront les teintes désirées pour chaque couleur.

B. veut dire bois teint noir, il vous en faudra un morceau de 13 pouces de long par 3 pouces de large.

2-6, 2 morceaux, 13 pouces long x $\frac{3}{4}$ pouce de large.

4-8, 2 morceaux, 8 pouces $\frac{7}{8}$ long x $\frac{3}{4}$ pouce de large.

1-3-5-7, 4 morceaux, $\frac{3}{4}$ pouce carré.

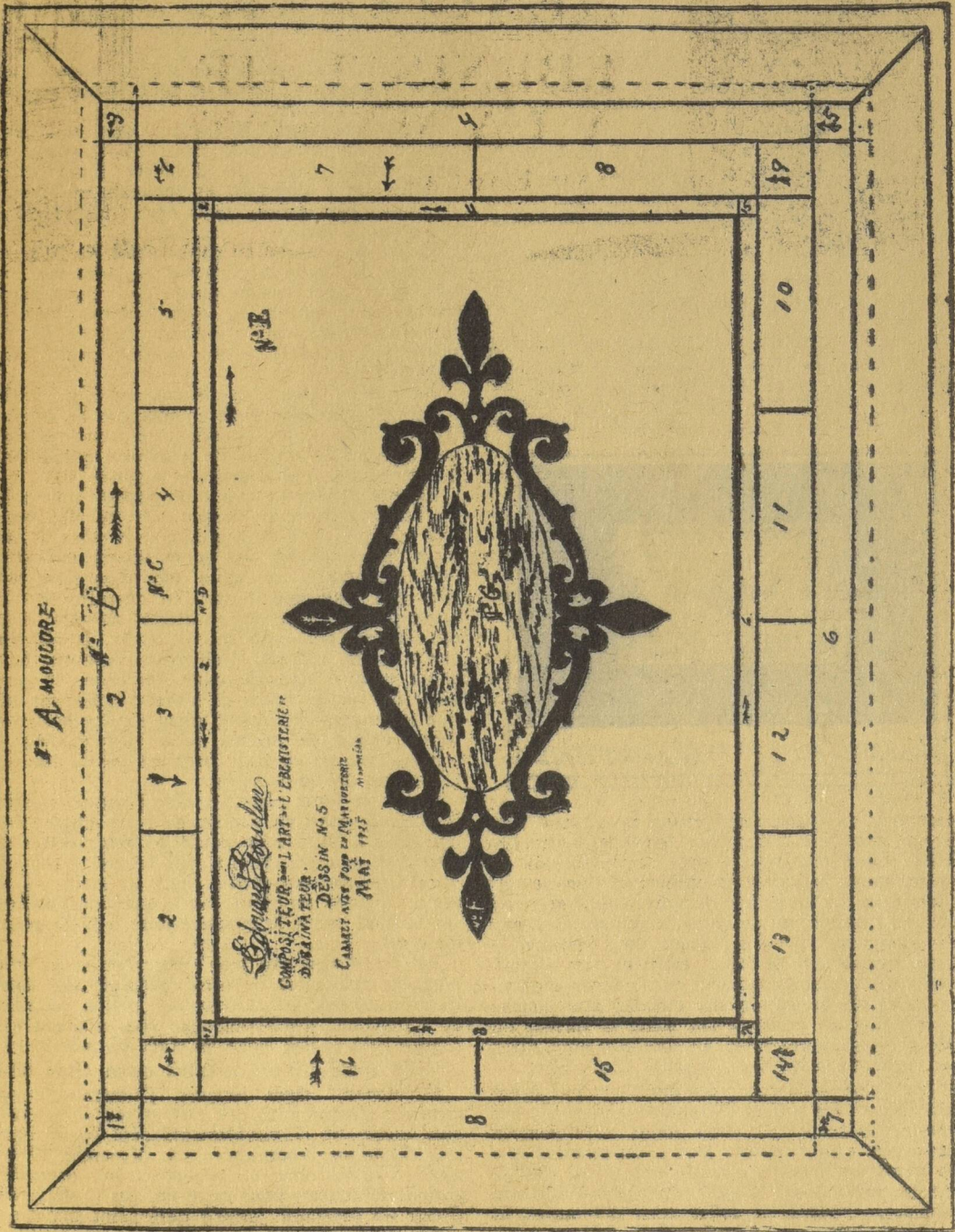
C. veut dire bois teint bleu, il vous en faudra un morceau de 12 pouces de long par 4 pouces de large.

2-3-4-5, 8 morceaux, 2 pouces 11/16 de long x $\frac{3}{4}$ pouce de large.

10-11-12-13, 8 morceaux, 2 pouces 11/16 long x $\frac{3}{4}$ pouce de large.

7-8-15-16, 4 morceaux, 3 pouces 11-16 long x $\frac{3}{4}$ pouce de large.

1-6-9-14, $\frac{3}{4}$ de pouce carré.



D. veut dire bois teint jaune, il vous en faudra un morceau de 12 pouces de long par 2 pouces de large.

2-6, 2 morceaux de 10 pouces 9/16 de long par 1/4 de pouce de large.

4-8, 2 morceaux de 6 pouces 7/8 de long par 1/4 de pouce de large.

1-3-5-7, 4 morceaux de 1/4 de pouce carré.

E. veut dire bois érable piqué ou frisé non teint. Un morceau de 10 pouces 9-16 de long par 6 pouces 7/8 de large.

F. veut dire bois teint rouge, 1 morceau 10 pouces 9/16 de long par 6 pouces 5/8 de large.

G. veut dire bois naturel, bois de Rose veiné. Un morceau de 10 pouces 9/16 de long par 6 pouces 7/8 de large.

Coupez tous ces morceaux dans une petite boîte d'onglette à l'angle 90% (ou angle d'équerre), les morceaux G, F, et E, sont mis l'un sur l'autre tel que les lettres G la 1e, F la 2e, E la 3e, la dernière; sur la dernière vous tracerez le dessin du centre; ayant de faire ce dessin vous fixerez ces trois morceaux de placage ensemble par un peu de colle à chaque coin, par exemple, gros comme la tête d'une allumette; laissez sécher. Vous per-



cez les trous juste assez grands pour entrer votre scie très fine à découper No 0 Spéciale. Les petits points que vous voyez sur le dessin du centre vous indiquent l'endroit où percer les trous, juste sur la pointe de votre découpage. Ne jetez aucun morceau de votre découpage, car tous ces découpages vous serviront pour former le dessin qui garnira le fond. Donc ce travail fait, tous vos morceaux coupés et votre dessin du centre découpé, premièrement, étendez une couche de colle Lepage préparée sur toute la surface du côté que vous aurez sablé, en commençant à coller vos morceaux marqués B, ensuite C, D, E.

N'oubliez pas de coller ces morceaux par ordre chiffré. Pour les petites découpures; lettre F, qui orneront le centre de votre fond; vous pourrez commencer par n'importe lequel, du moment que ces morceaux iront à chacun leur place, c'est-à-dire, au même endroit qu'ils étaient avant d'être découpés. Pour bien coller tous ces morceaux placez un morceau seulement à la fois et pesez bien fort dessus avec le pouce; pour les petits; pour les plus grands prenez un morceau de bois à peu près la forme de ces morceaux, pesez assez

fort pour que le surplus de la colle sorte de chaque côté de vos morceaux.

Quand tout ce travail sera fini laissez sécher pendant au moins deux à trois jours; après ce temps passez au papier sablé No 1/2 afin d'enlever toute trace de colle qui aura sorti de vos coupes (ou joints) entre chaque morceau; ensuite passez du papier sablé No 0, ensuite No 00, ceci fait, passez deux couches de shellac (blanc) à une heure d'intervalle, laissez le tout sécher pendant au moins 24 heures.

Passez au papier sablé No 0 que vous aurez imbibé d'un peu d'huile crue, ensuite passez un linge imbibé d'eau afin d'enlever toute saleté qu'aura fait le polissage, et appliquez une couche de vernis bien épaisse mais égale; laissez sécher au moins 36 heures.

Passez de nouveau au papier sablé No 00 trempé dans de l'huile de lin crue, ne pesez pas trop sur votre papier, ensuite passez de la pierre pourrie avec un morceau de feutre imbibé d'huile de lin crue trempé dans la pierre pourrie moulue pendant 5 minutes; votre morceau aura ainsi beau lustre.

Puis enlevez toute saleté avec un linge imbibé d'eau, asséchez bien avec un morceau de coton à fromage bien propre, ensuite passez un linge (coton à fromage) imbibé de n'importe quelle huile à repolir qui se vend pour les meubles.

Ensuite prenez du mastic ou ciment; pour faire un bon ciment pour ce genre de travail, prenez une 1/2 livre de mastic ordinaire et une 1/2 livre de blanc de plomb pur en mastic et mêlez les deux substances ensemble afin d'en faire une pâte que vous appliquerez en quantité sur les bords de la rainure par en dedans de votre cadre ou cabaret; puis retournez le cadre, la moulure sur la table, nettoyez bien votre vitre sur les 2 côtés, ensuite placez-la dans son cadre et pesez bien fort sur les bords de la vitre seulement afin que le surplus de ciment sorte sur les bords du dessus et par en dedans de la vitre enlevez le surplus avec un couteau, nettoyez encore une fois le dedans de votre vitre.

Prenez le fond, placez le dessin sur votre vitre et fixez ce fond en dedans de votre cadre avec des clous à finir 3/4 de pouce de long, mettez un clou d'un pouce à chaque coin, ensuite à tous les 3 ou 4 pouces, entrez ces clous au moins 3/8 de pouce; prenez un feutre vert que vous collerez sur le fond et sur la moulure juste à 1/8 de pouce du bord.

Laissez sécher quelques heures et vissez vos poignées au centre de votre moulure des côtés les moins longs; procurez-vous 6 petites rondelles de caoutchouc demi-boule que vous placerez une chaque coin et une autre les côtés les plus longs.

Voilà votre cabaret terminé, qu'en dites-vous?

Maintenant, chers lecteurs, j'aimerais savoir combien d'entre vous ont fait et réussi les quelques morceaux d'ameublements déjà parus dans ma chronique, commencée en décembre 1924; alors, veuillez donc en réponse à ma demande, remplir le coupon pour cette fin, car il me ferait plaisir de constater jusqu'à quel point ma chronique vous intéresse.

Ceux qui voudront faire ce travail avec plus de facilité et avoir la grandeur exacte du dessin du centre pourront se procurer l'Epure ou Blue

Print pour la somme de 40 sous, frais de poste payés.

N. B.—Ceux qui tiennent à conserver la chronique intacte, au lieu de découper le coupon, n'ont qu'à le reproduire tel quel, dans leur lettre.

M. Edouard Gosselin,

2354 rue Christophe-Colomb,

Montréal.

J'inclus la somme de 40 sous pour laquelle vous aurez l'obligeance de m'envoyer l'Épure ou Blue-Print du No 5, Cabaret en Marqueterie.

Nom et Prénoms

Adresse au long

COUPON A REMPLIR

Veuillez croire, Monsieur Edouard Gosselin, que vos chroniques m'ont grandement intéressé; j'ai fait le ou les morceaux suivants:

La date

L'âge

Profession ou Métier

Ville ou Campagne

—o—

EN L'HONNEUR D'EDISON

Les électriciens de New-York ont décidé de construire un bâtiment de vingt étages destiné à glorifier l'œuvre de M. Thomas Alva Edison. Cet édifice s'élèvera au centre de New-York, et le grand inventeur sera prié d'en poser lui-même la première pierre. Sa statue en bronze se dressera dans le hall d'entrée. Le bâtiment contiendra non seulement des bureaux, mais un musée de l'électricité dans lequel figureront les modèles créés par Edison et ceux aussi dus à d'autres inventeurs.

UNE COURSE AVEC LA MORT

La ville de Nome, cité de chercheurs d'or, une des plus importantes de l'Alaska, compte près de 13,000 habitants. Alors qu'à peu près privée de toute communication avec l'intérieur par suite de l'hiver arctique la ville somnolait sous son manteau de neige, une terrible épidémie de typhus se déclara, atteignant chaque jour une cinquantaine de personnes. Les ressources de l'hôpital furent tôt épuisées; les malades mouraient faute de médicaments. Par T. S. F. la ville multiplia ses appels de détresse. 450 milles la séparaient de Tenana, la ville la plus proche. Seuls des traîneaux attelés de chiens pouvaient tenter le voyage, à travers des difficultés quasi-insurmontables. Un aviateur, parti de Fairbanks avec un chargement de sérum, fut contraint d'atterrir à 100 milles de Nome. Alors un conducteur de chiens, mi-Esquimaux, mi-Américain, nommé Joë Amoon, résolut d'affronter les 450 milles de neige qui séparent Tenana de Nome. Sur son traîneau attelé de huit chiens, il partit, emportant 4,000 doses de sérum antidiphthérique. Prévenus par radio, les habitants de Nome encore valides attendaient avec anxiété. Au bout de trois jours, le traîneau fut aperçu sur le champ de neige. La foule se précipita. Elle reconnut Joë Amoon étendu inerte, sur son traîneau désarticulé; les six chiens qui lui restaient, haletants, la langue au vent, étaient à bout de force. Ramené à lui par un cordial, le hardi conducteur fut porté en triomphe jusqu'à la ville. Avec son précieux chargement, il avait parcouru 450 milles en cent soixante-douze heures.

La perte des deux yeux pour un verre d'alcool

On a bien raison de dire qu'aux Etats-Unis, l'alcool coûte les yeux de la tête. En effet, quand il ne cause pas la mort, l'alcool de contrebande entraîne la cécité. Les deux yeux d'un homme sont le prix d'un verre de cette boisson poétiquement dénommée "Moonshine", sans doute parce qu'elle est fabriquée dans des caves, à la faveur des rayons de la lune.

Les alcools américains, outrageusement falsifiés, firent 390 victimes dans la seule ville de Chicago, en 1924. A New-York, durant la même période, le chiffre des victimes s'éleva à 561.

Et malgré tous les avertissements donnés, malgré que le nombre des victimes soit de jour en jour plus grand, on continue là-bas à risquer sa vie et cette chose aussi précieuse que la vie, les yeux, pour une eau-de-vie dont n'eussent pas voulu les Iroquois.

Les journaux enregistrent, chaque semaine, les morts causées par ingestion d'alcools frelatés; mais c'est en consultant les livres d'entrées des hôpitaux, seulement, qu'on peut se rendre compte du nombre effrayant des victimes atteintes aux yeux.

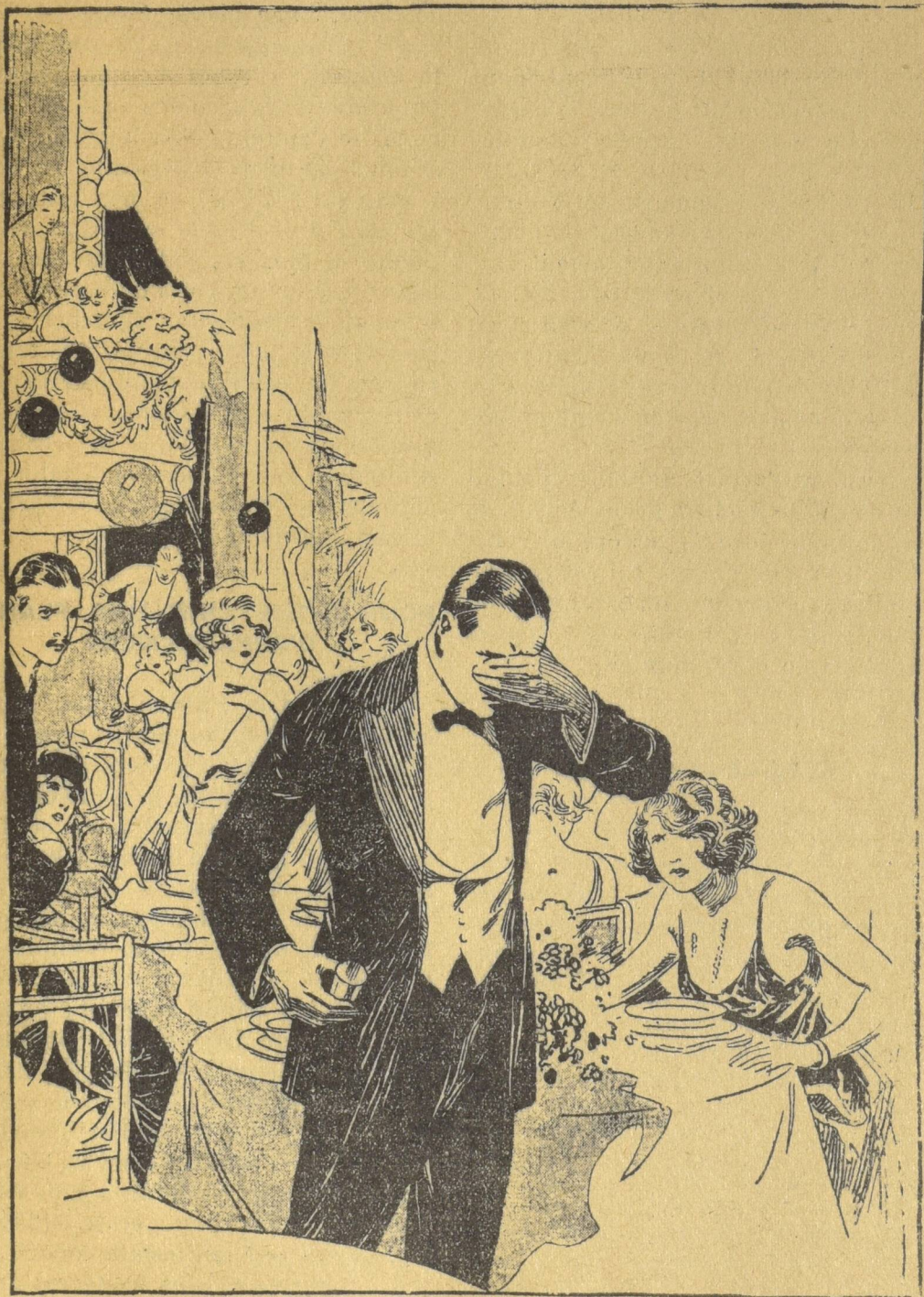
La cause de tout ce mal est la forte proportion d'alcool méthylique ou esprit de bois (50 pour cent la plupart du temps) qui entre dans ces préparations. Cet esprit de bois qui tue ou aveugle tous ceux qui en consomment, entre de diverses manières dans les breuvages en apparence les plus inoffensifs. Ce poison est quelquefois introduit dans les boissons par des distillateurs criminels qui payent cet al-

cool de bois meilleur marché que l'alcool de grain. D'autres fois aussi, le méthyle entre dans la composition de boissons par suite de l'ignorance de ceux qui s'en servent. Tout le monde ne connaît la nocivité de l'esprit de bois.

Il y a trente ans, l'empoisonnement par esprit de bois était pratiquement une chose inconnue, à cause peut-être de son goût détestable et aussi de son odeur. En 1890, un chimiste découvrit un moyen d'éliminer ces deux caractéristiques par quoi on le reconnaissait. L'esprit de bois fut ensuite abondamment manufacturé. Etant peu coûteux, on en fit un succédané de l'alcool de bois. On s'en servit dans des extraits de fruits, dans le gingembre de la Jamaïque, liniments, médecines brevetées et enfin dans le whisky.

Il est nécessaire qu'on le sache maintenant. Une cuillerée à thé d'esprit de bois suffit à déterminer la cécité. Pris en plus grande quantité, il entraîne la mort. Pis que cela, la seule inhalation des vapeurs de l'alcool de bois peut faire perdre la vue. Il est vrai qu'il se vend dans le commerce et qu'il a de nombreux usages domestiques, qu'il entre dans les vernis et sert de dissolvant au "shellac", mais on doit en user avec mille précautions.

Les différentes phases de l'empoisonnement par esprit de bois sont les suivantes: inflammation du nerf optique, maux de tête, tiraillements d'estomac, accompagnés de nausées, de vomissements, d'étourdissement, de dilatation de la pupille, de dépression



Le prix d'un verre d'alcool frelaté, aux Etats-Unis.

cardiaque, de sueurs froides, enfin du délire.

La cécité tombe sur les deux yeux, souvent quelques heures seulement après absorption du poison; d'autres fois, elle survient après quelques jours.

Le traitement consiste en l'élimination du poison par aspiration et injections. Des stimulants doivent être administrés, alcool pur, café, etc. Le corps et les extrémités doivent être tenus au chaud. La cécité peut rarement être évitée, mais ces soins, s'ils sont donnés assez tôt, peuvent prévenir la mort.

Comment l'esprit de bois peut-il être cause de cécité? En asséchant le nerf optique jusqu'à atrophie complète. Il tue de même, s'il est pris en quantité plus grande, ou si aucun soin n'est donné à la victime, les organes essentiels du corps humain.

—o—

VERS LE POLE NORD

L'explorateur Amundsen, déjà célèbre par ses tentatives pour survoler le pôle, prépare un nouveau raid. Rappelons ses précédentes expéditions.

Se basant sur l'existence d'un courant marin partant du détroit de Behring pour se diriger vers le Nord-Ouest et s'approcher du pôle Nord, Amundsen avait résolu d'aller à la rencontre de ce courant, d'y faire prendre son navire le "Maud" par les glaces et de dériver avec la banquise. Il espérait ainsi se rapprocher du pôle avec toutes les ressources dont il disposait à bord, et pouvoir, par un raid rapide, atteindre le point idéal où aboutit l'axe de rotation de notre globe. Si la chance le favorisait, il comptait que la dérive lui ferait, en trois

ou quatre ans, traverser tout le bassin arctique. Par malheur, de 1918 à 1922, il ne réussit pas à rencontrer le courant. C'est alors que, laissant poursuivre l'expérience par son second, le capitaine Witsing, il songea à faire par la voie aérienne ce qu'il n'avait pu réaliser par mer. Son projet était de s'élever en avion de la pointe la plus septentrionale de l'Alaska et, dans un vol d'une seule traite, d'aller atterrir au Spitzberg, en survolant le pôle: projet d'une témérité inouïe, car il n'existe pas d'appareil capable d'effectuer avec sûreté un si long trajet. Pour le réaliser, Amundsen commanda en Italie des aéroplanes spéciaux: mais l'argent lui manqua pour les payer.

—o—

POUR ENTRETENIR UNE PLANTE D'APPARTEMENT

Lorsque l'on s'absente pour quelques jours et si l'on désire ne pas au retour trouver les plantes d'appartement en piteux état, il est nécessaire de confier leur surveillance et leur arrosage à quelque voisin. Voici le moyen d'éviter cela.

On place un récipient un peu plus haut que la plante et on le remplit suffisamment d'eau d'arrosage. Au moyen d'une bande mince d'étoffe, de préférence du drap, on fait communiquer le récipient avec le pied de la plante au niveau de la terre du pot.

L'eau monte par capillarité dans la branche verticale du drap et elle redescend jusqu'au pot; le liquide coule ainsi goutte à goutte et si la provision d'eau est suffisante pour vos jours d'absence, vous trouverez à votre retour votre plante aussi fraîche que si vous l'aviez arrosée chaque matin.

LA COCAINE AU QUARTIER LATIN

L'offensive allemande de la cocaïne contre la France

Avant la guerre de 1870, l'Allemagne chercha à affaiblir la France en faisant de ses milliers d'espions des colporteurs de morphine. Aujourd'hui elle s'attaque aux sources mêmes de la vie française, à la jeunesse des écoles, aux étudiants et artistes du Quartier Latin, de Montmartre et de Montparnasse, en répandant dans ces quartiers des trafiquants et fournisseurs de cocaïne. Le mal est si grand, la diffusion de ce poison si intense, les victimes si nombreuses, que l'Etat s'inquiète. Aucun doute, cette offensive d'un genre nouveau est **organisée** par l'Allemagne. Cette habitude néfaste de la cocaïne, prise par les jeunes, compromet leurs études, en pousse plusieurs au désespoir ou à la folie, les éloigne du mariage, les empêche d'accomplir leurs devoirs de citoyen. C'est autant de pères de famille et de soldats de moins!

Ce sont les armes de l'Allemagne : gaz asphyxiants pendant la guerre, drogue en temps de paix.

Le lieu d'origine de la cocaïne est connu; c'est chez Merck, de Darmstadt et chez Boehringer & fils, de Mannheim, qu'elle est fabriquée. Mais ce qui reste inconnu, c'est la façon dont le stupéfiant franchit les frontières françaises, se colporte et se vend à Paris. Il ne peut être expédié directement d'Allemagne; c'est donc de la Suisse, de Monaco, d'Espagne et surtout de Belgique que les négociants en

gros font parvenir la drogue badaise à leurs correspondants de Paris. Tous les moyens sont bons et ces moyens sont quelquefois extraordinaires. Il en vient par la poste, dans des paquets de journaux solidement ficelés, dans des boîtes et enveloppes d'échantillons, dans les trains, dissimulés sous les coussins, les oreillers, dans le collier d'un chien qu'un chic monsieur a laissé dans le fourgon aux marchandises. Il en vient énormément par avions aussi.

Les commerçants de gros et de demi-gros sont peu connus; ce sont les plus dangereux mais aussi les plus difficiles à atteindre. Quant aux trafiquants de détail, ils se recrutent un peu partout. Ce sont surtout des femmes qui répandent autour d'elles la funeste passion. Il y a encore certains individus — pharmaciens, médecins, dentistes, étudiants en médecine, garçons de laboratoire — à qui leur profession permet de se procurer facilement le "poison blanc" et qui ne craignent pas de tirer profit de sa vente illicite. Mais c'est là l'exception. Les véritables marchands de "coco" à Paris sont les chasseurs de restaurants, tenancières de lavabos (fonction inconnue chez nous), préposées de vestiaires, tziganes, joueurs de banjo, danseuses de cabarets, marchands de cacahuètes ou d'amandes grillées, chauffeurs de taxi, garçons coiffeurs, domestiques d'hôtel, professeurs de tango.

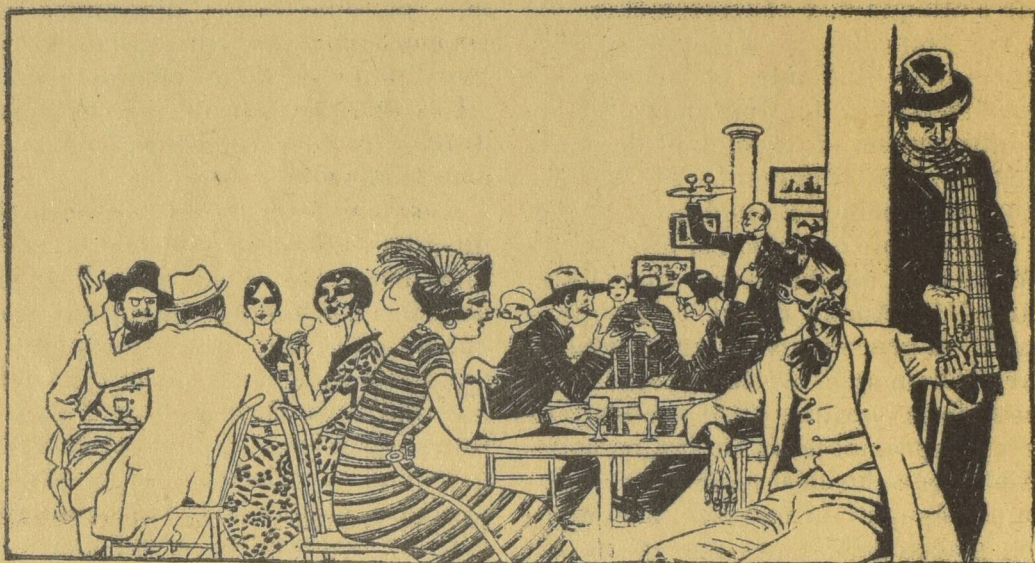
"Au Quartier Latin", écrit M. A. Charleux, dans un vigoureux article

contre la guerre sournoise des Boches, où nous avons puisé nos renseignements, "ce royaume des étudiants, envahi depuis quinze ans par une tourbe cosmopolite où les trafiquants et trafiquantes de cocaïne se faufilent à l'aise—ce n'est pas sur la débauche ou l'énerverment des jeunes Français que l'on compte pour les asservir à la drogue fatale, mais bien plutôt sur leur fougue imprudente, sur cet aveuglement de la vingtième année qui fait aimer le risque, lancer des défis et

Français, une intelligence, un grand génie en puissance peut-être, irrévocablement déchu et perdu..."

Plus loin, le même écrit :

"Le trafic de la cocaïne connaît les goûts de chaque milieu, il sait se plier à tous les usages et tenter toutes les classes : ce petit marchand dont la clientèle est peu fortunée, et qui ne craint pas de frelater sa marchandise (en y mêlant du bicarbonate de soude ou quelque autre poudre blanche), la vend moyennant 2 ou 3 francs le



Un café de Montparnasse, à Paris, envahi par les trafiquants de cocaïne.

courir au danger : "Moi, j'aurais peur de toucher à la coco!... Moi, je serais assez faible pour en prendre plus qu'il n'en faut!... Allons donc!..."

Et de même qu'après certains paris stupides, on vide des verres jusqu'à en devenir ivrogne ou à en mourir, ainsi l'on brave la première "prise" de cocaïne, puis la seconde, et les suivantes... jusqu'au jour où le poison, narguant à son tour sa victime, lui déclare : "Essaie donc à présent de te passer de moi !" Et voilà un jeune

gramme et accepte que ses clients le paient en bijoux, en fourrures, en lingerie... Tel autre, au contraire, membre d'une bande puissante, a toujours deux autos à sa disposition : la sienne d'abord, où jamais le plus fin limier ne trouverait de cocaïne, et puis une autre voiture, qui le suit discrètement et à distance et qui lui permet de faire ses livraisons en des endroits déserts et sûrs, aux clients et clientes riches, qui peuvent payer 25 francs le gramme.

Les trucs et les maquillages de ces trafiquants sont innombrables. Lors des perquisitions que la police fait chez eux, il lui est souvent difficile de découvrir la drogue, cachée dans le pied d'une table, sous le marbre d'une cheminée, à l'intérieur d'une pendule ou dans la doublure d'un vêtement... Comment soupçonner encore sa présence dans ce cigare habilement évi-dé, dans ce boîtier de montre, dans cette plume-réservoir truquée?

Mêmes ruses dans les déguisements: L'un est déguisé en mendiant, l'autre en infirmière. Un autre est un mutilé que des inspecteurs de police arrêterent à Paris. Avec une ingéniosité vraiment inouïe, cet homme a la jambe de bois a eu l'idée de transformer son "pilon" en réserve de cocaïne. Une poche percée de son pantalon lui permet d'extraire à volonté les paquets de leur cachette.

Tout cela serait comique, après tout, si ce n'était pas si grave! Car la cocaïne est une peste pour l'individu et pour le pays. Elle ruine l'individu et compromet l'avenir d'un pays.

Ne rions pas des médecins qui nous mettent en garde contre cette funeste passion. Savez-vous quelles sont les conséquences physiques de cette terrible habitude des drogues? L'intoxication se déclare en même temps que disparaît la sensibilité de la peau. Voici les dérèglements de la vue, de l'ouïe et de l'odorat; le tremblement des mains, la parole saccadée, les crampes, les convulsions. Ce sont ensuite les délires, les idées de persécution, les hallucinations, les manies; le corps s'amaigrit, l'haleine devient fétide, les vomissements se multiplient et ainsi l'organisme ruiné devient la proie de la tuberculose.

DANS LA JUNGLE

En dépit des grandes chasses, l'Inde anglaise n'est pas près d'être débarrassée de ses animaux sauvages. Et, chaque année, ceux-ci ont un tableau impressionnant de victimes.

En 1923, nous dit la "Revue d'histoire des missions", 3,213 personnes ont été tuées par des animaux sauvages :

603 par des tigres, 509 par des léopards, 460 par des loups, 225 par des crocodiles, 105 par des ours, 90 par des sangliers, 55 par des éléphants, 9 par des hyènes. Et il y a aussi les victimes qu'on ne connaît pas!

Les serpents ont fait, de leur côté, 20,090 victimes. Ce qui montre qu'ils sont autrement dangereux.

Quant au tableau des animaux détruits, il compte: 1,766 tigres, 6,108 léopards, 3,188 ours, 1,929 loups, 58,370 serpents.

Les chasseurs, on le voit, n'ont pas perdu leur poudre.

—o—

15,300 MONUMENTS AUX MORTS

Il existe actuellement en France 15,300 communes qui ont élevé des monuments à la gloire de leurs enfants morts à la guerre. La plupart de ces monuments sont érigés sur la place publique; bien peu se trouvent dans le cimetière. En vertu de la loi du 25 octobre 1919, l'Etat a accordé environ 15 millions de francs de subvention à ces monuments. D'habitude, ce sont les municipalités et les souscriptions publiques qui en ont fait les frais. Ces monuments sont de toutes les formes. Il en est de très artistiques, d'autres de très laids ou très banals.

LES TOILETTES D'UN HOMME CHIC

Les arbitres de l'élégance

Ce n'est pas souvent qu'on parle de l'élégance masculine, de la garde-robe d'un monsieur bien mis ni des nombreuses et complexes prescriptions du vrai chic pour hommes. On laisse de coutume ces choses aux femmes. Il y a pourtant encore des dandys, en Angleterre, en France, voire aux Etats-Unis. Nous n'avons rien de cela, toutes nos modes nous venant confectionnées du dehors.

Ces temps derniers, un grand couturier parisien, M. Jean Patou, qu'on tient pour l'homme le mieux habillé de France, fit un voyage en Amérique, dans l'intérêt de sa maison. Il y resta trois semaines et pour un séjour aussi court, il avait emporté treize malles! Le gentleman-boxeur Georges Carpentier avait à peu près le même nombre de colis, mais moins de chic pourtant que M. Jean Patou. On peut fort bien avoir une garde-robe splendide et ne rien savoir porter. Or, tel n'est pas le cas de M. Patou, qui est dandy jusqu'au bout des ongles.

Ses prescriptions vestimentaires, pour excentriques qu'elles puissent nous sembler, n'en restent pas moins intéressantes. Voyons un peu ce qu'un monsieur vraiment chic doit porter et comment il doit se comporter dans le monde et à la ville:

10. Aux Etats-Unis et au Canada, tous les hommes maintenant portent le faux-col mou, le matin, l'après-midi et souvent le soir. Il serait excellent de garder à son bureau quelques

faux-cols durs pour remplacer le mou, sitôt qu'on quitte son bureau. Le faux-col mou ne peut être toléré le soir.

20. Changer de complet tous les jours est le fait des bourgeois qui veulent faire étalage de leurs somptuosités vestimentaires. C'est une manie chère aux nouveaux riches. Aussi bien porter sur son bas tous les complets de sa penderie.

30. L'homme bien mis ne porte jamais de chaussettes de soie durant le jour, pas plus d'ailleurs que de souliers vernis. Les gants blancs ne sont jamais de mise. Il peut se ganter le jour, mais le soir, quand il a l'habit, il vaut mieux avoir les mains nues.

40. En hiver, jamais de cols de fourrure au paletot; cela fait efféminé et manque de chic.

50. Les chaussures brunes sont pour l'été; les chaussures noires pour l'hiver.

60. Les guêtres sont de mise en toute saison; c'est là la seule manière de démarquer le bord du pantalon de la chaussure.

70. Les gants doivent être portés deux fois plus grands que la pointure rigoureuse de sa main, de façon qu'ils s'enfilent facilement. Cela donne à l'ensemble une note bien masculine.

80. L'homme chic doit posséder au moins deux smoking, ce que les Américains appellent des "tuxedos", de même que deux habits de soirée, galonnés au pantalon. Le pantalon du smoking ne doit pas être orné de galon.

90. Pour ce qui est des cravates, il convient d'en avoir environ... deux cents.

100. A l'homme chic, il faut un valet de chambre.

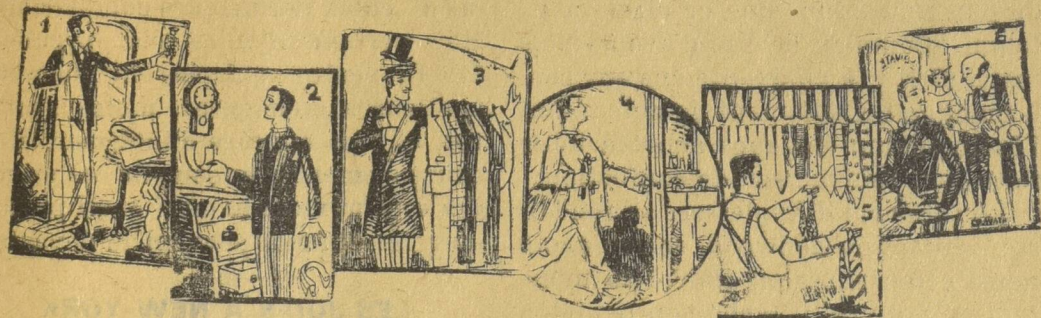
M. Patou n'aime pas beaucoup le chic américain et trouve que presque tous les vêtements pour hommes confectionnés aux Etats-Unis et portés naturellement au Canada manquent de chic, d'une manière ou d'une autre. Il convient aussi de conclure de tout cela qu'il faut quelque argent pour être bien mis!

Combien l'homme était plus soucieux de son élégance, de sa toilette

fique que ce que Pétrone avait approuvé".

La fonction d'arbitre des élégances fut souvent dévolue à des poètes, tels que Virgile, Homère, Ovide, favoris de l'empereur Auguste.

Le plus souvent, c'est à des princes qu'elle revenait ou à des rois: César Borgia, qui lors de son voyage en France, en 1498, fit l'admiration de la cour; le roi Henri III, et son escadron de mignons; Louis XIII, le connétable de Luynes et Bassompierre; Louis XIV; le duc de Richelieu, au XVIII^e siècle, le naturaliste Buffon, le philosophe Helvétius, Robespierre enfin,



1. — Tout homme devrait consacrer une journée ou une semaine à choisir ses toilettes; 2. — Il doit garder au bureau des faux-cols durs de rechange; 3. — Changer chaque jour de complet est aussi prétentieux que de porter tous ses habits sur le bras; 4. — L'élégant, au réveil, doit se plonger hardiment dans le bain ou se mettre sous la douche; 5. — Il lui faut au moins 200 cravates (!) et faites sur commande; 6. — Son valet de chambre doit être à sa disposition, aussi bien à la maison qu'au bureau.

dans les siècles écoulés! Hélas! le dernier dandy fut peut-être le roi Edouard VII que son petit-fils, le prince de Galles imite assez heureusement.

LES ARBITRES DES ELEGANCES

Dans l'antiquité, c'est Alcibiade, dont Platon disait qu'"il était le plus beau et le mieux fait de tous les hommes". Il dirigeait la mode en Grèce. A la cour de Néron, tout le monde obéissait, en matière de modes, aux décrets rendus par Pétrone, car l'empereur, s'il faut en croire Tacite, "ne croyait rien de délicieux et de magni-

pendant la Révolution, et les Incroyables du Directoire.

Mais les plus grands élégants, les dandys les plus marquants, furent, des premières années du XVII^e à nos jours, des Anglais. On pourrait citer Georges Villiers, duc de Buckingham, lord Bolingbroke, arbitre des élégances à Versailles et à Londres, que tous les grands et petits seigneurs du XVIII^e siècle s'appliquaient à imiter. Au XIX^e siècle, c'est Georges Brummel, le roi des dandys. Il était encore étudiant à Eton quand le prince de Galles, futur George IV, qui se piquait d'être le gentleman le plus accompli de l'Europe, fut frappé de sa bonne

mine. Et ce fut pour Brummel le commencement d'une carrière entièrement consacrée aux pratiques de l'élégance.

Barbey d'Aurevilly et avant lui tous les "lions" du règne de Louis-Philippe tentèrent de recueillir l'héritage de Brummel, mais deux hommes seulement le méritaient: lord Byron et le comte d'Orsay.

Au siècle dernier, le maître incontestable de la mode fut véritablement le roi Edouard VII, dont le petit-fils suit aujourd'hui les traces. Il eut pourtant un jour une malencontreuse idée à laquelle nous devons le "pli" du pantalon. Nous ne connaissons rien de plus tyrannique que ce pli de pantalon. Combien de fois l'avons-nous maudit? Il y a cinquante ans environ, il manquait absolument de chic, étant l'indice d'une élégance achetée toute faite dans une maison de confection.

Le futur roi d'Angleterre se rendait aux courses de Godwood, en redingote noire et en pantalon clair. En montant en voiture, il tacha son pantalon au garde-boue. Ne pouvant songer à retourner au palais, il se fit conduire en hâte chez un marchand de nouveautés, chez qui il acheta un superbe pantalon au pli impeccable. Cette audacieuse innovation fut aussitôt remarquée; le pli devenait obligatoire.

Aujourd'hui, nous sommes à la merci des caprices de notre prince de Galles...

—o—

Le citoyen en général est l'individu qui a part à l'autorité et à l'obéissance publique... Dans la république parfaite, c'est l'individu qui peut et qui veut librement obéir et gouverner tour à tour, suivant les préceptes de la vertu.

MARIAGES ANGLO-FRANÇAIS

Vous doutiez-vous que 200,000 Anglais sont mariés à des Françaises? Qu'au cours de la seule année 1921 il y a eu 5,000 unions anglo-françaises, avec 1,000 jeunes ménages se fixant dans les régions du Nord?... La Française fait prime, en Grande-Bretagne. Ce n'est pas que celle-ci manque de femmes. Au contraire, elles sont en surnombre. Elles dépassent de 1,700,000 unités le chiffre des hommes, et ce ne sont pas, pour la plus grande partie, des vieilles filles: 1,200,000 sont en âge d'avoir des enfants. Les Anglais n'auraient donc que l'embaras du choix parmi leurs compatriotes. Mais certains d'entre eux préfèrent des Françaises qui passent pour être meilleures ménagères, moins sportives, et plus femmes d'intérieur. Malheureusement beaucoup de ces mariages sont mixtes: le mari étant protestant, les enfants peuvent le devenir!

—o—

LES JUIFS A NEW-YORK

New-York est la ville la plus cosmopolite du monde. 65 pour 100 de ses habitants sont étrangers. Certaines professions y sont entièrement, ou presque, aux mains de "rapportés". Ainsi la moitié des pharmaciens sont Allemands. Allemands également la plupart des bouchers. Presque tous les pâtisseries sont Grecs, ainsi que les marchands de comestibles, de fruits et de fleurs. New-York compte enfin plus de Russes qu'il n'y en a à Leningrad, plus d'Italiens qu'il n'y en a à Naples. Mais de ces 65 pour 100 d'étrangers, près des trois quarts sont juifs. Si New-York compte environ 5,300,000 habitants, on peut évaluer à 2 millions le nombre des Juifs qui y habitent.



UN ROMAN COMPLET

L'IDOLE

Par ANDRÉE VERTIOL

PREMIERE PARTIE

I

“L'éternité”, disait Musset, “est une grande aire d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître.”

Cette chute d'un siècle dans le passé est une chose toujours émouvante et, cependant, Mme Octavie Freynet ne songeait guère à cela tout en achevant sa toilette, le matin du 1er janvier 1901.

Mme Freynet, alors une femme de quarante-huit ans, était de taille élevée, de structure un peu massive; son visage, au front bas et aux pommettes légèrement saillantes, révélait plus de ténacité que de sentimentalité, et sa bouche droite, aux lèvres minces et serrées, semblait une de ces bouches rebelles aux paroles tendres.

Néanmoins, une passion possédait cette femme, une passion absorbante et exclusive; elle aimait, au-dessus de tout, sa fille unique, Elisabeth, et elle tenait beaucoup, également, à la grande fortune qui lui permettait de gâter et d'aduler son idole.

En dehors de cet amour maternel et de son attachement à son argent et à ses terres, rien ne l'intéressait en ce monde.

Aussi, en lissant avec soin ses bandeaux, dont, vers les tempes, deux mèches blanches faisaient ressortir le noir sans reflet, puis, en agrafant sa robe de lainage noir, une austère robe de veuve, Mme Octavie n'accordait point une pensée au siècle expirant, ce siècle, né au bruit des fanfares et des chants de victoire, à l'ombre protectrice de l'Aigle ivre de gloire, ce siècle qui, si piteusement, tombait dans l'abîme du passé au milieu des querelles intestines, des scandales financiers et de la trahison odieuse.

Non, Mme Freynet ne songeait nullement à ces choses quand, sa toilette achevée, elle souleva le

rideau de guipure et, anxieusement, interrogea le temps.

Un brouillard épais enveloppait tout; les arbres, comme vus au travers d'un voile, se profilaient vagues et indécis; et, là-bas, au delà du parc, des prairies et de la route que, par la force de l'habitude, l'observatrice évoquait sans les voir réellement, une sorte de nuage, noir, haut, droit, mais plus dense qu'un vrai nuage, révélait la silhouette du fier donjon qui, depuis bientôt mille ans, domine la plaine, la rivière et le bourg de Bagnères.

— Quel temps gris et triste ! murmura Mme Freynet, Elisabeth va en être contrariée!...

Et, en s'agenouillant devant le grand Christ d'argent qui dominait son prie-Dieu, la mère idolâtre eut un regard de reproche pour Celui qui refusait du soleil à sa fille, le jour de ses vingt ans, ce soleil dont Elisabeth raffolait, ce soleil dont tout l'or de sa mère n'aurait su faire luire un rayon!

Cependant, la tête de Mme Freynet s'inclina; ses lèvres s'entr'ouvrirent et elle récita sa prière, non pour élever son cœur vers Dieu, mais simplement parce qu'elle tenait à être correcte avec le ciel comme elle l'était vis-à-vis du monde.

Ce devoir de politesse accompli, elle se leva et, se dirigeant vers la porte, traversa sa chambre, une belle pièce claire, aux meubles lourds et riches, foulant, de ses pas autoritaires, l'épaisse moquette rouge.

Le large couloir, qui formait galerie autour du hall, était pareillement tendu d'un moelleux tapis, de la teinte des mousses des sous-bois, celui-là.

Mme Octavie aimait les parquets cirés et reluisants, par amour des choses nettes, par atavisme bourgeois aussi; Elisabeth avait l'horreur des planches nues, trop banales et trop froides, disait-elle; et, sans un regret, sa mère avait sacrifié son goût personnel.

Arrivée au bas de l'escalier à double course, la maîtresse de maison inspecta, d'un regard rapide, le vestibule où un phare entretenait une douce chaleur.

Des massifs de plantes vertes y entouraient des statues de marbre; des oiseaux des îles y chantaient dans une volière aux barreaux dorés, des torchères y soutenaient des globes irisés et de grandes glaces jetaient des étincellements d'argent à côté des rayons multicolores filtrant des vitraux aux tons atténués.

Tout était vraiment bien; la physionomie figée de la châtelaine se détendait et sa froideur semblait moindre que de coutume en recevant les vœux du nouvel an exprimés par ses domestiques, et en leur distribuant leurs étrennes.

Il y eut même un semblant de sourire sur sa bouche quand elle serra la main de Mlle De Roussel, l'ancienne institutrice d'Elisabeth, une personne à la tournure replète, aux yeux clairs et aux manières timides.

—Les enfants et les pauvres ne tarderont pas à arriver nombreux; que devra-t-on leur faire distribuer, madame? demanda Mlle Le Roussel, lorsque les domestiques eurent quitté le hall.

—Mais rien, mademoiselle, les pauvres reçoivent mes aumônes chaque vendredi, nous sommes au lundi; je ne vois pas pourquoi les mendiants se présenteraient encore aujourd'hui aux Eglantines. Quant aux enfants, leur donner est du gaspillage. On connaît l'usage qu'ils font de l'argent!

—Les années précédentes, nous étions absentes; je ne veux pas faire revivre cette vieille coutume!"

—C'est que, madame... à Bagnères, on donne à tout venant, en pareil jour!

—Le marquis de Bagnères jette son argent par les fenêtres, nous le savons, mademoiselle, mais je ne me crois point obligée à suivre son exemple!...

"Ah! mes commandes sont arrivées!... Voici également les cadeaux de ma famille, continua Mme Freynet, tout en examinant une pile de cartons déposés au bas de l'escalier, veuillez sonner, mademoiselle; et, après avoir interrogé du regard le cartel de cuivre, elle ajouta: c'est le moment de monter chez ma fille!

Bientôt, Justine, la nourrice d'Elisabeth, se montra; c'était une femme au visage têtu et à la bouche dure; Maud, une pimpante soubrette, dont le bonnet papillon faisait ressortir la chevelure blonde et soulignait le genre anglais, marchait sur les pas de Justice.

—Madame a sonné? demanda cette dernière.

—Oui! Prenez ces paquets; à vous deux, vous suffirez à les porter, je suppose. Et, suivie des deux femmes et de Mlle Le Roussel qui avait dû se charger de deux ou trois cartons, la châtelaine pénétra dans un appartement voisin du sien.

Lorsque les persiennes eurent été repliées, un jour gris et terne éclaira la pièce luxueuse et, sur un lit en bois de rose, à l'abri de rideau en soyeuse brocatelle, Elisabeth Freynet apparut, étendue les yeux à demi clos.

—Bonne année! ma chérie, puisse ce 1er janvier, jour anniversaire de ta naissance, voir la réalisation de tous tes désirs, dit Mme Octavie, d'une voix dont les intonations métalliques s'étaient subitement adoucies.

Et, avec une expression d'adoration au fond de ses prunelles sombres, elle déposa un ardent baiser sur le front de sa fille.

—Des désirs! Je n'en ai plus, maman; ils sont comblés d'avance. Ah! si, cependant, j'aurais voulu du soleil le jour de mes vingt ans. Et je crois qu'il pleut!

—Il ne pleut pas. Et à midi, le temps peut s'éclaircir, répondit la mère en dénouant les rubans d'un élégant carton dont elle retira un merveilleux tour de cou en zibeline.

—Cela ira bien à ton teint ambré, ma chérie.

—Oui, c'est joli, répondit Elisabeth, en promenant ses doigts fuselés sur la fourrure, puis cela vient de chez Rivasson, le grand fourreur!

Ce fut ensuite une corbeille de Saxe remplie de chocolats, un vase de Gallé et une gerbe d'orchidées et de roses pour lesquels la jeune fille eut un sourire; puis, un éclair de satisfaction, bientôt éteint, passa dans ses yeux étranges, quand Mme Octavie lui présenta un écrin de satin blanc où s'épailait une ravissante parure de corail.

La femme de chambre ouvrit d'autres cartons.

—Ce sont les cadeaux d'Angoulême? interrogea Elisabeth; elle est gentille et point banale cette Isis que m'offre ma tante Hélène. Elle s'est souvenue de mon goût pour les choses d'Egypte... Et ce coussin a dû coûter bien du travail à cette bonne mimi!... Puis, encore des bonbons et encore des roses de la part de Roger! Mon Dieu, je les préfère à des bibelots dont je ne sais plus que faite!

D'un regard circulaire, la jeune fille examina sa chambre tendue d'une soie d'un rouge atténué dont les broderies au passé étaient rehaussées de fils d'or; alentour, sur un guéridon en mosaïque florentine, sur une commode de Lacroix en bois satiné et sur des tables de styles divers, se rangeaient, en effet, tant et tant de groupes de biscuit, de statuettes en pâte tendre, de vases de

prix, de brûle-parfums et de souvenirs exotiques, qu'on aurait pu se croire en un coin du magasin d'un brocanteur.

—Vraiment! continua l'enfant gâtée, j'ai désiré, voici deux ans, une chambre élégante et très ornée; à l'heure actuelle, je vais crier grâce; j'ai l'air de loger en une salle de musée ou chez un marchand de bric-à-brac!

Une expression de désappointement passa sur le visage dur de Mme Freynet.

—Au moins, ta parure de corail te plaît-elle? Tu l'avais désirée, Elza!

—Je l'avais désirée?... Le croyez-vous, mère?

—Souviens-toi... le mois dernier, tu avais manifesté ce désir.

—C'est vrai! Au reste, la parure est jolie, bien montée; elle vient de chez un des plus grands bijoutiers de la rue de la Paix... Cette nuance vive me siera bien mieux que des saphirs et des turquoises, hélas! Puisque, malheureusement, je suis brune.

—Pourquoi malheureusement? N'es-tu pas bien ainsi?

—Le sais-je! En tout cas, je préférerais être blonde; c'est si doux, si flatteur à l'oeil, des cheveux d'or!... Puis, j'adore les saphirs et les turquoises; et ils s'harmonisent mal avec mon teint.

Une consternation véritable se lut dans les yeux de Mme Freynet; sa fille envoyait une chose... Et il n'était pas en son pouvoir de la lui offrir!...

Cependant un bruit de pas se faisait entendre, semblant monter du jardin si paisible d'ordinaire et, bientôt, des voix fraîches et claironnantes entonnèrent le "Guiyoney".

—Ce sont les enfants du village qui viennent nous demander leurs étrennes; ouvre la fenêtre, Justine; je veux mieux entendre la vieille complainte. Pourquoi l'appelle-t-on le Guiyoney? dites, mademoiselle, vous qui savez tout!

—Sans doute, parce que cette rapsodie, vraisemblablement composée à l'aurore du christianisme, a remplacé le fameux "Au gui l'an neuf!"

La fenêtre était ouverte maintenant, et Elisabeth, soulevée sur ses oreillers de dentelles et enveloppée de lainages, écoutait le chœur rustique des enfants qui répétaient avec entrain:

*Opourla nou leytréno aou noun de Yesu-Cri
La sinto Vierzo puro qué no perdu soun fi
Lou censo et l'ou recerso lou loun d'il gron sami,
Opourla nou leytréno aou noun de Yesu-Cri, etc.*

Apportez-nous l'étréne au nom de Jésus-Christ.
La sainte Vierge pleure, elle a perdu son fils.
Elle le cherche et le recherche, le long d'un grand

[chemin,
Apportez-nous l'étréne, au nom de Jésus-Christ.

Quand les enfants eurent achevé, la jeune fille battit des mains.

—Il est très curieux, ce vieux chant!

"Maman, ajouta-t-elle, faites distribuer des pièces blanches à ce gamins; ils m'ont intéressée!"

—Des pièces blanches qu'ils iront gaspiller, au lieu d'en acheter du pain!

—Qu'importe! S'ils goûtent du plaisir, je les aurais payés de la distraction qu'ils m'ont procurée. Je donnerais tant de pain en échange d'un instant de plaisir!

—Parce que vous ne manquez de rien, Elisabeth, murmura l'institutrice.

—Les enfants auront un bon déjeuner aussi! Vous donnerez des ordres, n'est-ce pas, mère?

Mme Freynet, sans un mot de protestation, acquiesça au nouveau désir de sa fille.

—Ton oncle, dit ensuite Mme Freynet, me demande la date de notre arrivée à Angoulême; veux-tu fixer cette date dès maintenant, Elza?

—Oh! rien ne presse; pourquoi irions-nous à Angoulême avant la fin du mois.

—Comme il te plaira! Nous pourrions alors, à cette époque, pousser une pointe vers Angoulême et partir ensuite pour Nice.

—Nice!... Pendant deux hivers, je m'y suis amusée; maintenant, je préférerais autre chose.

—Quoi?... L'Algérie, la Grèce, l'Italie?

—La Grèce... l'Italie, je connais...

"Plutôt le Caire!... Vous savez, maman, que je rêve voir le pays des Pharaons; avec mon goût prononcé pour l'égyptologie, j'espère trouver, là-bas, de l'imprévu dans mes sensations!..."

—Avec le mariage, la vie t'apportera de l'imprévu!...

—Le mariage, il m'effraie... plus qu'il ne m'attire... Cependant, si vous étiez certaine de pouvoir me donner celui qui me plaira...

—Pourquoi pas?... Ne possèdes-tu point tout pour toi! Tout, absolument tout!...

Debout au pied du lit bas, la mère contemplait son enfant avec admiration.

Elisabeth Freynet méritait-elle, physiquement du moins, cette admiration?

Oui, auraient dit certains.

Non, auraient affirmé d'autres.

Mais, à coup sûr, la physionomie de la jeune fille ne pouvait passer inaperçue.

Sur la pâleur ambrée de son visage, à l'ovale plutôt court, au nez aquilin et fin, ressortaient violemment les sourcils rapprochés et hardis, des yeux très longs légèrement estompés d'ombre, des yeux bizarres dont la pupille noire s'irradiait de reflets d'or, et, davantage encore, la bouche petite aux lèvres un peu épaisses et d'un rouge san-

glant, bouche inquiétante et troublante de divinité égyptienne.

A une épouse de Pharaon aurait pu appartenir aussi la lourde chevelure noire d'un noir absolu, une chevelure de nuit, aux sept pointes nettement tracées.

Le regard, glissant sous les paupières souvent baissées, telles des paupières de sphinx, était froid et ennuyé, et le sourire qui, parfois, entr'ouvrait les lèvres rouges sur les courtes dents nacrées, était bien le sourire énigmatique et mystérieux d'un visage d'idole, car, par une singulière coïncidence la nature avait doté la jeune fille du physique convenant au rôle qu'elle devait jouer.

Une idole!... Elisabeth Freynet n'était pas autre chose: depuis sa naissance, elle avait été vraiment l'objet d'un culte; Mme Freynet, qui adorait Dieu en parole et faisait sentir durement son joug à ses subordonnés, servait sa fille à genoux.

Si, là-bas, à Angoulême, des centaines d'ouvriers travaillaient dans la grande papeterie Arvant-Lauzac; si, dans la plaine de la Dronne et sur les coteaux de la Charente, tant de paysans peinaient journellement, et si des notaires et des banquiers griffonnaient force feuilles de papier timbré afin de placer en lieu sûr les capitaux de la riche veuve, cette dernière n'avait jamais cru que ce labeur de tant de bras et d'intelligence pût avoir un autre but que de payer des sourires ou d'éviter des larmes à l'enfant adorée.

Et cette femme altière, économe jusqu'à l'avarice, qui refusait quelques pièces blanches à des pauvres, sacrifiait, sans un regret, sans un murmure, des sommes énormes pour satisfaire un caprice d'Elisabeth.

Si Mme Freynet eût été une faible créature désarmée en face des exigences de la vie et des caprices d'une fillette trop aimée, elle aurait pu sembler excusable, mais cette femme qui menait, matériellement parlant, sa maison avec une parfaite sécurité de main, ordonnant comme quelqu'un qui suit un penchant et un goût et avec une rudesse où ne perçait rien de la pusillanimité féminine, cette femme qui avait abdicqué devant sa fille toute autorité maternelle, et cela, de parti pris, devant l'horreur et la révolte que lui causait la pensée d'une souffrance, d'une contrariété même pour son enfant, cette femme, en réalité, méritait tous les blâmes.

Et, au cours des années écoulées, nulle intervention n'avait combattu ce mode d'éducation, et ni les timides observations de son frère, M. Arvant-Lauzac, ni les exemples de sa belle-soeur, élevant, en mère de famille chrétienne, ses trois fils et ses trois filles, n'entamèrent le culte idolâ-

tre de Mme Freynet, ce culte, conséquence d'une passion maternelle qui, comme toutes les passions, possédait son intransigeance et sa folie.

Seul, M. Freynet eût pu lutter contre cette passion, mais, au moment de sa mort, Elisabeth ouvrait à peine les yeux.

Elle n'avait donc jamais connu son père pas plus que les deux frères nés avant elle et vite disparus.

Veuve à trente-quatre ans, ayant vu trois tombes se refermer sur des êtres chers, Mme Freynet, demeurée seule en face d'un berceau, avait reporté sur le frêle bébé toute la tendresse jalouse qu'elle vouait jadis à son mari.

Justine, la nourrice de l'enfant, secondait aveuglément sa mère; et Mlle Le Roussel, la savante institutrice, choisie entre cent pour sa timidité et son caractère effacé, eût été bien incapable d'élever un obstacle devant les volontés de son autoritaire maîtresse et les caprices de son élève.

En raison de cette soumission surtout, Mme Freynet gardait chez elle la vieille demoiselle, bien que l'éducation de la jeune fille fût terminée.

Et grâce à cet ensemble de circonstances, Elisabeth Freynet atteignait ses vingt ans fermement, convaincue qu'il était impossible de voir l'un de ses désirs demeurer irréalisé.

II

Assise sur un fauteuil de forme bizarre et de genre oriental, en bois doré rehaussé de rouge dont deux lions allongés formaient les bras, Elisabeth abandonnait une de ses mains longues et minces à la femme de chambre anglaise.

Celle-ci, maniant à tour de rôle les délicats instruments de l'onglier ouvert devant elle, puis usant des pâtes et des poudres roses contenues en des boîtes de vermeil et de cristal, arrondissait, limait, frottait les ongles effilés, bientôt brillants comme des agates.

Son travail de manucure achevé, Maud enleva l'élégant saut-de-lit de sa maîtresse et la revêtit d'une robe d'intérieur en velours dont la teinte rouge faisait, à merveille, ressortir la brune chevelure et le fin profil de la jeune fille.

Puis, immobile et songeuse, Elisabeth jeta un regard vers les grandes glaces; elles lui renvoyèrent l'image d'une femme à la taille longue, aux épaules imperceptiblement trop hautes, mais d'une indiscutable distinction.

Ces grandes glaces, qui alternaient avec des panneaux ripolinés sur lesquels étaient peints des paysages exotiques aux fleurs étranges, reflétaient aussi la baignoire d'argent, une des dernières fan-

taises d'Elisabeth, les peaux d'ours blanc recouvrant le dallage de marbre et les grands lavabos aux multiples flacons de cristal rose.

Cet agencement princier, après avoir ravi la fillette de dix-sept ans, laissait indifférente la jeune fille trop habituée à évoluer dans ce cadre luxueux.

Cependant, de son allure nonchalante, l'héritière gagna le rez-de-chaussée du château, jeta, en passant, un regard sur ses oiseaux des îles et rejoignit sa mère dans un vaste salon aux boiseries claires et aux tentures bouton d'or.

— Cette robe te sied merveilleusement! s'exclama Mme Freynet avec ce ton quasi-respectueux qu'elle avait seulement en s'adressant à Elisabeth.

— Pas mal, en effet, concéda cette dernière, mais j'en serai bientôt lasse, car je me lasse de tout!

— Il faudra te commander d'autres déshabillés élégants; j'ai vu de ravissants modèles dans les revues de ce matin.

Distraitement, la jeune fille tourna les feuillets des journaux désignés.

— Il y a là de belles choses; nous pourrions aller à Bordeaux un de ces jours.

— Maman, avez-vous répondu à vos lettres du premier de l'an? demanda ensuite Elisabeth en remarquant des enveloppes ouvertes, demeurées sur un guéridon.

— Moi, j'ai encore quatre ou cinq lettres à écrire; et cela m'ennuie.

— N'écris pas, Mlle Le Roussel ou moi te remplacerons.

— C'est impossible. Mimi serait peinée de mon silence et mon oncle trouverait là une belle occasion pour m'adresser un sermon.

— Mon frère est un peu sévère à ton endroit! Son système d'éducation est tellement différent du mien! Il ne comprend point que j'ai un seul but dans la vie: semer des fleurs pour te les voir cueillir! Te sentir heureuse, surprendre un sourire sur tes lèvres, voilà mes seuls bonheurs! En dehors de ces satisfactions, rien n'existe pour moi!

— Oui, mon enfant.

— Je le sais, maman; néanmoins, comme je vous le disais ce matin, on se lasse de tout, même de n'avoir aucun désir et aucune occupation.

— Travaille, si cela peut te distraire, dessine, reviens à la peinture; tu as un si joli talent!

— Plus tard, quand nous serons de retour d'Égypte, peut-être entreprendrai-je de peindre les panneaux d'un boudoir où je fixerai mes souvenirs; puis, je l'ornerai de meubles, dignes du palais d'un Pharaon.

— Certainement! En attendant, tu as ton piano.

— Oh! le piano, je l'exècre en ce moment; en revanche, je veux prendre des leçons de guitare; l'autre jour, j'ai eu du plaisir à voir Mlle de Bagnerès pincer de cet instrument vieillot.

— Rien de plus facile! On fera venir un professeur. Mlle Le Roussel ira, deman, à Périgueux, afin de s'occuper de cela.

— Quant à Mlle de Bagnerès, ajouta Mme Freynet avec un sourire, pincer de la guitare convient on ne peut mieux à son genre démodé, avoue-le!

— Sans doute! Mlle Bérengère est tant soit peu mil huit cent trente; mais elle a du charme. En leur vieux château, elle est bien dans son cadre et me plaît ainsi. Pourquoi ne l'aimez-vous pas, maman?

— Le sais-je! Il n'y a nul courant sympathique entre nous. Chez les Bagnerès, en dépit de la courtoisie du marquis et de la gracieuseté de sa sœur, on sent percer la condescendance; puis, surtout, j'en veux à ces gens-là de s'acharner à conserver des domaines qui ne leur rapportent rien, vu leur pitoyable administration; ils me privent ainsi du plaisir d'arrondir ma propriété à ma guise. J'aurais tant désiré que toutes les terres vues de notre terrasse fussent à toi!

— Il ne faut pas nourrir cette utopie, maman! Les rois du pays... ce sont les Bagnerès! Depuis bientôt mille an, leur donjon, leur château, dominent la plaine et la rivière; ils écrasent, de leur masse, la petite ville et notre moderne habitation qui, avec ses murs neufs, semble une modeste fillette en tablier blanc à côté d'un fier chevalier armé et cuirassé pour les combats. Ah! elles font de l'ombre, les antiques murailles!... On en est rapetissé, amoindri.

— Quittons les Eglantines, si ce voisinage te déplaît! N'avons-nous pas un château en Saintonge! Ne puis-je acquérir, sur l'heure, une autre résidence à ton goût, et dans un site qui te plairait!

— Non! Je préfère encore à tout, le coin où je suis née; Bagnerès m'irrite!... Et j'aime Bagnerès! Explique qui pourra cette contradiction...

— Ah! voici le soleil! Quel bonheur! Je vais jouir de la visite de cet hôte désiré dans le jardin d'hiver, m'y suivez-vous, maman?

Et, sans attendre la réponse de sa mère, la jeune fille traversa un autre salon pompadour cellula, puis, la bibliothèque; et, soulevant une portière de soie, se trouva dans une vaste serre dont les cloisons de verre s'élevaient élevées comme par enchantement pour réaliser l'un des désirs d'Elisabeth.

—Il fait bon ici lire et rêver! Cette serre me plaît encore, murmura Elisabeth en s'étendant sur une chaise longue.

—Il fait délicieusement bon, en effet, répondit Mme Freynet qui, pensant que sa fille désirait sa présence, venait de s'asseoir à ses côtés; seulement, ajouta-t-elle, cette chaleur un peu humide et ces parfums violents seraient fatigants à la longue.

—Ne restez pas ici! maman, vous auriez la migraine; or, vous le savez, je n'aime pas à vous voir malade, surtout aujourd'hui, où nous aurons des visites!

Mme Freynet, avant de s'éloigner, jeta un regard sur la couverture jaune du volume que lisait Elisabeth.

—Ce n'est guère un ouvrage écrit pour les jeunes filles! murmura-t-elle.

L'enfant gâtée se redressa à demi, une lueur d'étonnement au fond de ses yeux d'orientale où ne se jouait plus aucun reflet d'or.

—Puisque cet auteur m'intéresse, pourquoi me priverais-je de lire ses œuvres?

—Je ne songe point à te contrarier, ma mignonne, répondit Mme Freynet qui se pencha pour embrasser Elisabeth.

Vers trois heures de l'après-midi, pendant que Mme Freynet et sa fille causaient avec Mme Vertuzac, une voisine de campagne au visage aimable sous des bandeaux argentés, la porte du salon s'ouvrit et le valet de chambre annonça:

—M. le marquis de Bagnères et M. le docteur Maubec!

Sur l'épais tapis, aux dessins Empire, qui amortissait le bruit de leurs pas, deux hommes semblant avoir, pareillement, dépassé la soixantaine; c'était, au reste, le seul rapport qui existât entre eux.

Le docteur Maubec était petit, pâle et replet; son front têtu dominait son visage soigneusement rasé, aux lèvres gourmandes, aux yeux larges et très noirs, des yeux qui ne s'ouvriraient jamais franchement; on eût dit que d'elles-mêmes les paupières se baissaient, redoutant le soleil et la lumière.

Le marquis Antoine-Guillaume Widbod de Bagnères dépassait son compagnon de toute la tête; avec sa carrure puissante, sans lourdeur, son nez busqué, son large front dégarni, ses yeux clairs, ses moustaches nettement relevées et sa façon hautaine de porter la tête, il eût fait un superbe capitaine des Suisses au temps de François Ier.

Avec son aisance de grand seigneur, le marquis, présenta ses hommages aux trois dames.

—J'ai aperçu votre fils ce matin, dit-il ensuite à Mme Vertuzac, c'est vraiment un charmant garçon et, pour ma part, je regrette infiniment qu'il n'ait pas voulu continuer la tradition et demeurer parmi nous.

—Je le déplore plus encore, monsieur le marquis, et mon mari également, mais Lucien n'avait aucun goût pour les occupations rurales dont s'étaient contentés ses grands-parents, depuis qu'ils n'étaient plus des sénéchaux au service des Bagnères!! Il a fallu céder et laisser notre fils devenir ingénieur. L'industrie, les machines le passionnent.

—Il est de son temps, madame; notre siècle est un siècle d'activité fébrile, d'indépendance, d'individualisme, et nous-mêmes, nous ne possédons plus les mains de fer qui seraient nécessaires pour courber ces têtes rebelles!

—Heureusement! s'exclama Elisabeth.

—M. Arvant-Lauzac a bénéficié de cette émancipation, en ce qui concerne Lucien, ajouta le docteur.

—Mon frère est heureux, en effet, de le posséder à la papeterie; il apprécie Lucien à sa valeur et lui prédit un brillant avenir.

—Cela me console un peu de la séparation, puis Angoulême n'est pas loin, reprit Mme Vertuzac. Et M. Renaud ne viendra-t-il pas pour le jour de l'an? continua-t-elle, en s'adressant au marquis.

Debout, près du samovar, Elisabeth, élégante et mince en sa robe blanche aux passementeries brillantes, paraissait attendre la réponse de M. de Bagnères avec anxiété.

—Je crains que non, madame, répondit ce dernier; hier encore, Renaud n'avait pu obtenir de congé.

—Il doit être satisfait de sa nomination à Limoges? demanda Mme Freynet.

—Enchanté, madame; après trois années passées dans l'Est, la capitale du Limousin, qui n'est point cependant une résidence gaie, paraîtra agréable à mon fils, étant donnée sa proximité de Bagnères.

—Mademoiselle! s'écria le marquis, en se levant pour saisir la tasse de thé que lui offrait Elisabeth, je ne vous permettrai pas de me servir; c'est contraire à mes principes, des principes démodés auxquels j'ai la faiblesse de tenir.

—Monsieur le marquis de Bagnères est le dernier grand seigneur, répliqua le docteur.

—Le dernier! Je proteste, Maubec, il y a encore, croyez-le, quelques échantillons de l'espèce. Oh! peu... Au reste, est-ce un mal? Je ne le crois pas... Des revenants d'un autre siècle, tels que

nous, n'ont pas plus de raisons d'exister, aujourd'hui, que les berlines ou les chaises à porteurs...

"Nos vieilles races doivent ou s'endormir ou se lancer dans l'arène nouvelle; moi, qui suis un vieux, je ne puis que dormir!

"Aux jeunes, qui ne veulent pas faire la chasse à l'héritière afin de redorer leur blason, le travail, la lutte et le poids du jour!

"Ils n'ont plus à compter, malgré leurs quartiers de noblesse, sur ces faveurs que le roi octroyait jadis en échange du sang versé pour lui; à l'heure actuelle, le roi semble faire comme moi: il dort!

"Et Dieu sait cependant combien il aurait à donner, car ceux des nôtres dont les patrimoines se sont fondus au service de la royauté... ou différemment, sont nombreux!

—Bien rares, en effet, fit observer M. Maubec, toujours obséquieux, les nobles qui ont conservé intacts les domaines ancestraux! Bien rares, les donjons tels que celui des Bagnerès demeurant debout après tant de siècles.

—Quel âge a-t-il votre donjon, monsieur? demanda Elisabeth.

—On ne pourrait préciser au juste l'âge de nos vieilles pierres, mademoiselle; on sait, d'après les chroniques, que Charlemagne, se rendant en Espagne, s'arrêta dans nos parages et y donna l'ordre de bâtir le clocher de Brantôme. Or, une tradition, conservée dans ma famille, prétend que le grand empereur reçut, à ce moment, l'hospitalité de notre premier ancêtre connu, de ce Widbod auquel il confia le gouvernement de la province; la proximité de Brantôme et de Bagnerès rend fort vraisemblable cette tradition et il paraît vraisemblable aussi d'admettre que la fondation du donjon remonte à ce moment. Cependant, les archéologues veulent que cette fondation date seulement du règne de Charles le Chauve, et je n'ai aucune objection à opposer à leur croyance.

"Au reste, Bagnerès fut constamment habité; et les souterrains creusés dans le roc qui sert de fondement au château appartiennent incontestablement à l'époque préhistorique.

—Peu de châtelains oseraient se vanter de succéder, en leurs demeures, à des troglodytes! s'exclama le docteur.

—Mlle Bérengère est-elle assez remise pour recevoir notre visite? Nous aurions l'intention d'aller la voir demain, dit ensuite la jeune fille au marquis, au moment où il prenait congé.

—Le docteur n'a pas encore permis à ma soeur de quitter la maison, mais elle sera en état... et très heureuse de vous recevoir, mademoiselle, ré-

pondit le châtelain en s'inclinant pour baiser la main d'Elisabeth.

—A demain alors, mesdames, ajouta Mme Vertuzac en s'asseyant dans l'omnibus où le marquis venait de lui offrir une place, car, étant en tournée de visites, vous n'oublierez pas, je l'espère, vos amis de la Valade.

—Rentre, ma chérie, tu auras froid! s'exclama quelques instants plus tard, Mme Freynet.

—Mais il fait délicieux ici! On est en plein soleil et vous le savez, maman, j'adore le soleil autant qu'un lézard ou un Inca! Si j'étais une adepte convaincue de la théosophie, je croirais posséder, réincarnée en moi, l'âme ennuyée et lasse de quelqu'une de ces princesses, aux corps momifiés depuis quelque mille ans, de ces Egyptiennes dont j'ai un peu... beaucoup trop même, le type étrange.

—Quelles idées baroques te forges-tu, mon enfant. Avec tes lectures et les rêveries qui en découlent, tu finiras par te troubler le cerveau, répondit Mme Octavie d'un air inquiet.

Elle pénétra dans la maison et en ressortit presque aussitôt tenant, sur son bras, une mante d'hermine qu'elle jeta sur les épaules d'Elisabeth.

—Ainsi, tu n'auras rien à redouter des frimas, reprit tendrement la châtelaine, en rabattant le capuchon doublé de soie cerise sur la fine tête aux cheveux sombres.

Impassible, la jeune fille se laissait faire sans mot dire; indifférente et lointaine comme une idole, elle regardait fuir l'équipage du marquis; puis, quand la voiture eut disparu à l'entrée du bourg, elle examina pensivement le paysage familial.

Devant la terrasse, borné par la route, le jardin s'arrondissait entre deux avenues où de gros marronniers émergeaient de haies d'égantiers.

Le grand-père d'Elisabeth, un grave magistrat—magistrat, tels tous les Freynet depuis trois siècles—possédait la passion des églantiers et des rosiers; sa petite-fille avait hérité de sa passion à un degré extrême, aussi, dans le désir de lui complaire, des églantiers, la saison venue, fleurissaient partout et s'épanouissaient au centre de plates-bandes de formes bizarres et encadrées de violettes de toutes sortes dont l'héritière raffolait aussi; des rosiers recouvraient les treillis, formaient des berceaux au-dessus des allées, entouraient les statues de nymphes et les jets d'eau, enguirlandaient les colonnades et s'agrippaient aux arbres disséminés, de-ci de-là, arbres qui, le printemps venu, n'étaient plus que des pyramides embaumées dominant ce jardin de féerie.

Au delà de la route, une étroite prairie, puis la

rivière séparait les Eglantines du bourg et du château de Bagnères.

A gauche, sur la rive opposée et au faite des rochers surplombant la Dronne, c'était, à une faible distance de la petite ville, l'habitation de Vertuzac; plus près, des allées d'antiques tilleuls occupaient l'emplacement d'une partie des anciens remparts du château, transformés en promenade publique, lieu pittoresque et dangereux; à pans brusquement coupés où aucun parapet ne défendait le promeneur contre le vertige ou le danger d'un faux pas; plus près encore, l'église romane, restaurée et trop vêtue de blanc, étant donné son âge, et l'ancien logis des sénéchaux, vieille demeure aux pignons crénelés et aux tourelles élancées, dont la tour principale, avec ses huit pans, semblait la miniature du haut donjon voisin.

Enfin, juste en face des Eglantines, lui barrant l'horizon, l'écrasant de sa masse, comme il écrasait les maisons du bourg blotties à son ombre, le château de Bagnères déployait ses remparts des crénelés, son castel Renaissance, avec, un peu au-dessus encore, la troisième enceinte, la salle gardes, la tour du guetteur à demi incendiée et les casernes. Et, enjambant, de haut, les remparts, les murailles épaisses et le château Renaissance, le donjon octogonal, merveilleux de conservation et de hardiesse, élevait fièrement, dans les airs, sa plate-forme crénelée et son cordon de machicoulis, commandant la plaine, la rivière et la petite ville.

Longtemps la jeune fille regarda ce donjon qui, si nettement, découpait le ciel bleu, à cette heure, d'un bleu lavé de ciel de neige où luisait un soleil pâle.

Elisabeth ferma les yeux, sans doute pour ne plus voir le donjon.

Tout était silencieux dans la campagne, quelques vols de corbeaux tournoyaient au-dessus des prairies, et à peine un vent faible faisait-il onduler les peupliers et les aunes qui, le long de la Dronne, dressaient ou penchaient leurs branches nues, lamentables, ainsi dépouillés, et grelottants, semblait-il.

Seul, le bruit de l'écluse du moulin—encore le moulin des Bagnères—emplissait l'étroite vallée, répercuté de rocher en rocher.

"Bagnères! Bagnères! répète incessamment cette écluse, murmura Elisabeth. Tout est donc à ces gens-là ici! Les terres, les prairies et les bois! le ciel qu'ils nous cachent et jusqu'à la rivière qui nous crie leur nom!

Et, une lueur de colère au fond des yeux, elle regagna le hall où, jour et nuit, rougeoyait le grand phare.

III

Sur un ciel bas et sombre, poussés par un vent violent, de gros nuages blanchâtres courent, s'éloignent, incessamment remplacés par d'autres nuages; et, de leurs ailes noires, des corbeaux effleurèrent les prairies roussies—des corbeaux qui n'émigrent jamais de Bagnères et font leurs nids là-bas, aux creux des grands rochers.

Sous ce ciel triste, la Dronne, coulant à pleins bords, semble triste aussi, et menaçante.

—Allons-nous encore avoir une inondation, soupire Mlle Bérengère de Bagnères, debout devant la grande fenêtre à meneaux du petit salon, une pièce carrée tendue de vieille moire à larges rayures rouges et blanches, d'un blanc très jauni par le temps.

—Je ne le crois pas, le vent tourne au nord, et Dieu merci! répondit le marquis, assis près du feu dans une grande bergère aux oreillettes, en repliant la *Gazette de France* qu'il achevait de parcourir.

—Espérons que tu ne te trompes point, reprit la vieille fille en prenant place en face de son frère, sur la seconde des grandes bergères aux coussins de soie fanée.

Puis, plongeant la main jusqu'au fond d'une corbeille, doublée de damas vert et montée sur des pieds d'acajou, elle saisit un tricot grossier destiné à devenir un jupon d'enfant.

Un moment, le silence de la pièce fut rompu seulement par le tic-tac du cartel, le frôlement des aiguilles de bois et le crépitement d'une bûche qui s'effondra entre les flammes de cuivre des chenets.

Du dehors, venaient les hou hou plaintifs du vent agitant les branches des tilleuls et des maronniers du jardin à la française, et la voix monotone, jamais interrompue, de l'écluse.

Un pli inaccoutumé barrant son front dégarni, le marquis Antoine-Guillaume laissa tomber la *Revue des Deux Mondes* dont il commençait à tourner les feuillets et, pensivement, regarda sa soeur absorbée en son travail.

Quels souvenirs réveillait en lui la contemplation de cette silhouette familière?...

Revoyait-il Bérengère dans son berceau, poupée déjà jolie, ou courant le long des couloirs voûtés avec ses cheveux flottants et son air de petite princesse?... L'évoquait-il lorsque, grande, élégante avec ses yeux sombres, son teint lacté, elle s'épanouissait en la joliesse fine de ses vingt ans!

La douleur, le marquis le savait, s'était abattue vite sur la jeune fille; aimée par un homme supérieur d'esprit et de sentiment, mais de naissance presque obscure, elle avait, malgré les pro-

testations de son cœur, par obéissance aux ordres de son père et par respect de son nom, enseveli cet amour.

Une nature médiocre aurait pu être aigrie par cette souffrance; Bérangère—et son frère le reconnaissait—était devenue plus tendre pour les siens, plus charitable pour les pauvres et plus miséricordieuse pour les pécheurs.

Elle était toujours demeurée à Bagnerès, soignant ses parents d'abord, son neveu ensuite, après la mort prématurée de sa belle-soeur.

Peu à peu, les cheveux de Bérangère, des cheveux d'un châtain si chaud, étaient devenus tout blancs; son visage s'était sillonné de rides légères; ses beaux yeux, couleur de café maure, s'étaient estompés de bistre, mais la peau gardait sa finesse et sa blancheur; la taille, légèrement épaissie, conservait sa majesté; et, à cinquante-sept ans, Mlle de Bagnerès demeurait charmante, tant son regard et son sourire révélaient d'enthousiasme et de bonté.

Mais, la portière se souleva, et la vue de Victor, le domestique de confiance du marquis, interrompit la rêverie de ce dernier.

—On demande Mademoiselle à la pharmacie.

—Un de tes clients, Bérangère, dit M. de Bagnerès en souriant; ils sont constamment nombreux.

—Je ne m'en plains pas! Je fais un peu de bien et je maintiens notre influence.

—Une influence coûteuse, affirmerait Vertuzac, en veine de remontrances.

—Il nous est fort dévoué!

—Comme tous les siens!... Cependant, par atavisme sans doute—car les nombreuses lettres de ses ancêtres aux nôtres que je conserve, prêchent inlassablement économie et modération—il abuse un peu trop des prédictions à la Cassandre. Ah non! Vertuzac n'est point, tel Maubec, un gai et flatteur commensal.

A entendre son frère prononcer le nom du docteur, les sourcils de Mlle Bérangère se rapprochèrent.

—Je n'aime guère le docteur Maubec, dont tu demeures féru; c'est un homme perdu de vices!

—Oh! sainte Bérangère! Toi si indulgente! Combien te voici sévère pour ce pauvre docteur qui t'autorise cependant de fort bonne grâce à lui faire une concurrence quasi-déloyale. Que lui reproche-t-on?... Il aime les cartes, la chose est manifeste; quant aux histoires colportées à son sujet par les commères du bourg, autant en emporte le vent!

—Guillaume!... La vie irrégulière menée par le docteur Maubec est connue de tous! Et je ne

saurais l'oublier, Mme Maubec, une aimable et charmante femme que j'aimais, est morte de chagrin!

—De phthisie surtout. Le chagrin seul a-t-il jamais tué personne!

Sans répondre, Mlle de Bagnerès quitta l'appartement; enveloppée d'un chaud lainage, elle longea le couloir dallé et voûté et gagna le jardin à la française pour se diriger vers un corps de bâtiments de servitude qui, au bout du jardin, s'adosait aux remparts, toujours surmontés du chemin de ronde.

Ayant dépassé le logement du concierge, elle ouvrit la porte d'une petite pièce ripolinée et très éclairée où attendait une paysanne, un enfant sur les bras.

Il y eut ensuite d'autres malades et d'autres mendiants, et il était près de onze heures quand Mlle Bérangère regagna le château Renaissance; elle n'était pas rentrée encore, lorsque le lourd portail, remplaçant le pont-levis et la herse de fer, roula sur ses gonds; et une exclamation ravie de la concierge retint la vieille fille immobile.

Bientôt, sur le seuil de la seconde enceinte, une élégante silhouette se montra.

—Renaud, s'écria Mlle Bérangère, quelle bonne surprise!

—Oui, Renaud! chère tante, et Renaud bien heureux d'avoir obtenu quarante-huit heures pour venir vous souhaiter une bonne année.

Et, en courbant légèrement sa haute taille, l'officier serra sa tante dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Un peu plus tard, les trois représentants du nom de Bagnerès se trouvèrent réunis dans la vaste salle à manger aux sévères boiseries, aux grandes cheminées de chêne et au majestueux ameublement Henri II, car, à Bagnerès, en ce château Renaissance, précipitamment élevé par la comtesse Jacqueline, gouvernante de Claude de France pour y recevoir Catherine de Médicis lors de son voyage aux Pyrénées, tout le mobilier échappé miraculeusement aux fureurs de la Révolution était du plus pur style François Ier ou Henri II.

Pendant que le maître d'hôtel et les deux impassibles valets de chambre faisaient silencieusement circuler les plats d'argent du service blasonné, le marquis contemplait son fils, une lueur d'orgueil au fond de ses yeux clairs.

—Renaud ressemble de plus en plus aux portraits d'Henri de Guise, dit-il soudain; s'il avait la balafre et taillait sa barbe en pointe, cette ressemblance serait saisissante. Au demeurant, ajouta le marquis, en se servant une seconde fois d'un

succulent salmis de sarcelle, cela s'explique d'une manière fort naturelle, une soeur de Claude de Lorraine, duc de Guise, épousa un Bouganville et fut, par conséquent, l'aïeule de ma chère femme.

—Il faut remonter loin, mon père, pour retrouver cette alliance avec la maison de Lorraine, répliqua l'officier de sa voix grave aux intonations fermement modulées.

—Certains types se conservent, durant des siècles, dans les familles: témoin les Bourbon et les Habsbourg! Chez les Bouganville—qui faisaient partie des grands Cheval de Lorraine—rien détonnant à ce qu'il en soit ainsi.

"Ah! de ce côté-là, comme du nôtre, les quartiers de noblesse ne te manquent pas, Renaud. Il est dommage seulement que la médiocrité de notre fortune ne nous permette pas de porter notre nom avec éclat! Enfin, il est vrai, le nom de Bagnerès vaut de l'or.

—Si ce nom était à vendre, mon père! répondit le jeune homme, en relevant sa moustache blonde d'un geste nerveux.

—Il ne le sera jamais, je l'espère, continua Bérengère qui, avec un sourire tendre, contemplait, à son tour, l'héritier du nom aimé.

"Oui, songeait-elle, mon frère a raison, Renaud a le grand air de ces princes lorrains auprès desquels, comme l'écrivait la maréchale de Retz, "tous les autres princes paraissent peuple".

Et l'affection de Mlle de Bagnerès ne l'illusionnait point; son neveu possédait bien l'élégance suprême et la noblesse de visage qu'on prête à Henri le Balafre. De sa mère, il tenait des cheveux d'un blond très cendré, une bouche droite et un teint mat, mais son menton carré, son front large et bien modelé, ses yeux grands et sombres, de la couleur de ceux de Mlle Bérengère, ses yeux au regard plus sérieux et plus grave que ne le comportait l'âge du jeune homme, lui venaient des Bagnerès.

A tout prendre, le docteur Maubec, si outré d'ordinaire en ses flatteries, n'exagérait guère lorsqu'il proclamait Renaud l'un des plus beaux cavaliers de l'armée française.

—J'ai suivi les conférences de cet abbé Deslieux dont vous m'aviez parlé, ma tante, reprit le lieutenant après un instant de silence.

—Et cela t'intéressait? demanda le marquis avec étonnement. Moi, continua-t-il, je prie Dieu à mes heures, mais, je l'avoue, je fuis, avec soin, les sermons.

—Eh bien! mon père, je ne vous imite pas sur ce point, car je recherche et j'écoute avec plaisir les sermons de l'abbé Deslieux qui sont intéressants par le fond et par la forme.

—Question de mode! On prêchait autrefois; aujourd'hui, on fait des conférences sur les questions sociales, questions dont, je l'avoue encore, je me souciais peu à vingt-cinq ans; une jolie femme, un bal élégant, un beau cheval même me passionnaient davantage!

"Vois-tu, mon fils, en fait de solidarité, je connais seulement la charité. N'est-ce pas la meilleure manière de faire du bien à ses inférieurs?"

—Les inférieurs! Voilà un mot rayé du dictionnaire moderne! s'exclama Renaud en riant. Depuis 93, tous les hommes ne sont-ils pas égaux!

—Egaux les hommes! La bonne histoire! Il n'y a rien d'égal en ce monde. L'inégalité est partout dans la vie et dans la mort. Mais si j'aime les chaînes ininterrompues dont on est seulement un anneau, toi, tu en es pour l'individualisme et tu as la folie des hommes nouveaux.

—On salue certains de ces hommes nouveaux, certains de ces lutteurs généreux, car on a l'espoir qu'ils régénéreront la France et soulageront l'humanité; aussi, je considère comme un devoir de les aider, de travailler, chacun dans sa sphère, en vue de ce relèvement de la patrie et de l'amélioration du sort des humbles.

—Et à quoi aboutissent-ils tous vos efforts?... Surtout en politique! Si vous en avez assez de ce gouvernement, laissez couler l'eau et il s'usera tout seul.

—Tu as tort, Guillaume, reprit Mlle Bérengère, les jeunes ne doivent pas davantage se désintéresser de ces questions sociales que fuir le travail.

—Que veux-tu, ma soeur, on ne se refait pas! Je n'arriverai jamais à concevoir le souci de Lucien Vertuzac et de Renaud pour le sort des générations à venir. Ma vie vaut la vie de ceux qui ne sont pas nés. Je pense à moi d'abord, à me distraire...

—C'est là une profession d'égoïsme, mon ami! Ne faut-il pas que les jeunes travaillent, même afin de constituer dignement cette chaîne dont tu parlais tout à l'heure. Le roi n'est plus là pour les pourvoir!

—On se marie brillamment!! Il est moins pénible de s'agenouiller devant une femme que de s'humilier devant un homme aux fins d'obtenir un avancement mérité.

—S'agenouiller pour obtenir de l'argent et des honneurs! Jamais, mon père! C'est contraire à notre devise: "Pour l'honneur tout, pour l'or rien!" C'est contraire aussi à mes principes!

—N'exagère pas! Ou je croirais que cet orgueil, tant combattu en toi par ta tante, subsiste encore, et je te jugerais même capable, le cas

échéant, de faire revivre la devise des Bouganville: "Les jours passent et l'insulte demeure!"

—Si!... Renaud pardonnerait une injure, parce qu'il est chrétien, affirma Mlle Bérengère, en s'appuyant tendrement sur le bras du jeune homme pour regagner le petit salon où l'on avait servi le café.

IV

Profitant d'un rayon de soleil, Elisabeth Freynet se promène lentement le long des allées du jardin des Eglantines, pauvre jardin où les arbustes dépouillés par l'hiver montrent leurs tristes rameaux.

Arrêtée un instant près de la grille, à deux pas de la route, la jeune fille, malgré elle et comme attirée par une fascination, regarde encore ce haut donjon de Bagnerès qui, de si près, en la nudité de ce paysage d'hiver, se dresse, telle une borne gigantesque, barrant le ciel de sa masse hardie, quand le galop de deux chevaux la fait tressaillir. Au détour du chemin, deux cavaliers se montrèrent. Lucien Vertuzac et Renaud de Bagnerès; Lucien salua Mlle Freynet d'un air familier, tandis que son ami enlevait son chapeau avec l'aisance noble qu'avait sans doute Henri de Guise pour répondre aux acclamations des Ligueurs parisiens.

De regard, Elisabeth suivit les jeunes gens.

"Un prince, murmura-t-elle, et son aide de camp."

Puis, d'une allure un peu moins nonchalante, elle reprit sa promenade.

Pendant ce temps, assise devant la vaste table-bureau, occupant le milieu de son cabinet de travail, Mme Freynet compulsait des registres, et près d'elle, Mlle Le Roussel vérifiait aussi des comptes.

—Tout est bien! s'exclama Mme Octavie, un sourire triomphant sur ses lèvres minces, en repoussant son grand livre, nous avons, cette année, une notable augmentation de capital; je pourrai offrir à Elza une dot princière, une dot lui permettant de choisir le mari qui lui plaira.

—Elisabeth ne semble pas pressée de désigner cet heureux mortel!

—Non! Elle n'est point pressée! Parfois, je me réjouis de cette indifférence; parfois, je m'en inquiète, mais, toujours, j'envisage cette question en tremblant. Le mariage est une si dangereuse loterie. J'ai eu beaucoup de malheurs personnels; je les ai courageusement supportés, mais, ajouta Mme Freynet, le visage bouleversé par une émotion véritable, je me sens incapable de voir souffrir ma fille. Enfin, quoi qu'il arrive, je serai là pour la défendre!

—Espérons que votre intervention sera inutile. Elisabeth peut choisir. Tant de prétendants se disputeront sa main!

—Peu de semaines s'écouleront sans que je reçoive quelque demande. Seulement, je fais d'abord une première élimination, besogne au reste fort inutile, puisque ma fille refuse invariablement, sans examen, les meilleurs partis.

"Pourquoi agit-elle ainsi? Elle affirme, cependant, vouloir se marier?... Aurait-elle un caprice au cœur?..."

"Tenez, mademoiselle, passons du général au particulier; m'expliqueriez-vous pourquoi Elza éloigne constamment la date de notre séjour à Angoulême, et, par suite, celle de notre départ pour le Midi? Je n'arrive pas à m'expliquer cet engouement subit à l'endroit de Bagnerès si triste cependant sous la pluie et le brouillard.

Mlle Le Roussel se taisant, la châtelaine continua:

—Je ne vois pourtant personne dans le pays digne de fixer l'attention de ma fille.

"Lucien Vertuzac n'est pas mal... mais il est à Angoulême.

—Sûrement! Puis n'ai-je pas compris que Mlle Arvant-Lauzac n'est point indifférente à notre jeune voisin?

—En effet! Mais, si Elisabeth voulait de lui, Lucien ne saurait hésiter.

—Le fils de vos amis est bien loin de la pensée de votre fille!

—Qui donc, alors, pourrait la retenir ici?... Voyons, mademoiselle, auriez-vous un soupçon?

—A peine un indice... un indice bien léger, imaginaire, probablement, répondit la vieille fille troublée, néanmoins... j'avais pensé...

—Vous aviez pensé?... Achevez, mademoiselle, je hais les réticences.

—Hé bien! madame, il me paraît que M. Renaud de Bagnerès est assez séduisant pour plaire à Elisabeth... N'avez-vous point remarqué ce goût subit pour l'Egypte?

—Certainement si, mais je ne saisis pas la corrélation de ce penchant d'Elza avec ce que vous supposez!...

—Ce goût date du jour où le docteur Maubec a rapporté certains propos flatteurs tenus par M. Renaud...

—Quels étaient ces propos?

—M. Renaud aurait dit, d'après le docteur:

"Mlle Freynet est devenue charmante; elle a le type égyptien, type étrange et pas banal; j'aime à évoquer, en la voyant, l'image d'une lointaine reine Makéri sur laquelle je recueillis une gracieuse

légende au cours de mon voyage sur les bords du Nil."

— Cette légende, M. Renaud la conta au docteur qui...

Mlle Le Roussel s'arrêta, hésitante.

— Cette légende, Elisabeth la connaît, n'est-ce pas? interrompit Mme Freynet.

— Elisabeth a copié, recopié, illustré cette légende; elle est à la première page de son album...

— Posséderiez-vous une de ces copies?

La vieille fille inclina la tête.

— Allez, sur l'heure, me la chercher!

— Elisabeth me l'a confiée, peut-être m'en voudrait-elle...

— Votre responsabilité sera à couvert, mademoiselle, puisque je vous intime un ordre.

"Lisez! commanda Mme Freynet de son ton le plus impérieux, lorsque l'institutrice reparut.

Celle-ci jeta un regard inquiet autour d'elle, puis commença, la voix tremblante:

"A Makéri, fille unique et chérie d'un grand prêtre d'Isis, une nourrice follement idolâtre avait persuadé qu'aimer c'est souffrir, aussi Makéri, dans son horreur de la souffrance, s'était-elle juré de ne jamais connaître l'amour.

"Insoucieuse, elle avait détourné son regard des misères humaines; dédaigneuse, elle avait repoussé les avances des riches Egyptiens qui briguaient l'honneur de l'épouser. Et si Makéri consentit un jour à devenir l'épouse d'Aménophis le beau Pharaon aux yeux de flamme, ce fut par ambition uniquement.

"En vain, le jeune roi se fit-il son esclave, lui, devant qui tremblait le monde! En vain lui prodigua-t-il une tendresse immense, Makéri, idole insensible, recevait ces témoignages d'adoration comme un hommage bien dû à sa beauté et n'y répondit jamais par un élan d'affection.

"Désespéré par tant de froideur, le Pharaon chercha l'oubli de sa cruelle déception dans mille expéditions aventureuses, d'où il revenait toujours vainqueur, mais toujours aussi malheureux car il était aussi peu aimé.

"Makéri mit au monde un fils qui devait être le grand Sésostris, et cet enfant beau comme sa mère, intelligent autant que son père, n'eut pas le don d'éveiller le cœur de l'Idole.

"Et cette Idole, indifférente aux maux d'autrui, insensible à l'adoration et rebelle aux sentiments de la nature, continuait à montrer son visage aux sombres prunelles, à la chevelure de nuit, à la bouche sanglante et aux joues doucement arrondies: un visage que jamais n'avait humanisé le reflet d'une émotion intérieure.

"Cependant Makéri donna le jour à une petite princesse.

"Autant Sésostris était beau et robuste, autant sa soeur Tahoser naquit frêle et menue.

"Rien ne put fortifier l'enfant et, durant des nuits et des nuits, tandis que la lune argentée caressait, de ses lueurs douces, les palais de granit, les temples aux mille colonnes, aux flottantes bannières pourpre, les sables roses et le Nil à l'onde verte, Tahoser gémissait, pleurait, sans que rien ne parvint à calmer ses souffrances, à éteindre ses plaintes rien... sauf parfois la vue du visage de sa mère.

"Oui, quand Makéri se penchait vers son petit lit, l'enfant souriait et la radieuse apparition, tendait ses mains débiles.

"Alors, il se produisit un revirement qui, à la cour entière, parut un miracle: la reine si froide devant les plus affreuses misères, si insensible à l'adoration du Pharaon, si dédaigneuse même des grâces naissantes de son fils, était émue par la faiblesse, par la détresse de sa dernière née; son cœur qui dormait sous une triple cuirasse d'orgueil, d'indifférence et d'égoïsme s'éveillait, s'amollissait, se fondait sous ce souffle d'amour maternel, comme la neige glacée par un ardent soleil; Makéri se prenait à aimer, à adorer passionnément sa fille, cette petite Tahoser dont la vie tenait seulement à un fil... Des jours... des mois... puis des années, la reine passa par des alternatives d'espoir et de désespérance.

"Ses yeux, où l'orgueil allumait uniquement des lueurs d'or, apprirent à pleurer, ses joues ambrées connurent la caresse amère des larmes, ses belles lèvres dédaigneuses eurent des sourires enchanteurs pour l'enfant adorée.

"Puis, un matin, quand le soleil commençait d'embraser les sables rouges de ses rayons, Tahoser mourut.

"Et la perte de celle qui avait vécu cinq années de souffrances et donné, à sa mère, seulement des angoisses causa, à l'épouse du Pharaon, un désespoir sans nom.

"La faible païenne ne se sentit pas la force de supporter un chagrin aussi atroce; Makéri résolut de mourir; elle absorba un violent poison et s'éteignit peu d'heures après la petite princesse qui avait éveillé, puis brisé le cœur si longtemps endormi.

"Makéri mourut pour avoir trop aimé! Elle qui s'était juré de n'aimer jamais! Makéri, pauvre idole brisée à laquelle la douleur avait révélé qu'elle était femme, dort avec Tahoser... depuis des millénaires, en une sépulture inviolée..."

— Alors, cette toquade, s'écria Mme Freynet, lorsque la vieille fille se tut, cet amour des meubles et des bijoux égyptiens, ce désir de connaître l'Egypte, t'entraînent de là?

—Et... peut-être Elisabeth retarde-t-elle le voyage d'Angoulême... dans l'espoir de revoir le jeune officier... Chaque année, à cette époque, il obtient généralement une permission.

Mme Octavie se leva brusquement.

—Renaud de Bagnerès! s'écria-t-elle avec fureur. Vous n'y songez pas, Mademoiselle, mais je ne veux, à aucun prix, de ce garçon aux allures de prince. Je veux que ma fille soit accueillie avec bonheur, avec orgueil, accueillie comme une reine par la famille de son mari.

—Et ces Bagnerès croiraient, au contraire, en leur morgue nobiliaire, nous honorer en donnant leur nom à Elisabeth Freynet, en l'introduisant dans cette forteresse dont jamais, dit parfois le marquis, une roturière ne foula le sol en maîtresse!

—Ah! nos voisins se figurent, certainement, que j'accueillerai, avec joie, la proposition de cette alliance. Combien ils se trompent!

—Je verrais ce mariage avec effroi, avec terreur!

—Si Elza désire être comtesse, marquise, duchesse même, qu'elle le dise! Les blasons aux enchères ne sont point rares, mais qu'elle ne songe jamais à ces Bagnerès.

Effrayée par la véhémence sortie de la châtelaine, Mlle Le Roussel demeurait silencieuse, cherchant en vain un mot qui renouât l'entretien, quand une main frêle et nerveuse souleva la portière, et Elza, en se montrant, mit un terme à l'embarras de la pauvre fille.

—Maman, dit-elle, nous devons une visite à Mlle Bérengère, nous irons, demain, au château, dit-elle, en offrant son front aux lèvres de sa mère, sans se départir de l'air de condescendance qui lui était habituel.

—Demain, c'est impossible!

—Impossible? Et pourquoi?

—J'ai un rendez-vous avec mon notaire au sujet d'une affaire importante.

—J'irai seule à Bagnerès ou en compagnie de Mademoiselle.

—C'est inutile! Je ne tiens pas à multiplier nos rapports avec nos nobles voisins.

—Moi, j'y tiens beaucoup!

—Voyons, maman, n'essayez pas de me contrarier, continua Elza d'un ton câlin.

—Pour quel heure est ce rendez-vous?

—Pour quatre heures et demie.

—Tout peut s'arranger alors! Nous irons à Bagnerès dès deux heures; à la campagne, cette heure n'a rien d'insolite. Voilà une chose décidée, n'est-ce pas, mère, continua-t-elle, avec un de ces rares et jolis sourires qui embellissaient singulièrement le visage et la rendait irrésistible.

—Nous irons à Bagnerès, si tu le désires à ce point, répondit Mme Freynet déjà soumise.

—Mademoiselle et M. le marquis sont dans la saie des portraits; ces dames veulent-elles avoir la bonté de me suivre.

Et, dans le grand couloir voûté, où, sur les murs, des fresques naïves rappelaient les hauts faits d'armes des seigneurs de jadis, le correct Victor précéda Mme Freynet et sa fille.

Bientôt les deux femmes franchirent le seuil d'une vaste pièce dont les tentures murales disparaissaient entièrement sous une triple rangée de tableaux de famille, et il sembla, à Elisabeth, que tous ces Bagnerès des siècles passés se joignaient à leurs descendants pour faire les honneurs du château.

—Renaud a désiré se tenir ici, aujourd'hui, expliqua Mlle de Bagnerès à ses visiteuses; il aime à se retrouver au milieu des siens!

—Et Dieu sait, mademoiselle, combien sa famille est nombreuse et brillante, jamais je n'ai vu une pareille assemblée d'ancêtres, répondit Elisabeth, avec une grâce dont elle n'était point coutumière.

—La révolution, mademoiselle, détruisit beaucoup de ces galeries familiales, répliqua le marquis; ici, grâce à la présence d'esprit et au courage de notre tante, la chanoinesse Bérengère, rien ne fut enlevé de Bagnerès.

—Cette tante, dont on ne saurait trop louer la vaillance, sut échapper aux lois brutales et aux terribles perquisitions; elle épuisa pour cela tous les subterfuges, jusqu'à celui de simuler un mariage avec Hélié Vertuzac, notre ancien sénéchal, devenu zélé patriote et resté notre ami. Un mariage dont l'époux comptait soixante-dix printemps et l'épousée soixante!

—Grâce à ces dévouements et à celui de nos paysans, les précieuses reliques furent respectées, et, lorsque mon grand-père revint d'exil, il ne manquait pas un clou à son château.

—Voilà comment, mademoiselle, j'ai pu offrir à madame votre mère un des fauteuils placés ici par la comtesse Jacqueline, et voilà comment votre jolie main effleure une table qui, avec bien d'autres meubles, fut commandée par notre ascendance à un maître ébéniste parisien.

D'un geste discret, le marquis montrait les sièges Henri II recouverts de tapisserie au fond garrance, les tables à pieds tournés, les vieux coffres et les bahuts à deux corps de l'École de Fontainebleau.

—N'avez-vous pas le portrait de la chanoinesse Bérengère?

—Le voici, mademoiselle, peint par Natoire, exceptionnellement, car ce genre n'était guère la manière habituelle de cet artiste.

Un instant, la jeune fille contempla le joli visage, espiègle et fin sous le rouge et la poudre.

—On ne devinerait jamais à voir ce portrait, dit-elle, qu'il se cachât tant d'énergie et de courage derrière ce visage mutin!

—Beaucoup de qualités natives sommeillent parfois au fond des âmes; il suffit d'une circonstance pour leur donner l'essor; parfois aussi... il faut que le cœur se brise afin de se révéler vraiment. A beaucoup de femmes surtout la douleur sert de pierre de touche!

Au même instant, l'un des deux battants de la porte s'écarta et Renaud parut.

Tandis qu'il s'inclinait devant Elisabeth (Mme Freynet le remarqua avec un redoublement d'angoisse), les cils de la jeune fille battirent, sans cependant voiler ses yeux où s'allumèrent des lueurs d'or, et un irrésistible sourire, retroussant ses lèvres rouges, découvrit ses courtes dents naçantes.

—Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, à cette époque, mademoiselle, dit l'officier de sa voix grave; et, hier, je fus agréablement surpris en vous apercevant. D'ordinaire, n'est-ce pas, quand vient l'hiver, comme les hirondelles, vous fuyez vers des cieux plus cléments.

—C'est vrai!... Mais, aux vacances, ma mère et moi étions aux bains de mer, puis, en octobre et novembre, en Suède, Norvège, Hollande et Belgique: je désirais voir ces pays sous la neige et les brouillards!... Maintenant, nous reprenons haleine avant de prendre le chemin de l'Algérie et de l'Égypte.

—L'Égypte!... Cela vous changera de Stockholm et de Christiania, mademoiselle.

—Je souhaite passionnément connaître le pays des momies et des sables.

—Je comprends votre désir, mademoiselle, le peu que ma tante et moi avons vu de l'Égypte, à notre retour de Palestine, nous avait charmés! Ces bords du Nil évoquent tant de souvenirs... répondit Renaud, en fixant, non sans insistance, le visage d'Elisabeth, un visage où, aussitôt, une ondée rose s'étendit sur la pâleur dorée.

Mme Freynet écoutait la conversation des jeunes gens en causant avec le marquis et sa sœur et elle se demandait, avec un redoublement d'inquiétude, pourquoi sa fille lui avait caché cette rencontre qui, elle le devinait, avait décidé de la visite à Bagnerès.

—Vraiment, reprenait Elisabeth, après un instant de silence, votre tante, la chanoinesse, vous

a conservé mieux que des tableaux. Quel beau coup d'oeil offrent vos domaines, vus d'ici!

D'un geste, elle montrait, au travers des fenêtres à meneaux, la large plaine égayée par un rayon de soleil et les coteaux que les blés couvraient de verdure; des toits de ferme se montraient nombreux parmi les bouquets d'arbres dénudés; et, à l'horizon, vers Lisle, de grands rochers pointaient leurs cimes bizarres.

—Notre demeure semble une intruse, un îlot jeté au milieu des flots de vos terres et de vos prairies!

Les sourcils de Mme Freynet se rapprochèrent durement.

—Comment les Egantines sont-elles à nous? continua Elisabeth.

—A l'époque de la guerre de Trente Ans, répondit le marquis, un Antoine de Bagnerès, apparemment dépourvu de numéraire, et, au moment de conduire son régiment sur les bords du Rhin, vendit un de ses domaines, nommé alors les Aubiers, à un de vos ancêtres, mademoiselle. Cet ancêtre, M. Freynet du Fréval, car tel est votre nom, était conseiller au parlement de Guyenne; les bords de la Dronne lui plurent sans doute pour venir s'y reposer de ses travaux et plurent également à ses descendants, car tous refusèrent de se dessaisir des Aubiers.

—Un autre Freynet du Fréval, votre arrière-grand-père celui-là, et un grand ami des fleurs, baptisa sa propriété du joli nom des Eglantines.

—Depuis lors, les Eglantines se sont incessamment embellies et voient croître chaque jour, au propre et au figuré, ajouta galamment le marquis, des fleurs de plus en plus belles!

—Et contrairement à sa coquette voisine, au cours des ans, notre vieille forteresse voit seulement s'accroître le gris de ses murailles, grandir le lierre qui les enlace ou crouler quelques pierres branlantes de ses créneaux et de ses machicoulis!

—Embellir votre château! Comment s'y prendrait-on, monsieur. Il a sa beauté propre, la majesté d'un long passé et une solidité à défier les siècles.

—Espérons que, longtemps encore, notre Bagnerès portera vaillamment le poids des années, ajouta Mlle Bérengère.

Une expression d'anxiété crispa le visage du marquis, et un instant de silence contraint régna dans le salon aux portraits.

Heureusement que, à ce moment, Victor, et un autre domestique parurent avec des plateaux.

Après que Renaud lui eut enlevé des mains sa tasse en vieux Limoges, Elisabeth, demeurée de-

bout près de l'une des monumentales cheminées de pierre, se prit à examiner le blason et les dragons héraldiques incrustés au-dessus de l'étroit manteau, pendant que, immobile près de la table à thé, l'officier regardait la jeune fille comme si, pour la première fois, il venait d'être frappé de sa beauté.

—Je descends jusqu'à l'hospice, dit Mlle Béren-gère à son frère, au moment où, les adieux échan-gés, Mme Freynet montait en voiture.

—Nous vous en'evons, alors! mademoiselle, s'ex-clama Elisabeth.

Bientôt, les trois femmes eurent pris place dans le coupé capitonné de satin gris.

A travers ses cils, à demi baissés, les yeux de la jeune fille effleurèrent le donjon, les murailles crénelées du château Renaissance et les jardins à la française pour s'arrêter ensuite sur le seuil de la porte armoriée où le marquis et son fils s'incli-naient une dernière fois devant les visiteuses.

Très vite, les chevaux eurent franchi le portail, défendu encore par une tour imposante et une échauguette faisant saillie sur le rempart qu'enla-çait le lierre vivace.

Puis, l'équipage dévala la route en pente, bordée de maisons irrégulières, franchit la rivière sur un pont gothique et, à l'extrémité du bourg, s'arrêta devant l'hospice fondé et entretenu par les Ba-gnerès.

—Je vous quitte ici, maman, dit Elisabeth, en tendant la main à Mlle Béren-gère pour l'aider à descendre de voiture, si mademoiselle le permet, j'entrerai avec elle, afin de remettre à sa soeur Ma-rie des Angles l'offrande que je lui ai promise.

—On pourrait t'attendre, répondit Mme Frey-net dont le visage refléta une vio'lente contrai-riété.

—C'est inutile! Je rentrerai à pied! Cette pro-menade, avec ce beau soleil, me fera du bien.

Et la jeune fille, ayant donné l'ordre au valet de pied de reprendre sa place, pénétra avec Mlle de Bagnerès dans un modeste jardinet.

—Allons d'abord voir la Vierge, voulez-vous, Elisabeth? Et Mlle Béren-gère, sans attendre la réponse, poussa la porte du sanctuaire qu'elle ai-mait, un simple petit sanctuaire tout blanc, une vraie chapelle de couvent campagnard avec ses buissons de roses en papier, ses statues multiples et ses nappes éblouissantes.

Au-dessus du maître-autel, entre saint Joseph et saint Etienne, une antique statue de Notre-Dame des Douleurs s'abrite, dans une niche dor-rée. Et sur une banderole bleue, se déroulant près de la frise, se lit, écrite en lettres d'or, cette ap-

pellation consolante: "Marie Espérance des Dé-sespérés".

—Cette vieille statue a sa légende? n'est-ce pas, mademoiselle? demanda ensuite Elisabeth arrêtée sur le seuil de l'oratoire.

—Au moment de la Révolution, lorsque des ruisseaux de sang inondaient la France, lorsque des sacrilèges étaient journellement commis, on voyait de grosses larmes couler des yeux de No-tre-Dame de Pitié.

"Et ma grand'tante Béren-gère crut fermement que ces larmes de la Vierge vénérée avaient écar-té les mains criminelles des sans-culottes et sauvé Bagnerès.

—Les saints habitants des rochers aidèrent vot-re ancêtre Widbod à vaincre le dragon! Voici encore que la Vierge a intercédé en votre faveur. Décidément, mademoiselle, ajouta la jeune fille en souriant, vous avez là-Haut de puissants protec-teurs; quelque jour, je vous demanderai de me recommander à eux!

—Adressez-vous surtout, comme moi, mon en-fant, à Notre-Dame de la Pitié. Avez-vous re-marqué sous quel consolant vocable on l'invoque ici?

—Ah! oui... Espérance des Désespérés, répon-dit Elisabeth d'un air indifférent; et Mlle de Ba-gnerès songea que, pour la fille de Mme Freynet, les mots de désespérance, de douleur et de pitié avaient été jusqu'ici des mots vides de sens.

V

—Elisabeth, viens ici près de moi, nous avons à causer sérieusement, disait Mme Freynet à sa fille qui pénétrait dans le salon aux lourdes dra-peries couleur fleur de genêt et aux sièges Em-pire.

—Il s'agit de mariage, n'est-ce pas? maman. Je le devine à la phrase consacrée, et je devine aussi que le prétendant, dont vous allez m'entretenir, vous a été présenté par Me Bonfils dont l'air digne et mystérieux m'avait frappée avant-hier. Dites-moi donc vite de quoi il s'agit.

—Tu ne te trompes point; il s'agit, en effet, d'un projet de mariage et le parti que me propose Me Bonfils paraît réunir beaucoup des avantages que nous désirons rencontrer.

"Le jeune homme en question a vingt-quatre ans seulement; il est officier de cavalerie, il pos-sède un beau nom, un titre et un château quasi-historique.

—Ce lieutenant est en outre rempli de quali-tés; il est très grand, blond et a des pieds et des mains de race que j'ai remarqués souvent.

—Je n'ai rien vu de cela, chose assez naturelle, car, une seule fois, nous avons rencontré le comte de Salveyres dans le monde; mais, à première vue, il s'est épris follement de toi.

—Le comte de Salveyres, ce grand benêt qui a des mains de laboureur! s'écria la jeune fille dont le visage avait pâli. Ah! mille fois non.

—Pas plus lui qu'un autre, au reste.

—Et, à l'avenir, continua-t-elle, écarter tous les projets matrimoniaux qui pourraient surgir. Je ne veux pas me marier, à moins que...

—A moins que?... interrogea Mme Freynet.

—A moins que Renaud de Bagnerès ne veuille quelque jour de moi.

—Renaud de Bagnerès!

—Renaud de Bagnerès en personne, maman, répondit la jeune fille en fixant ses yeux noirs, sans reflets maintenant et grands ouverts, sur le visage bouleversé de sa mère.

—Tu l'aimes alors?

—Non, je ne l'aime pas, car je ne veux point aimer mon mari... L'amour, a-t-on dit, rend toutes les femmes plus ou moins esclaves, et je ne saurais être l'esclave de personne; vous ne m'avez pas élevée en vue de cette dépendance, maman!... Mais Renaud de Bagnerès me plaît; je le trouve beau, suprêmement élégant. Et il a de si belles mains qu'il est le seul homme dont le shake-hand m'ait procuré du plaisir! Enfin, depuis mon enfance, Bagnerès m'écrase... m'écrase et me fascine. Depuis mon enfance, Renaud occupe ma pensée. Je désire être souveraine à Bagnerès!... Je désire être la femme de Renaud!

—Mais, ma chérie, Renaud de Bagnerès ne t'a point demandée!

—Renaud le paladin est trop fier pour rechercher une femme dont la fortune est très supérieure à la sienne; ce qui attire les vulgaires épouseurs ferait fuir ce beau prince. Et cette fierté, ce désintéressement me séduisent!

—Si ces gens-là allaient repousser nos avances!

—Ils ne les repousseront pas, maman. La situation pécuniaire de nos nobles voisins a cessé d'être en rapport avec leur train de maison et les exigences de leur nom. Ma dot permettrait aux Bagnerès de rester les seigneurs de la petite ville dont ils sont les suzerains depuis les temps fabuleux des dragons et des monstres; et cela sans trop déchoir; les Freynet du Fréval—le marquis nous nomme ainsi—sont de vieille noblesse de robe; les Arvant-Lauzas sont loin d'être des parvenus!

—Ah! certes, tu prêches une convaincue; en épousant ce lieutenant dont les domaines et surtout les murailles crénelées donnent plus de charges que de revenus, ce n'est point toi qui ferais le

beau mariage! Mais ces Bagnerès sont si fiers de leur nom et de leurs quartiers de noblesse! Serais-tu aimée, appréciée par eux comme tu le mérites?... Ne vas-tu marcher vers cet esclavage que tu redoutes?...

—Soyez sans crainte, mère, je saurais demeurer maîtresse partout, même à Bagnerès!...

—Ce Renaud, aux allures de prince, n'est pas un homme à s'agenouiller devant une femme.

—Je saurai l'y contraindre, déclara la jeune fille avec cette superbe assurance de celles auxquelles rien n'a résisté dans la vie, et, je l'avoue, continua-t-elle, avoir à mes pieds ce Renaud ne serait pas un plaisir banal!

—Plaisir dangereux, je le crains... Ces Bagnerès ont l'orgueil des triomphateurs! Il y a si longtemps qu'ils se transmettent les récits des exploits de leurs ancêtres! Exploit fabuleux pour la plupart, mais dont ils ne sont pas moins fiers.

—Admettons qu'il y ait dans ce mariage quelques risques à courir. C'est là, à mes yeux, le plus grand attrait de l'aventure. Puis!... être marquise de Bagnerès, ne serait-ce rien?... Vous allez m'aider à le devenir, n'est-ce pas, chère maman?

Et, en disant ces mots, Elisabeth entoura le cou de sa mère de ses bras qui se faisaient caressants.

—Comment faire? murmura Mme Freynet, à qui nous adresser?

—Le marquis sera un allié, j'en suis certaine, continua l'enfant gâtée, Mlle Bérengère ne nous combattra point... et le beau Renaud était bien aimable avant-hier!...

—Nous ne pouvons guère t'offrir cependant!

—Mettons un tiers dans la confiance.

—Qui alors? Les Vertuzac?

—Non! Pas les Vertuzac; à leurs yeux, les descendants de Widbod, lieutenant de Charlemagne, sont des demi-dieux; ils nous jugeraient indignes de prétendre à leur alliance, songez plutôt au docteur Maubec, lui seul saura mener à bien cette affaire délicate.

—Il me répugne de mêler cet homme que j'estime si peu à un projet intéressant le bonheur de mon Elza!

—Estimable! Le docteur ne l'est guère, c'est vrai; mais il jouit de la confiance du marquis; son intelligence et son adresse nous sont connues. En plus... ses obligations envers vous garantissent sa discrétion et son bon vouloir.

—Maubec est l'homme indiqué pour cette négociation!

—Si on allait nous opposer un refus! Quelle honte! Quelle humiliation! objecta Mme Freynet espérant effrayer sa fille.

—On ne nous refusera pas! répondit Elisabeth, avec son assurance d'enfant gâtée.

—Vous m'affirmez que je suis belle! Alors, pourquoi ne serais-je pas aimée et désirée puisque ma dot est plus belle que moi. Dès ce soir, maman, vous écrirez au docteur.

—Je vais écrire, acquiesça la mère, mais tu te souviendras, ma chérie, que toi seule as voulu ce mariage.

—J'assume toutes les responsabilités! Libellez sur l'heure votre lettre à M. Maubec et insinuez-lui que vous ne vous montrerez pas ingrate! Avec de l'argent, que ne ferait-on pas de cet homme, ajouta Elisabeth, une expression de dédain sur ses lèvres pourpres; puis, elle embrassa sa mère en disant:

—Ne prenez pas cet air anxieux, maman, et songez que vous allez travailler au bonheur de votre Elza.

—Ton bonheur sera-t-il là? ma bien-aimée!

—Il ne serait point ailleurs, en tout cas! Au reste, je le veux, maman.

Incapable de résister, mais l'angoisse au cœur, Mme de Freynet écrivit au docteur.

Suivant les prévisions d'Elisabeth, M. Maubec se chargea, avec plaisir, de la négociation matrimoniale et put croire, tout d'abord, qu'il la mènerait à bonne fin.

—Le marquis nous est on ne peut plus favorable", affirma-t-il, deux jours plus tard, à la jeune fille; "quant à l'acceptation de M. Renaud, elle ne saurait être douteuse, et je le trouve bien heureux d'avoir su faire la conquête d'un cœur aussi peu banal que celui de Mlle Elisabeth Freynet."

Le docteur se trompait en ses prévisions. Trois jours plus tard, Mlle Bérengère, assise dans sa chambre—une chambre tendue de toile de Jouy—Mlle Bérengère, assise au coin du feu, lisait la réponse de Renaud, et cette réponse n'était point une acceptation au brillant mariage qu'on lui avait proposé.

—Ma chère tante, disait l'officier, ainsi que je l'écris à mon père je ne suis pas décidé le moins du monde, après deux jours de réflexions sérieuses, à demander la main de Mlle Freynet.

—Et, en agissant ainsi, je ne crois point obéir à un orgueil excessif; car j'estime que je pourrais, sans déchoir, conduire à l'autel notre jeune voisine.

—Néanmoins, pour être tout à fait sincère, je dois vous avouer ceci, il se peut qu'un reste d'orgueil (ou de sentimentalité exagérée, dirait mon père), ne soit, avec beaucoup de raisons plus graves, une des causes de mon refus.

—Car, chère tante, votre neveu a la faiblesse de prétendre à l'amour de la femme qu'il épousera, or Elisabeth Freynet ne m'aime point!... Etre marquise de Bagnerès choisir celui qui ne la recherche pas, entrer en souveraine dans ce vieux donjon dont l'ombre l'écrase depuis sa naissance —c'est ainsi que doit parler Elisabeth — voici sans doute le nouveau caprice de l'enfant gâtée!

—Or, entre deux époux différant de goûts, d'opinions, d'éducation et de principes, tels que Mlle Freynet et moi le serions, qu'arriverait-il le jour où des heurts inévitables viendraient à se produire, si l'amour n'était pas là pour amortir le choc?

—Il arriverait fatalement, chère tante, ou une vie insupportable... ou le brisement de cette union mal assortie.

—A Mlle Freynet, il faut un mari humble et soumis à tous ses caprices... une sorte de "prince consort"! Je ne saurais être ce mari-là!

—Et il faut que je sois surabondamment convaincu de la justesse de ces réflexions pour refuser d'accéder au désir de mon père; j'aurais été désireux de lui faire plaisir et heureux aussi de redonner à notre vieux Bagnerès une splendeur qui va déclinant... En conscience, je ne le puis pas, malgré l'admiration réelle que m'inspirent le type étrange, l'intelligence brillante et cultivée de la belle Makéri! Mais, cette Makéri, à l'indéniable attirance, est si mystérieuse! Presque aussi mystérieuse que l'héroïne de la légende que nous conta, un jour, le vieux fellah... là-bas sur les bords du Nil... Et, saura-t-on jamais ce que contient le cœur de notre moderne Makéri?...

—Peut-être de précieuses qualités enfouies qui pourraient éclore sous un vent d'orage ou un souffle d'amour... disiez-vous un jour... Mais, il est possible aussi, hélas! que ce cœur ne contienne rien en dehors de l'insensibilité et de l'égoïsme d'une idole.

—De tout ceci, il ressort, chère tante, que, malgré de vifs regrets, je ne demanderai pas la main de Mlle Freynet... Au reste, à vingt-quatre ans, un homme est bien jeune pour devenir chef de famille!

—Au revoir, chère tante, je vous aime beaucoup et j'ai en vous une si absolue confiance que j'épouserai sans crainte la jolie Makéri, très inquiète, cependant, si vous me disiez: "épouse-la"... Mais vous ne me le direz point.

—Je vous baise les mains, tante Bérengère, avec la plus grande et la plus respectueuse tendresse.

"Votre RENAUD."

Sa lecture achevée, Mlle de Bagnerès, un pli soucieux au front, laissa d'abord errer distraitemment son regard sur les objets familiers dont elle était entourée; puis ses yeux, emplis d'une expression suppliante, se fixèrent sur la madone antique en bois sculpté qui, entre deux cornets de Chine, couleur de turquoise pâlie, ornait la tablette de la cheminée. "Le cher enfant, murmura-t-elle, il a raison sans doute, de refuser cette alliance, mais que pensera mon frère... et qu'advient-il des Bagnerès... et de Bagnerès?"

Au même instant, un coup fut frappé, et le marquis parut, apportant à la vieille fille une prompt réponse à sa question anxieuse.

— Renaud m'envoie un mot seulement, dit-il, et te confie le soin de me communiquer sa réponse... une réponse que je devine.

Mlle Bérengère tendit au marquis la lettre du jeune homme.

— Mon fils est, décidément, d'un sentimentalisme plus exagéré que je ne le supposais! s'exclama M. de Bagnerès, en rejetant d'un geste brusque la lettre dont il venait d'achever la lecture.

"Et, le plus fort, continua-t-il, c'est que Renaud l'avoue lui-même, la petite Freynet lui plaît! Avec cela une superbe fortune, bien acquise et sans provenance juive, et un sang qui, sans valoir le nôtre, n'est point trop plébéien!"

"Et quelles raisons objecte ton neveu pour refuser un parti semblable?... Des raisons dont la principale ne tient pas debout.

"Car, si Elisabeth le choisit entre tant d'autres épouseurs, c'est qu'elle l'aime!"

— Elle pourrait désirer surtout être la femme du marquis de Bagnerès, la souveraine du vieux château qu'elle admire!

"Cette enfant a eu tant de caprices, rejetés aussitôt que nés; elle a été si pitoyablement, si peu chrétiennement élevée que je n'oserais jamais prendre la responsabilité de conseiller à mon bien-aimé Renaud de l'épouser.

— Renaud est assez beau pour être aimé; il flattera l'amour-propre de sa femme.

"Et n'est-ce pas souvent par la vanité flattée qu'un mari retient sa femme!"

— La vanité est un lien bien faible, mon ami, pour retenir deux jeunes époux!

"Puis, ne l'oublie pas, Renaud, avec beaucoup de qualités, possède aussi beaucoup d'orgueil.

"Qu'advient-il, si Elisabeth, habituée à la faiblesse, à l'idolâtrie de sa mère, entendait également imposer sa volonté à son mari, une volonté souvent déraisonnable?"

— L'officier aux allures de prince qu'est mon fils ne se sent-il pas la force de commander à une

petite fille! Et le futur marquis de Bagnerès a-t-il perdu tout souci de l'éclat de son nom!

"Le respect, le culte de ce nom, cela vaut un sacrifice, il me semble, si sacrifie il y a!"

— Renaud est de son siècle, un siècle d'individualisme à outrance! Il veut être aimé pour lui-même; il a rêvé également, j'en suis certaine—ce qui est d'un idéal plus élevé et plus chrétien—d'une femme autre qu'Elisabeth Freynet pour être la mère de ses enfants et la continuatrice de nos traditions familiales!

— Elisabeth serait devenue cette autre femme. Quand on a le physique et la valeur de Renaud, il est facile d'inspirer de l'amour à sa femme! A vingt-quatre ans, j'aurais eu plus d'assurance! Et les audacieux, seuls, réussissent!

"Quoi qu'il en soit, je persiste à déplorer le refus de Renaud; il trouvait là une chance unique; il la laisse échapper; nous en pâtirons tous!"

"Pour adoucir la rudesse de notre refus, car, à mon avis, Maubec était simplement un mandataire, je vais dire au docteur que Renaud se trouve trop jeune pour songer au mariage.

"Si Elisabeth aime vraiment notre beau chasseur, comme j'en ai la conviction, elle l'attendra.

— C'est là un espoir aléatoire, mon ami, et, avec ces mauvaises années, est-il impossible d'alléger nos dépenses?"

— Oui, l'importance de notre équipage est maintenant excessive; c'est une trop lourde charge, on tentera de la diminuer, mais j'ai en vue une combinaison financière qui me paraît destinée à donner de beaux résultats.

— Prends garde, Guillaume, les jeux de bourse sont si dangereux!

— Je suis prudent et bien conseillé; au reste, nous reparlerons de cela plus longuement, car, pour l'instant, je te quitte.

VI

Devant la terrasse des Eglantines, où, entre les balustres de pierre, se glissent, toutes dénudées encore, les tiges des fleurs grimpantes, le docteur Maubec remonte dans son tilbury.

Au même instant, abandonnant son allure indolente, Elisabeth traverse, presque en courant, le hall et ouvre, d'un geste prompt, la porte du cabinet de travail de sa mère.

Les soucis durement froncés, le teint animé et les lèvres plus pincées que jamais, Mme Freynet est assise devant son bureau, en proie, semble-t-il, à une colère dont elle maîtrise difficilement la violence.

Devinant cet émoi, la jeune fille s'arrête, une main appuyée à la portière de velours, et demeure d'abord immobile.

—Eh bien? maman, demande-t-elle ensuite d'une voix sans timbre.

—Eh bien! M. Renaud de Bagnerès déclare ne pas vouloir se marier encore; c'est un refus, un refus déguisé par la politesse du marquis!

Figée par la stupéfaction, Elisabeth garde un instant le silence; puis, elle se laisse glisser sur un fauteuil; bientôt, des sanglots soulèvent sa poitrine et des plaintes s'échappent de ses lèvres.

—Ne pleure pas, par pitié, ma chérie, tu l'aimais donc beaucoup ce cruel Renaud, murmure Mme Octavie agenouillée aux pieds de sa fille.

—Non, je ne l'aime point! Je ne veux pas l'aimer, mais je désirais être sa femme. Maintenant, s'écria l'enfant gâtée, une seule chose m'importe: être vengée du dédain de ces gens-là!

—S'il ne faut que cela pour te consoler, ma bien-aimée, le jour du triomphe est proche... d'après ce que m'affirmait Maubec tout à l'heure.

—Pour amortir votre déception, cet hypocrite trahit ses amis, n'est-ce pas, maman? je le reconnaissais là! s'exclama la fantasque créature, une expression de mépris au coin des lèvres.

Et les larmes d'Elisabeth coulèrent de nouveau tandis qu'elle répétait, ses courtes dents nacrées mordant la batiste de son mouchoir: "Être refusée par Renaud de Bagnerès!"

Mme Freynet ne rappela pas ses prévisions pessimistes, ses craintes et son hostilité contre ce projet; non, tout disparaissait, tout s'effaçait devant le chagrin de son enfant, devant l'affront qu'on osait infliger à son idole.

—Ah! combien il va être puni ce Renaud si fier! Quel écroulement! En refusant ta main, il pactise avec la ruine! quand la fortune s'offrait à lui!

—Avouons-le, ce geste n'est pas banal, en un temps surtout où tous sont à genoux, adorant le veau d'or!

"Il me paraît très grand ce Renaud, ainsi debout au milieu de ces prétendants prosternés devant ma cassette! Il a fallu qu'il me repoussât afin que je comprenne à quel point j'avais bien choisi! Désormais, en plus de ses autres avantages, il aura, pour moi, l'attrait des choses qu'on ne saurait atteindre même au prix de millions!

"...Je semblais lui plaire cependant... alors... pourquoi m'a-t-il refusée?... Dites, maman, le savez-vous?

—Peut-être ne trouve-t-il pas ta naissance assez illustre; ces Bagnerès ont un tel orgueil de caste! Elisabeth secouait la tête.

—Non, ce n'est point ce! Notre fortune plutôt éloignerait ce paladin ou... mon éducation, ma manière d'être et d'envisager la vie...

—Ou, tout simplement, une inclination pour une autre femme.

—Oh! ne dites pas ça, maman, je vous en supplie! s'écria Elisabeth qui venait de sentir une douleur lancinante et très inconnue lui traverser le cœur.

Elle se rapprocha de la fenêtre, elle l'ouvrit et présenta, à la bise glacée, son front brûlant.

Là-bas, semblant la braver, le donjon lui apparut, il dressait, au delà de la Dronne, sa masse octogonale, découpant, de ses créneaux, un triste ciel d'hiver, tandis que le bruit de l'écluse emplissait la vallée.

Elisabeth quitta les Eglantines le surlendemain, mais elle n'y laissa pas sa tristesse, ni le souvenir de sa déception. Son séjour à Angoulême ne sut la distraire, elle aimait à sa manière sa cousine Marie, une mignonne et blonde jeune fille; elle appréciait l'intelligence, l'érudition de Roger, le frère aîné; elle s'intéressait un moment au babillage, à l'entraîn des collégiens et des fillettes, mais la demeure patriarcale de son oncle, la vie qu'on y menait éveillaient en son âme une inquiétude vague.

Un matin, le front appuyé à la fenêtre de sa chambre, les yeux rivés aux sombres massifs du Jardin-Vert, elle précise de la sorte cette impression pénible.

"Devoir... charité... sacrifice..." on n'entend parler que de cela dans la maison des Arvant-Lauzac! Ah! les intègres aïeux et les austères grand-mères pourraient revenir, ils ne trouveraient pas leurs descendants dégénérés... Moi seule fais tache!...

"C'est égal, ajouta-t-elle mentalement, ici trop de choses me heurtent... cette vie de famille, si en contradiction avec la mienne, m'angoisse au lieu de me distraire... Nous partirons lundi!"

VII

Les jours avaient succédé aux jours et on était déjà à la fin de mars, le matin, où Elisabeth, arrivée à Constantine depuis l'avant-veille, vint, escortée de Maud, s'accouder au parapet du pont El-Kantara en attendant que sa mère, occupée à dépouiller son courrier, pût la rejoindre.

Les yeux de la belle Elza, à l'expression si ennuyée d'ordinaire, reflétaient de l'étonnement et même de l'intérêt, tandis que, penchée vers l'abîme où le Rummel coule ses eaux sombres, elle en mesurait du regard la vertigineuse profondeur.

"Non, vraiment, songeait-elle, jamais je n'avais vu rien de semblable; ici les mots de pittoresque et de grandiose paraissent mesquins et impuis-

sants; ils ne sauraient rendre la poésie heurtée, formidable, presque horrible et angoissante de ce site, de ce roc géant et de ce fleuve souterrain qui semblent produits par une convulsion du chaos et donnent l'impression que ce sol miné, aux fissures inquiétantes, est appelé à s'écrouler un jour en quelque cataclysme."

Aussi, les yeux fascinés de Makéri regardaient-ils, tout grands ouverts, les murailles enserrant le torrent, des murailles dont l'une, haute de cent mètres, sert de base, et jusqu'aux plus périlleuses limites de ses rochers escarpés, aux maisons blanches ou bleues du quartier arabe; de l'autre côté du pont, le monstre de granit s'élève encore, et c'est de près de deux cents mètres que l'ancien palais du bey domine la rivière.

Au-dessus de la gare, toute proche, des forêts de sapins encadrent l'hôpital, opposant le contraste de leur teinte sombre à la verdure luxuriante de la vallée, une vallée, barrée aux yeux de l'héritière par les ruines d'un aqueduc romain, témoignage imposant de l'antiquité et de la gloire de la ville de Constantin.

Près des jeunes filles, des chamoerops et des phoenix, des eucalyptus et des mimosas penchaient leurs palmes et leurs rameaux vers les profondeurs du gouffre.

Et, sous un ciel de ce bleu qu'ont seuls les ciels de l'Orient, le soleil, brûlant déjà, dorait les toitures grises ou vermeilles, les rochers géants, la sombre forêt et la vallée verdoyante.

Soudain, la vue de ces rocs grandioses ramena la pensée de la voyageuse vers d'autres roches, bien modestes, comparativement, des roches dont la cime supportait là-bas... très loin, des murailles crénelées couvertes de lierre et un donjon orgueilleux.

A ce souvenir, au souvenir de l'affront dont les distractions du voyage n'avaient point émoussé l'acuité, le sang rougit les joues ambrées d'Elisabeth qui, cherchant une diversion à l'amertume de ce souvenir, se retournait vers la rue où défilaient des types étranges, quand sa mère la rejoignit.

—Voici bientôt l'heure du déjeuner, maman, dit la jeune fille, vous vous êtes attardée; aussi, il nous reste seulement le temps de regagner l'hôtel.

—Onze heures à peine! Nous pourrions flâner en chemin!

"Quel brouhaha! ajouta Mme Freynet en remontant la voix animée.

En effet, le long de la rue très fréquentée, c'était, devant des maisons d'aspect bien français, un méli-mélo de burnous arabes, d'uniformes militaires et de costumes européens, sans parler des chapeaux pointus des juives, des oripeaux voyants des

négres et des vêtements flottants des mauresques voilées.

Les lourdes charrettes, traînées par quatre ou cinq mulets, et les humbles bourricots gris fendaient la foule, tandis que les brillants cavaliers se faisaient aisément place.

Un instant, arrêtée sur le trottoir, Elisabeth contempla l'intérieur d'un café maure, aux murs enluminés de peintures naïves; là, gravement assis sur des nattes, des Bédouins gardaient leur immobilité de statue.

—Tout à fait un Fromentin! Ne trouvez-vous pas, mère?

—Et le soleil ne manqua pas pour éclairer le tableau! La chaleur est déjà accablante, répondit Mme Freynet; heureusement que nous voici arrivées, ajouta-t-elle, en franchissant le seuil du hall d'un hôtel du dernier moderne.

—Combien ce confort paraît étrange après avoir contemplé le Rummel, le quartier arabe et les petits cafés maures!

—Un confort que je suis charmée de rencontrer, répondit Mme Octavie en se dirigeant vers sa chambre.

—Quelles nouvelles de Bagnères? demanda ensuite Elisabeth à sa mère.

Elle avait ouvert l'une des fenêtres de leur appartement et s'accoudait au balcon.

—De bonnes nouvelles, déclara Mme Freynet en se rapprochant de sa fille.

"Voici d'abord, continua-t-elle, une lueur de satisfaction au fond de ses prunelles, une tardive lettre d'invitation aux obsèques du marquis Antoine-Guillaume de Bagnères! Il a succombé à une rupture d'anévrisme, me dit mon homme d'affaires.

—Et vous appelez ça une bonne nouvelle! s'exclama la jeune fille d'une voix émue, vous ne songez donc pas à la sympathie que j'avais vouée au marquis, le marquis, je ne l'oublie point, qui, seul à Bagnères, m'eût accueillie à bras ouverts.

—Il y avait des causes à cela; on parle de spéculations désastreuses, de créanciers menaçants; d'après la rumeur publique, tous les biens de nos voisins, y compris le château, devront être vendus.

—M. Renaud possède pourtant la fortune de sa mère.

—Il l'abandonnera si le passif est trop élevé, m'assure Mlle Le Roussel. On n'est pas un paladin pour rien.

—Et Mlle Bérengère?

—Elle renoncera également à ses reprises.

—Ces gens-là on ne saurait le nier, ont constamment le geste noble. Mais cette sainte fille va,

au déclin de la vie, se trouver aux prises avec la pauvreté. Ses bonnes oeuvres auraient dû lui mériter une heureuse vieillesse.

—Elle a été fort imprévoyante; ne devait-elle pas, connaissant le faste et la légèreté de son frère, sauvegarder ses biens dans l'intérêt de son cher neveu! Ces grands seigneurs n'entendront jamais rien aux affaires.

—Mais tu ne parais pas songer que, si les nouvelles qu'on me donne sont exactes, il te serait facile de réaliser l'un de tes rêves: Bagnerès se vendant, je puis te l'offrir. C'est cette perspective qui me faisait trouver bonnes les nouvelles reçues ce matin.

Nul éclair de joie n'illumina le visage de la jeune fille.

—Nous réfléchirons tout à l'heure, à cette question, répliqua-t-elle, le regard vaguement fixé sur la foule grouillante et barriolée qui, sans cesse, se renouvelait sous les fenêtres de l'hôtel.

—Cette mort du marquis m'impressionne vraiment beaucoup, reprit-elle. C'est si affreux, la mort. Et on la retrouve partout, cette faucheuse impitoyable, partout, même sous ce ciel si bleu et avec ce radieux soleil.

—Tenez, maman, la voici qui passe!

Et, de la main, Elisabeth montra un cortège nombreux de Bédouins escortant une civière portée par huit hommes; là, sous le drap mortuaire de damas vert, se dessinait une forme rigide, et une sorte de chant, sur quatre notes macabre et lugubre, arrivait jusqu'aux deux femmes.

Emue en songeant à son mari, à ce mari si aimé, auquel ressemblait Elisabeth, et à ses petits enfants envolés, Mme Freynet se taisait; ses yeux durs, humides en cet instant, se reportèrent sur sa fille, remplis d'anxiété. "Oh! que du moins, celle-là restât et fût heureuse!"

—C'est affreux la mort, inexorable, murmura-t-elle: c'est le seul fléau impossible à éloigner de ceux qu'on aime, même au prix de l'or et même au prix de son sang!

—Croyez-vous, mère, qu'il n'est pas d'autres souffrances impossibles à éviter?...

—Non, ma bien-aimée, vis tranquille, tant que je serai là, rien ne saurait t'atteindre... Mais éloignons ces tristesses! Si l'acquisition de Bagnerès ne te tente plus, nous continuerons notre voyage. Et, pour l'instant, allons déjeuner, il est grand temps!

—Maman, dit ensuite Elisabeth, lorsque, leur repas achevé, sa mère et elle eurent regagné leur appartement, nous achetons Bagnerès!

—Consultez l'indicateur; si la chose est possible,

nous prendrons un train, ce soir, pour Philippeville; demain, vendredi, il y a précisément un bateau en partance; télégraphiez aussi à Mlle Le Roussel et à votre homme d'affaires, afin de les aviser de notre arrivée; moi, je vais rédiger un télégramme de condoléance à l'adresse de Mlle Bérengère, et je donnerai des ordres à Maud au sujet de nos bagages.

Le soir, en effet, tandis que le soleil couchant empourprait l'horizon, Elisabeth, penchée à la portière de son compartiment réservé, regardait fuir ce gigantesque Rummel placé, telle une forteresse cyclopéenne, en avant de Constantine; au pied de ce formidable écran, le Hamma se profilait dans la verdure de ses amandiers, puis les solitudes ininterrompues se déroulèrent.

Distraitement, le regard de l'héritière effleurait, au loin, les montagnes dénudées, et, au premier plan, les champs de blé déjà drus, dont quelque ilot de soucis, de ravenelles, de narcisses ou de silènes émaillait, parfois, la verdure; des cigognes graves, perchées sur une patte et immobiles, pareilles à des oiseaux empaillés, semblaient regarder le convoi illuminé, et, le long de la voie, des valérianes roses, blanches et rouges déroulaient leurs cordons fleuris.

La nuit était venue, les lampes ayant été voilées, Mme Freynet et Maud ne tardèrent pas à s'endormir.

En vain, Elisabeth tenta de les imiter, le sommeil fuyait ses paupières; une émotion, qui lui paraissait inexplicable, surexcitant ses nerfs, faisait battre son coeur à coups redoublés.

Elle avait la sensation, malgré l'impossibilité où elle eût été d'expliquer pourquoi, qu'elle fuyait, entraînée par sa destinée vers quelque chose de décisif et d'inévitable.

Lasse de son insomnie et des pensées plus ou moins angoissantes qui l'obsédaient, elle écarta le store et se plongea dans la contemplation de la campagne étincelante sous les rayons de la lune. Sur les crêtes escarpées où la dent des troupeaux ne laisse que de misérables broussailles, une pointe de granit surgissait tout à coup et prenait, vue à la clarté lunaire, des aspects fantastiques de murailles démantelées ou d'animaux monstrueux et, parmi les blés, maintenant uniformément blancs, d'un blanc argenté, les gorbis mettaient, de distance en distance, des taches noires.

Quelquefois, la silhouette, démesurément grande, d'un cavalier arabe, apparaissait fuyant, son burnous au vent et, quelquefois aussi, un berger attardé se montrait, tels des figures de rêve.

Et, sous les rayons de la lune, grandioses et apaisants en leur monotone immensité, étaient,

d'une façon ininterrompue, toujours les mêmes cimes déchiquetées à l'horizon, dominant toujours les mêmes étendues de blé, unies comme les eaux d'un lac.

Quel silence, quel recueillement planaient sur ces solitudes endormies!

Et ce calme, ces magnificences nocturnes calmèrent la surexcitation de la jeune fille, élevèrent son esprit et touchèrent son cœur.

Ces sensations, d'abord vagues, se précisèrent; la pitié descendit en elle. Pour un instant, l'enfant égoïste et adulée oublia sa colère et ses desirs de vengeance contre ceux qui avaient brisé les ailes d'un de ses rêves.

La générosité native qu'elle tenait de son père s'éveilla en elle et, tandis que, à travers la campagne algérienne, le train fuyait, Elisabeth compatit vraiment à la peine de la bonne et charitable Mlle Bérengère et même à celle du beau Renaud.

Des paroles dites par son oncle lui revinrent à l'esprit: "les femmes sont créées surtout, avait-il dit, pour soulager les souffrances morales et physiques et essuyer les larmes".

Un moment, la fantasque Elza désira sincèrement remplir sa mission de femme chrétienne.

Puis, tout lui devint confus; sa tête brune s'appuya au capiton gris, ses paupières battirent voilant de leurs longs cils ses yeux de sphinx, un instant embrumés de larmes compatissantes: Elisabeth avait perdu la notion de la réalité.

Un songe plus prompt que la vapeur l'emportait avec cette vitesse qu'ont seuls les rêves et les pensées, vers le lointain Périgord: Bagnères est là. Devant l'héritière des Eglantines, le porche du château s'est ouvert; en souveraine elle foule le sable du jardin à la française et se dirige vers la troisième enceinte... Mais, sur le seuil du donjon, surgit un monstre horrible, un monstre qui affecte la forme de certain rocher entrevu tout à l'heure par la dormeuse à la clarté de la lune et qui, en même temps, est ce dragon fabuleux vaincu jadis par l'ancêtre des Bagnères. Oui, ce dragon, terrassé soi-disant par Widbod, apparaît lançant, par sa gueule gigantesque, de la flamme et de la fumée.

Affolée, Elisabeth veut fuir; ses pieds sont rivés au sol, et la bête apocalyptique va s'élancer sur elle... quand Renaud apparaît, une longue pique à la main et l'enfonce dans le corps du monstre.

Au même instant, le son strident de la locomotive éveilla brusquement la jeune fille.

"Quel cauchemar!" murmura-t-elle.

Mais, de nouveau, le sommeil s'empara d'Elisabeth, un sommeil sans rêve et réparateur, et,

lorsqu'elle ouvrit les yeux, le train entraînait en gare de Philippeville.

—Maman, venez admirer ce tableau! s'écria, le lendemain, Elisabeth en s'avancant sur le balcon de sa chambre.

"Aurons-nous le courage, continua-t-elle, de quitter ce jour lumineux, ce ciel et cette mer pour aller trouver là-bas la pluie et le ciel gris... et tenter de conquérir une citadelle démantelée.

—Restons ici! répondit Mme Freynet, accoudée aussi au balcon.

Longtemps, la mère et la fille contemplèrent le panorama.

Le soleil, déjà haut, brillait dans un ciel sans nuage. Au premier plan, de grands palmiers agitaient doucement leurs rameaux lancéolés et, au-delà de la balustrade ajourée qui bordait la Place de la Mairie, c'était la mer! La mer d'un bleu un peu vert près du rivage, moirée de petites vagues qui glissaient et s'emmêlaient comme des rubans verts frangés d'argent, la mer qui, plus au large, prenait tellement la teinte du ciel que les voiles blanches, entrevues à l'horizon, semblaient voguer dans les nuages.

—Cette vue est radieuse, déclara soudain Elisabeth, néanmoins, nous nous embarquerons tout à l'heure; j'aurais, plus tard, des regrets si je voyais Bagnères en d'autres mains que les nôtres.

—Dans trois jours, nous serons aux Eglantines! répondit Mme Freynet, jusqu'ici ne te préoccupe de rien, ma chérie, et compte sur ta mère; elle te vengera de l'inqualifiable dédain de ce Renaud, si stupidement fier.

Elisabeth ne répliqua rien; devant ses yeux venait de surgir le rêve étrange de la soirée précédente.

—Valeilh! Valeilh! cria l'employé du chemin de fer.

Le train stoppa, Mme Freynet, sa fille et Maud en descendirent.

Devant la gare, l'équipage des Eglantines attendait, et Mlle Le Roussel, qui était venue à la rencontre des voyageuses, montra son visage timide.

—Eh bien? mademoiselle, dit Elisabeth dès qu'on se fut installé dans l'omnibus, narrez-nous vite les derniers événements.

—Il y a huit jours, commença la vieille fille, le marquis se portait bien en apparence; la veille de sa mort, je l'avais rencontré conduisant, lui-même, son phaéton; cependant, d'après M. Vertuzac, M. de Bagnères était préoccupé depuis quelque temps, chose trop explicable, hélas! Ainsi que me l'a

raconté M. Maubec, très au courant des affaires de son ami, le marquis s'était laissé entraîner à suivre les conseils d'un agent de change peu scrupuleux et avait emprunté de grosses sommes hypothéquées sur ses domaines, pour placer les fonds ainsi obtenus dans une entreprise financière appelée, croyait-il, à donner de forts dividendes; cette entreprise était une vaste escroquerie, l'agent de change a été arrêté, mais les capitaux s'étaient fondus... l'effondrement est total.

—En ouvrant un journal, le marquis a été brutalement instruit de sa ruine et n'a pu résister à ce grand coup; il s'est dressé hagard, a jeté un cri et s'est affaissé, foudroyé, affirme le docteur Maubec, par une rupture d'anévrisme.

—Sa soeur et son fils se trouvent dans une situation inextricable.

—Cela se conçoit, fit observer Mme Freynet, les capitaux ont disparu et les hypothèques demeurent! Pourtant l'hypothèque de Mme de Bagnerès prime toutes les autres, or sa dot était, il me semble, importante!

—Mlle Bérengère aurait également droit à des reprises, continua l'institutrice, néanmoins, elle et son neveu ont, sans une minute d'hésitation, fait un abandon total de leurs droits; ils ne veulent pas l'ombre d'une tache sur leur nom; les propriétés vont donc se vendre, les maisons du bourg, l'hôtel de Périgieux, tout, même le château! La vente se fera à l'amiable, les créanciers, émus de la noble attitude des Bagnerès...

—Et soucieux de leurs intérêts, ma chère amie, interrompit Mme Freynet.

—Les créanciers, reprit Mlle Le Roussel, ont renoncé aux poursuites judiciaires, ce qui permettra, dit-on, de les désintéresser complètement; et si les domaines se vendaient bien, il resterait quelques bribes à Mlle Bérengère.

—Maman! s'écria Elisabeth, avec un élan de cette générosité que les adulations maternelles n'avaient pu éteindre; il ne faudra pas abuser de la situation. Nous achèterons les propriétés le prix de leur valeur réelle. Il me répugnerait plus que je ne saurais le dire d'exploiter ces malheureux; l'arbre est à terre, respectons-le!

—Soit, je ne marchandrai pas, acquiesça Mme Freynet. Ma chérie, ajouta-t-elle en élevant la main, voici ton château!

En effet, comme l'équipage, après avoir suivi pendant quelques centaines de mètres une route plantée de marronniers, sortait d'une courte tranchée, le donjon de Bagnerès se dressa soudain, telle une tour de féerie.

La jeune fille, le cœur battant, contemplait la noble demeure dont se dessinaient maintenant les

remparts; elle contemplait ce Bagnerès qui l'avait écrasée de sa masse, humiliée par son ancienneté et repoussée lorsqu'elle avait élevé son regard jusqu'à lui.

—Eh bien! murmura-t-elle, un sourire cruel au coin de ses lèvres pourpres, tandis que l'omnibus dépassait le porche seigneurial flanqué de ses échauguettes, malgré tout, malgré Renaud lui-même, j'entrerai en souveraine à Bagnerès.

VIII

Debout près du rempart crénelé qui, de haut, domine la Dronne, Renaud, une indescriptible expression de souffrance sur son visage pâli, contemple, une fois encore, le paysage familier.

Tout est fini! Les actes sont signés, Bagnerès ne lui appartient plus.

Demain, la lourde porte se refermera sur lui! Brisé le lien qui, depuis des siècles, a relié tous les siens au donjon, bâti peut-être par ce Widbod qui vainquit le dragon—d'après la légende—et ajouta à son nom barbare celui de Bagnerès, avec le titre de baron, concédé par Charlemagne.

Dans la nuit du passé, se perdent ces temps fabuleux; bien lointaines aussi les conquêtes à main armée des barons de Bagnerès, et déjà un souvenir d'antan, la vie fastueuse des aïeux à la cour du Roi Soleil qui paya du titre de marquis, joint à de nombreux bénéfices, les services de tant de Bagnerès à tant de rois de France.

Et, pour avoir voulu continuer cette vie fastueuse lorsque les bénéfices avaient disparu avec les charges de cour, pour avoir abandonné la gestion de ses biens amoindris à des régisseurs bien éloignés du dévouement aveugle des sénéchaux d'autrefois, le marquis Guillaume avait amené la ruine de sa maison.

Garder le château et une partie des domaines, Renaud aurait pu le faire, la fortune de sa mère le lui permettait.

Mais alors, c'étaient des créanciers impayés, c'était le déshonneur. Et, pour sauver l'honneur de son nom, Renaud de Bagnerès eût donné jusqu'à sa dernière obole.

Malgré la satisfaction d'avoir pu sauvegarder ce bien suprême, le cœur du jeune homme était torturé tandis que, tournant le dos, maintenant, à la plaine riante, à la rivière chantant au pied des rochers blancs et au petit moulin en forme de bateau qui, le mois de mai venu, semblait, avec son jardin fleuri et ses murs enguirlandés, un navire chargé de roses, il contemplait, envahi d'un déchirement sans nom, le château Renaissance et, plus encore, le donjon millénaire que les ravenelles déjà fleuries couronnaient d'or.

—Mon pauvre enfant dit soudain une voix tendre, combien tu es malheureux!

Et Mlle Bérengère, très pâle en sa robe de deuil, appuya d'un geste affectueux sa main à l'épaule du jeune homme.

—Chère tante, le cœur se brise!

—Mon petit! Mon cher petit, répéta Mlle de Bagnerès, retrouvant sur ses lèvres, afin de consoler la détresse de Renaud, les mots dont elle avait bercé son enfance.

—Je souffre, moi aussi, mais je souffre surtout pour toi. A ton âge, les sensations sont si violentes! Puis enfin, tu es le dernier de la vieille race et tu devais transmettre aux Bagnerès de l'avenir le patrimoine des Bagnerès du passé!

—Il faut se soumettre cependant. A quoi, du reste, servirait la révolte. Nous devons même, dans notre malheur, remercier l'Espérance des Désespérés. Grâce à elle, l'honneur est sauf. Et l'honneur des Bagnerès est plus précieux encore que le donjon.

—Car, grâce à la générosité de Mme Freynet, les ventes ont été avantageuses: tout sera payé et, d'après le dévoué Vertuzac, quelques parcelles et quelques précieux souvenirs nous seront conservés.

—Ah! chère tante! Que Dieu soit loué, je me préoccupais tant pour vous. Vous allez me suivre à Limoges, n'est-ce pas?

—Le parti le plus sage, mon enfant chéri, est de m'installer dans le logis des Sénéchaux; avec les meubles du petit salon, ceux de ma chambre et de la tienne, joints au mobilier de ma mère institutrice, et avec tous nos portraits d'ancêtres qui dissimuleront la vétusté des murs, la maison sera encore confortable; en outre, puisque Victor et Pauline ne veulent pas me quitter, tu seras tranquille sur mon sort.

—Le voisinage du château, la vue constante des domaines, passés en d'autres mains, vous feront souffrir.

Un triste sourire éclaira le visage amaigri de la vieille fille.

—L'accoutumance viendra, mon enfant, répondit-elle, ne suis-je pas à un âge où il faut apprendre à se détacher de tout!

—Puis, vois-tu, je ne suis plus assez jeune pour être transplantée. Et, au vieux logis, je vivrai encore à l'ombre de la tour; j'entendrai chanter la Dronne; comme ici, je serai bercée par le murmure apaisant de l'écluse; je prierai dans la chapelle de Notre-Dame des Désespérés et dans l'église où tous nos morts reposent. J'ai aussi l'espoir, malgré notre ruine, de continuer à faire un peu de bien.

—Enfin, pour songer à la question matérielle, à Bagnerès, avec le produit de nos deux métairies de Valeilh et la petite rente que me légua ma pauvre institutrice, je vivrai sans privation, et tu pourras user des quelques capitaux échappés au naufrage.

—Oh! ma tante, j'ai ma solde! Je saurai m'en contenter, c'est à vous, uniquement, qu'il faut songer!

—Les mères—et j'en suis une pour toi, Renaud—souffrent davantage des privations de leurs enfants que des leurs, aussi tu ne m'enlèveras pas la douceur de te savoir moins pauvre. Ne proteste plus; c'est décidé ainsi: les Vertuzac approuvent cette décision; ils seront, pour moi, un grand appui.

—Nous allons commencer notre modeste déménagement et, avant huit jours, Mme Freynet pourra franchir, en maîtresse, le seuil de notre Bagnerès!

Une contraction douloureuse bouleversa le visage de Renaud; alors sa tante ajouta:

—Je désirerais te voir regagner tout de suite Limoges, je surveillerai seule le déménagement, et je souffrirai moins, car je ne souffrirai pas pour toi.

—J'ai dix jours de congé, tante Bérengère, et je ne veux... je ne dois point partir avant de vous avoir installée là-bas.

—Somme toute, ajouta-t-il, il m'est moins pénible de savoir notre Bagnerès aux mains des Freynet, de le savoir payé d'un argent honnêtement gagné que de l'avoir vu tomber au pouvoir des mains crochues qui le convoitaient.

—La belle Elisabeth est triomphante! La voici souveraine du donjon dont l'ombre lui semblait lourde. Eh bien, je préfère son sceptre, pour la vieille demeure, à celui de l'un de ces juifs cupides.

Un long moment, la tante et le neveu se promenèrent sous les allées du jardin à la française où, sur les pousses naissantes des tilleuls et des marronniers, le soleil jetait, en prodigue, ses flèches d'or, chacun d'eux évoquant, ne son âme, les joies et les chagrins d'antan. Et, ils pensaient que le sol foulé par leurs pas avait été aussi foulé par tous les leurs...

Là, s'était montrée promeneuse d'un jour, la silhouette élégante d'Odile de Bouganville, la mère de Renaud et celle, hautaine et impérieuse, du grand seigneur qui fut le père de Bérengère.

Ici, près de ce gros cèdre, la chanoinesse courageuse parlait victorieusement avec les sans-culottes.

Cette tour du guetteur, noircie et démantelée, semble demeurer debout en témoignage du courage de ce Guillaume-Etienne, baron de Bagnères qui, après une héroïque défense contre les Anglais, se sentant vaincu, incendia lui-même la place qu'il était impuissant à défendre.

A l'ombre de ce marronnier rose, sur ce banc de pierre, une demoiselle Jacquette de Bagnères, devenue folle par suite de l'abandon de son fiancé, posa le pied pour se hausser jusqu'au rempart d'où elle se précipita dans la rivière, non loin de l'écluse.

Tous ces souvenirs, mieux encore que les fresques naïves du couloir voûté, évoquaient la vie des aïeux et constituaient le passé.

Et les peintures primitives, comme les remparts et les murailles, comme les arbres moussus, les rosiers épuisés et les fleurs nouvelles, il fallait tout abandonner pour sauver l'honneur.

— Enfin, mon enfant adorée, te voici chez toi, à Bagnères, disait Mme Freynet, qui gravissait pour la première fois, depuis sa récente acquisition, les degrés du large escalier de pierre. Bien entendu, ajouta-t-elle, j'ai donné l'ordre de te préparer la chambre des souverains, celle où j'ai vu souvent la marquise Renaud, mère de Mlle Bérengère, et ensuite, oh! bien rarement, celle-là, sa belle-fille, la jolie Odie.

Et, au premier étage, vers le milieu du long couloir, Mme Octavie ouvrit une porte aux curieuses ferrures et précéda sa fille dans une vaste pièce aux boiseries de chêne dont les panneaux, tendus d'une vieille soie d'un jaune encore éclatant, au semis de fleurs de lis plus pâles, s'encadraient de larges galons d'argent.

Cette même soie entourait le lit à colonnes torses dont l'estrade disparaissait sous un antique tapis d'Orient, aux douceurs de velours.

En cette chambre, préparée pour Catherine de Médicis, rien n'avait changé depuis cette époque lointaine; c'étaient toujours le même parquet à feuilles de fougères, la même large cheminée où, toujours, demeure sculpté le monogramme de la reine.

Pour la belle Italienne aussi, les mains de Jacquette avaient rassemblé ce meuble florentin incrusté de mosaïques, ce haut prie-Dieu aux cousins fleurdelisés, ces tables à pieds tournés et ces fauteuils recouverts de tapisseries aux dessins allégoriques.

Près de ces tant vieilles choses, Maud, en robe blanche, vêtue et coiffée comme une soubrette de comédie, rangeait les livres favoris d'Elisabeth et

plaçait, de-ci, de-là, des vases remplis de roses précoces aux teintes éclatantes.

Et ces bibelots modernes, ces livres aux noms nouveaux et ces corolles si vives semblaient ici des anachronismes.

— Il faudrait, en la chambre de Catherine, des fleurs aux parfums démodés, des bibelots vieillots et des elzéviros, murmura la jeune fille, saisie par les contrastes trop accusés.

— Et, comme mes roses et mes livres, je suis une intruse ici, songea-t-elle, après avoir jeté un regard vers l'une des glaces à l'or terni.

Alors, abandonnant cette chambre de la reine, où tant de baronnes et de marquises de Bagnères avaient vécu leur vie elle gagna le rez-de-chaussée.

Sur le seuil du petit salon, un tapissier bordelais recevait les dernières instructions de Mme Freynet qui voulait, pour cette pièce, suivant le désir de sa fille, un mobilier aussi analogue que possible à l'ancien ameublement.

— Il sera facile de contenter mademoiselle, assurait le marchand, nous avons de si merveilleuses copies! Pour les chambres je trouverai également des toiles de Jouy et des soieries dont les teintes et les dessins imitent l'ancien à s'y méprendre.

— Mais que décident ces dames pour le salon aux portraits?

— Ma fille va vous le dire, monsieur.

Elisabeth se dirigea en effet du côté de la galerie.

— Combien c'est affreux ici! s'écria-t-elle, arrêtée sur le seuil de la porte.

— Nous pourrions y suspendre les tableaux des Eglantines: les robes rouges des magistrats égayeraient ces murs sombres.

— Non! s'exclama la jeune fille, nos aïeux resteront chez eux, aux Eglantines; et, si je veux faire ici, un jour, une galerie de tableaux, je n'y placerai point de portraits. Pour l'instant, laissons cette salle ainsi; je n'y pénétrerai plus.

Et, sans s'occuper davantage du tapissier, Elisabeth descendit rapidement l'escalier et gagna le jardin à la française.

Mais, là encore, surgirent les silhouettes des grands seigneurs dont elle avait pris la place.

Il lui sembla voir, sous cette porte, que surmontait toujours le blason des Bagnères, le marquis et Renaud inclinés devant elle.

Vers le vieux donjon, l'héritière des Eglantines jeta un regard craintif... parfois le souvenir de son rêve hantait son esprit... mais, non, aucun monstre ne la menaçait.

Sur le banc de pierre où Jacquette avait posé le pied, au moment de se noyer, la jeune châte-

laine vint s'asseoir; il faisait un radieux soleil de mai; au pied des rochers, la Dronne murmurait sa plus berceuse chanson; les peupliers agitaient leurs rameaux fraîchement reverdis; et, au delà, la plaine s'étalait en sa livrée de printemps.

Elisabeth aurait dû jouir pleinement de cette heure, qui était celle de son triomphe; cependant, une sorte d'angoisse l'oppressait et ce fut presque avec regret qu'elle considéra les Eglantines qui, toutes blanches et enguirlandées de fleurs, apparaissaient dans l'encadrement de ses marronniers, "telle une belle fille heureuse parée pour un jour de fête".

— Pourquoi vous asseoir sur le banc de la pauvre folle? ma bien-aimée mademoiselle, dit soudain la voix de Justine.

— Quel inconvénient y vois-tu, nounou?

— Si cela allait vous porter malheur!

"J'ai aperçu, hier au soir, le fantôme de l'écluse et, m'a-t-on dit au moulin, ce fantôme se montre souvent depuis que les Bagnerès ont quitté leur château.

Elisabeth haussa les épaules.

— Les morts, crois-moi. Nounou, ne reparaisseient jamais en ce monde!

— Dans ces vieux... si vieux châteaux, des âmes en peine demeurent... des revenants se promènent sûrement près des oubliettes du donjon; et, quant à la demoiselle de l'écluse, ma défunte mère l'avait vue, maintes fois, traversant le barrage lorsque minuit sonnait; son image est moins distincte aujourd'hui, car ses années de Purgatoire diminuent.

— On ne la verra plus du tout, sans doute, lorsqu'elle aura gagné le Paradis, n'est-ce pas, Nounou, à moins que la demoiselle de l'écluse ne fût simplement du brouillard... ou de l'écume...

— Ne riez pas, mademoiselle! Je ne l'ai que trop vu hélas! ce fantôme qui présage le malheur! Et le chagrin n'a pas tardé à venir pour moi! Maria a eu ses vingt et un ans aujourd'hui; demain, elle me fera donner des actes de respect, elle vient de me l'annoncer! Et elle épousera son charpentier, cet ivrogne, ce propre à rien! Des actes de respect à moi! à moi sa mère! Moi qui ai élevé ma fille avec tant de peines! Moi qui, pour elle—et aussi beaucoup par amour pour vous, mademoiselle—n'ai jamais consenti à me remarier.

De grosses larmes coulaient sur les joues de la pauvre femme, ses yeux s'emplissaient d'une expression égarée et douloureuse, pénible à voir.

Mais Elisabeth, qui ne remarqua point ce désespoir, répondit d'un ton distrait:

— Je croyais que cet Elie, dans la crainte de perdre ton héritage, avait renoncé à épouser Maria sans ton consentement.

— Autrefois, M. le marquis, auquel j'avais confié mon chagrin, avait pu faire entendre raison à ce garçon, car il lui donnait beaucoup de travail; maintenant le marquis a disparu et avec lui les salaires qu'il payait grassement; et Maria ayant quelque avoir du chef de son défunt père, ce débâuché la prendra afin de lui manger... de lui boire surtout, ses quatre sous!

"Ah! lorsque M. le marquis mourut, je m'étais réjouie en pensant que cette mort favoriserait les désirs de Mademoiselle! J'avais tort! Cette mort décidera seulement du malheur de Maria.

"Au reste, j'ai ce pressentiment-là!... Ce donjon portera malheur à nous tous.

"Ah! pourquoi ne pas être restée aux Eglantines où vous étiez si heureuse, mon cher ange...

Le soleil disparaissait à l'horizon; brusquement plongé dans l'ombre, le donjon sembla très noir; des hautes murailles, une tristesse lourde parût tomber; un peu de l'émoi de sa nourrice gagna Elisabeth; et, de nouveau, elle eut la sensation que les âmes en peine de Bagnerès lui étaient hostiles...

"Dans mon rêve, songea-t-elle, Renaud a tué le dragon... avec lui seulement, peut-être... pourrais-je être heureuse ici!..."

Le désir qu'elle avait cru éteindre par la joie du triomphe reparaisait plus fort.

"Oh! j'arriverai à vaincre sa résistance, murmura-t-elle en franchissant la porte du château Renaissance; le vieux château plaidera ma cause... et Mlle Bérengère également... si je sais gagner son cœur!"

Et, saisie âprement par ce caprice réveillé, l'enfant gâtée oublia ses craintes chimériques et, mieux encore, le chagrin de la pauvre Justine, un chagrin que, avec un peu de dévouement et de bonté, elle aurait pu si facilement alléger.

IX

— Où allez-vous, maman? demandait Elisabeth, à sa mère, lorsque, une après-midi de la semaine suivante, Mme Freynet se montra, un chapeau sur la tête, à l'entrée du salon doré, l'appartement de Bagnerès où la jeune fille se tenait de préférence.

— Je vais aux Eglantines, ma chérie.

— Toujours donc! Quelle attirance vers cette chère maison!

— Là-bas, je suis chez moi! Tout m'y intéresse! Ici...

— Ici, maman, interrompit Elisabeth, vous vous sentez étrangère... plus que cela, intruse... Et je ressens une impression identique.

"En vain, le tapissier de Bordeaux fait-il des prodiges pour remplacer les meubles absents...

Bagnerès est un corps sans âme. A quoi me sert-il d'avoir un blason sculpté sur chacune de mes portes, si ce blason n'est point le mien! A quoi me sert-il d'avoir, sous les yeux, des fresques redisant la gloire des guerriers de jadis si ces guerriers me sont étrangers?...

— Ici même, en ce salon d'apparat où, cependant, rien n'est changé, il manque quelque chose!

— Ces peintures qui furent exécutées pour Catherine de Médicis, ces antiques tapisseries dont la vue me transportait jadis d'admiration me laissent bien froide aujourd'hui. Est-il possible que le plaisir de la possession soit si éphémère!... Ou plutôt... comme le prétend Justine, ces murs évoquent trop de souvenirs; ils appartiennent trop aux Bagnerès, et on se sent entouré d'ennemis invisibles.

— Justine est un peu folle, et tu ne vas pas, j'espère, ajouter foi à ses visions; les menaces de sa fille ont achevé de troubler son faible cerveau. Au reste, la pauvre femme a fini par céder: Maria, avant quinze jours, épousera Elie le charpentier... et avec le consentement de sa mère.

— Sans ajouter la moindre importance aux divagations et aux pronostics alarmants de ta nourrice, continua Mme Freynet, je ne vois pas pour quoi, mon ange, tu resterais à Bagnerès si le séjour t'en devenait désagréable. Nos Eglantines sont là qui nous tendent les bras et, tes amies les fleurs y seront bientôt dans tout leur éclat!

— Oh! maman, nous finirions par avoir l'air aussi déséquilibrées que Justine, en changeant si souvent de résidence! Je veux rester ici... mais je veux y rester en d'autres conditions, laissez-moi donc agir... en m'aidant de votre bonne volonté...

— Tu sais bien, mon Elza, que je n'ai jamais eu d'autre volonté que la tienne!... Néanmoins, j'espérais que tu ne songeais plus à Renaud de Bagnerès.

— Renaud de Bagnerès n'est pas de ceux qu'on oublie!

— Même après l'affront?...

— Ne parlons jamais de cela, maman, répondit Elisabeth, dont les yeux étaient devenus terriblement sombres il faut l'oublier!... Et vous serez aimable pour Mlle Bérengère... Ne voulez-vous pas me faire plaisir?... ajouta-t-elle en penchant calmement sa tête sur l'épaule de sa mère.

Un pli profond se creusa entre les sourcils de Mme Octavie, une angoisse bouleversa son visage, mais sans force pour résister au nouveau caprice de l'enfant idolâtrée, elle répondit:

— Puisque tu l'exiges... j'agirai comme il te plaira...

Demeurée seule, l'héritière, foulant d'un pied

nerveux le tapis bleu semé de fleurs de lis, arpenta fiévreusement cette pièce que, avec raison, on pouvait nommer le salon doré, car on y voyait de l'or partout—de l'or bien terni maintenant—des arabesques dorées serpentaient sur les multiples poutrelles, sertiisaient les trumeaux des cheminées où, sous les traits de Renaud et d'Armide, Henri II et Catherine de Médicis faisaient face à Charles IX et à Elisabeth d'Autriche sous les traits de Roland et de la belle Aude; et c'était encore de l'or qui dessinait, au fronton de la porte et au manteau des cheminées, les monogrammes des rois et des reines.

— Tout cela est à moi, murmura la jeune fille avec orgueil, eh bien! je veux l'offrir à Renaud. Trouvera-t-il le payer trop cher en me donnant son nom?...

Une horloge en forme de monument oblong, au dôme ajouré, d'un curieux travail allemand du XVI^e siècle, sonna quatre heures.

Aussitôt, avec une vivacité de mouvement inaccoutumée, Elisabeth saisit son sécateur d'argent, jeta sur ses cheveux sombres une charlotte blanche et s'en fut, le long des murs et des remparts, cueillir aux rosiers parfois étiolés et malingres, faute de soleil, une ample moisson de roses.

Puis, quittant l'enceinte fortifiée, elle se dirigea, chargée de son bouquet, vers la petite cour sablée qui précédait le logis des Sénéchaux et sonna à la grille.

— Mademoiselle est au jardin, dit Victor, en introduisant la jeune fille.

— Je vais l'y rejoindre!

Elisabeth gravit alors le petit perron qu'ombrageait un jasmin, traversa un vestibule voûté où quelques portraits d'ancêtres étaient venus s'égarer et, après avoir descendu les degrés usés et moussus d'un long escalier de pierre, se trouva en présence de Mlle Bérengère.

La vieille fille était assise sous un berceau de chèvrefeuille et, comme de coutume, ses mains s'agitaient, maniant le crochet et la laine grossière pour vêtir les pauvres.

— C'est vous, ma chère petite amie, dit-elle avec un beau sourire, plus triste mais toujours rempli de bonté, combien vous êtes gentille de venir ainsi fleurir mon vieux logis et égayer ma solitude! Sans vous et mes amis Vertuzac, je trouverais le temps bien long. Habitée à la société de mon frère, à l'animation qu'il aimait à voir régner autour de lui, au va-et-vient incessant des solliciteurs et des amis, je ne m'accoutume pas vite à mon existence d'ermite.

— Vous avez souvent aussi la visite de sœur Marie des Anges.

—Certainement, mais la pauvre fille m'entretient surtout de ses inquiétudes et de ses soucis, soucis matériels que je ne puis plus alléger, hélas!... Dorénavant, on devra refuser d'admettre les incurables à l'hospice. Voir périliter cette oeuvre fondée par les miens et me voir contrainte aussi à restreindre mes aumônes, voilà deux de mes plus grandes tristesses. Lorsqu'un gros chêne est abattu, bien des arbrisseaux sont brisés alentour...

Des larmes montèrent aux yeux de Mlle Béren-gère.

Devant cette douleur, Elisabeth demeurait pensive. Comment, Mlle de Bagnerès, malgré ses chagrins personnels, pouvait-elle être atteinte par des choses qui semblaient de si moindre importance aux yeux de l'enfant gâtée.

Cependant, ce spectacle de la charité et de la bienfaisante poussées jusqu'à leurs plus extrêmes limites—jusqu'à l'oubli de soi-même—troubla la jeune fille qui, vaguement, compatit à la peine de sa vieille amie; puis, surtout elle tenait à plaire à la tante de Renaud, aussi répondit-elle d'une voix douce, entièrement dépourvue des intonations métalliques qui lui étaient habituelles.

—Vous me voyez trop heureuse, chère mademoiselle, de dissiper vos inquiétudes au sujet de vos oeuvres et de vos aumônes. Je vais demander à ma mère de se charger de l'hospice; l'hospice a grandi à l'ombre du château, le château le protégera encore; ce n'est que justice! Quant à vos pauvres, beaucoup vous ont suivie et ne viennent plus sonner à notre porte, la plus élémentaire équité m'ordonne d'être votre banquier.

Et, tout en causant, Elisabeth vida le contenu de sa bourse sur les genoux de Mlle Béren-gère.

—Mais, c'est une véritable fortune que vous m'offrez, mon enfant, je ne puis, en conscience, accepter pareille somme.

—Ah! mademoiselle, ne me remerciez point; je n'ai le mérite de faire aucun sacrifice, maman me donne plus d'argent que je n'en sais dépenser. Dois-je, à mon tour, compter avec les pauvres!

—Chère petite! Merci alors pour les malheureux. Et je demanderai à Dieu de récompenser votre générosité.

—Je ne crois guère aux punitions et aux récompenses terrestres; vous et les vôtres, mademoiselle, êtes là afin de fortifier mon incrédulité: si chaque bonne oeuvre recevait son paiement en ce monde, de quelles bénédictions n'eussiez-vous pas été comblée!

—Et, au lieu de cela, pensez-vous, c'est l'épreuve qui nous accable! Cependant, cette épreuve n'est pas sans consolation, la plus grande pour moi est de trouver mon Renaud si droit, si courageux de-

vant l'adversité! Et la tendresse dont il m'entoure est une telle douceur! Croiriez-vous que, depuis son départ, le cher garçon n'a pas laissé passer un jour sans m'adresser quelques lignes! Enfin, en songeant qu'il est des dénuements absolus comme des douleurs sans consolation, j'apprécie la médiocrité dorée que nous avons conservée.

—Vous eussiez pu demeurer riches, vous et M. Renaud!...

—L'idée de faire valoir nos droits au détriment des créanciers de mon frère ne nous a point effleurés. Des Bagnerès, faire banqueroute!

—Evidemment, pour des âmes telles que les vôtres, il n'existe pas de chemin en dehors de la voie droite!

—Vous seriez aussi de ces âmes, Elisabeth. N'êtes-vous point la fille de ces Freynet dont l'intégrité est légendaire dans le pays. Et votre père auquel vous ressemblez tant, hésita-t-il, lorsque parurent des décrets que réprouva sa conscience de catholique, à renoncer à une carrière très aimée et qui s'annonçait si brillante! Cela lui fut infiniment pénible; depuis tant de siècles ses ancêtres avaient porté la robe rouge, aux parements d'hermine!

Une lueur d'orgueil alluma des étincelles dorées au fond des yeux de l'héritage des Freynet. Il lui plaisait d'entendre exalter, par une Bagnerès surtout, l'ancienneté et l'honorabilité de sa race; puis, au fond du cœur, elle gardait un souvenir attendri au père qu'elle n'avait pas connu et dont elle se savait l'image féminisée.

Un instant, sous l'empire de ces pensées diverses, elle demeura silencieuse, regardant le jardinet aux allées étroites qui, de si près, domine la rivière, puis le logis moyen-âgeux, irrégulier, mais gracieux avec son haut pignon de chapelle, ses tourelles aiguës aux croisillons étroits, sa tour octogonale et son balcon arrondi, si étrange et mystérieux sous l'ombrage du grand cèdre qu'on s'attendait toujours à y voir surgir une Juliette et son Roméo.

Tout était calme et paisible dans l'air et le paysage; seuls les coups de battoir et la conversation animée des laveuses dominaient, à intervalles, le bruit de la chute du moulin, monotone et apaisant.

—Pourquoi êtes-vous ainsi songeuse? ma mignonne, demanda Mlle Béren-gère. La vie n'a pourtant que des sourires à votre adresse.

Chacun a ses tristesses! mademoiselle, et tout l'or du monde ne saurait guérir certains chagrins!... s'exclama Elisabeth.

Et, ouvrant tout grands ses yeux sombres, où le désir du triomphe allumait l'ensorcelante lueur

d'or, elle les fixa sur sa vieille amie, comme si elle lui eût demandé de lire dans son âme; puis, d'un geste brusque, elle se voila le visage de ses deux mains.

— Elisabeth aimait encore Renaud. Renaud cependant dépourvu de son château historique et de sa fortune!...

A cette découverte, Mlle Bérangère que son roman d'amour avait rendue infiniment compatissante aux maux du cœur, éprouva beaucoup de pitié et un peu de remords.

N'avait-elle pas eu tort de croire jadis, avec Renaud, que le sentiment de l'héritière n'était qu'un caprice passager?... Maintenant, il était trop tard, elle ne pouvait pas prononcer un mot d'encouragement sans risquer de se faire accuser de calcul intéressé par Mme Freynet, elle ne devait pas faire luire la moindre espérance aux yeux de sa petite amie. Cependant, inconsciemment, ce fut d'une voix plus tendre qu'elle répondit:

— "Chagrin d'amour ne dure qu'un moment", prétend la chanson, et, à votre âge, il n'est pas de douleur inguérissable; ma petite fille, l'avenir, malgré ce nuage, reste pour vous rempli de promesses. Encore, quelquefois, vous vous sentirez triste; des larmes embrumeront vos yeux, consolez-vous, il suffira d'un rayon de soleil, du parfum des fleurs de vos Eglantines... et le nuage s'évanouira, car, en votre cœur, vos vingt ans chanteront...

"Tenez, ajouta-t-elle, désireuse de voir dévier l'entretien, regardez-les vos Eglantines. Sont-elles blanches, coquettes et fleuries. Ne dirait-on pas qu'un génie bienfaisant les a jetées au milieu des prairies en face de Bagnerès, exprès pour le plaisir de vos yeux,

Heureuse de sentir la sympathie de Mlle Bérangère venir vers elle, Elisabeth se tut et contempla, un moment, le coup d'oeil ravissant en effet; à deux pas de la galerie de pierre, la Dronne, fort rapide près de l'écluse, s'en allait en courbant les iris jaunes et les grands roseaux; puis, c'étaient, au delà de la plaine si verte, des prairies plus vertes encore; et, fermant l'horizon, les pittoresques rochers, couronnés de lilas.

— Mademoiselle, reprit la jeune fille, voudrez-vous me faire le grand plaisir de venir, un jour, admirer, avec moi, les rochers que nous aimons; vous me conterez leurs légendes; et, au passage, je vous présenterai les roses de mon jardin; bientôt, leur floraison atteindra son apogée.

— Bien volontiers, ma mignonne, les rochers me rappelleront les parties joyeuses que j'y faisais jadis, et la vue de vos roses me sera un vrai bonheur. Il fait si bon adorer Dieu dans les jolis spec-

tacles de la nature; cela élève l'âme en charmant les yeux.

— Votre âme, mademoiselle, ne tient guère à la terre; je croirais, même, qu'elle vogue tout à fait dans le bleu, si je ne la voyais pas se pencher pour consoler les malheureux et soigner les plaies dont la seule vue me ferait reculer d'horreur!... Agir ainsi est de la vraie charité... moi, je ne sais donner que de l'or... et rien de mon cœur! Je ne sais point parler le langage de ceux qui souffrent!

— Pourquoi n'apprendriez-vous pas ce langage, mon enfant, et, comme début, pourquoi ne pas distribuer, vous-même, vos aumônes? Si la foi se sème dans les âmes... la charité s'apprend aussi.

— Eh bien! mademoiselle, quelque jour peut-être, répondit Elisabeth en se levant, je vous demanderai de m'initier à votre science... mais, ne vous dérangez pas, ajouta-t-elle, après avoir pris congé, je connais le chemin.

Et, avec un de ces sourires qui la transfiguraient, la jeune fille disparut derrière le gros cèdre, laissant la tante de Renaud anxieuse et troublée.

"Elle aime Renaud, c'est certain, soupira Mlle de Bagnerès. Et lui?... Il l'admire."

"Or, de l'admiration à l'amour, lorsqu'on a vingt ans, il n'y a pas loin!... Mais seraient-ils heureux ensemble?... Plus que jamais, je vais demander à Dieu de diriger toutes choses."

Et, rêveuse, la bonne demoiselle, abandonnant le berceau de chèvrefeuille, gravit l'escalier moussu et pénétra dans une pièce aux ouvertures irrégulières et aux poutrelles peintes.

Là, bien des belles aïeules, en robes de cour, bien des mestres de camp, des généraux et des sénéchaux de province avaient trouuvé asile et regardaient, maintenant, du même air coquet, martial ou sévère, les vieilles bergères, les tentures de moire blanche et rouge et le mobilier du petit salon de Bagnerès exilé comme eux,

Assise devant son bureau de marqueterie, Mlle Bérangère contempla, non sans un soupir, le bouquet de roses—les roses du château—que Pauline avait disposées dans un vase de vieille faïence, puis elle se mit en devoir d'écrire à Renaud sa lettre quotidienne.

Et, comme les nouvelles étaient rares, elle lui raconta fort naturellement la visite d'Elisabeth, sa générosité et ses promesses.

Pendant qu'on pensait ainsi à elle, la jeune fille avait de nouveau franchi le seuil du porche et, arrêtée à l'entrée de la première enceinte, elle contemplait les rosiers dont les branches, cherchant le jour et le soleil, se troussaient jusqu'aux créneaux.

De la loge du concierge, que Justine habitait depuis quelques jours, sortit une jeune fille qui salua en rougissant; un grand garçon, aux traits réguliers, mais au teint brûlé et terni d'alcoolique, l'accompagnait; il souleva son chapeau, et son regard bestial et vague, sa pupille d'un vert glauque et trouble frappèrent Elisabeth.

—Est-il possible, murmura-t-elle, une sorte d'angoisse lui étreignant le coeur, que cet être abruti, qui sent le vice, ait pu inspirer de l'amour à Maria, une enfant pure et affinée!

Mais bientôt, son propre roman emporta la pensée de l'égoïste Elza bien loin de l'humble fille—sa soeur de lait cependant—qu'elle n'avait pas même tenté d'arracher à l'inévitable malheur; et, satisfait de sa journée, une lueur adoucie au fond de ses yeux sombres, la jeune châtelaine pénétra dans le château Renaissance.

X

Etendue sur sa chaise longue rapprochée de la fenêtre ouverte, Mlle Bérengère regarde pensivement courir, sur le ciel très bleu, un essaim de floconneux nuages.

La bonne vieille fille est souffrante depuis quelques jours et ne quitte pas la pièce où l'antique mobilier et les tentures de sa chambre de Bagnères ont émigré avec elle.

—Mademoiselle Freynet demande si Mademoiselle veut bien la recevoir, dit soudain Pauline.

—Sûrement! Elle est toujours la bienvenue!

Et Mlle de Bagnères songe, avec reconnaissance, combien les attentions et les visites de sa jeune voisine ont distrahit ses heures de solitude et de maladie.

Elle a pu apprécier, à sa valeur, l'esprit brillant et cultivé de la jeune fille qui, constamment, en présence de la tante de Renaud, a su se montrer gracieuse et douce; aussi les préventions de Bérengère, très encline à l'optimisme, se sont évaporées comme le brouillard, sous les rayons du soleil.

Elisabeth, s'apercevant de cette évolution, et piquée au jeu par cet intérêt jeté dans sa vie oisive et trop ouatée, s'applique, chaque jour davantage, à gagner un coeur qui pourra, peut-être, lui donner celui de Renaud.

Aussi, est-ce avec le plus ensorcelant regard de ses prunelles dorées qu'elle aborde sa vieille amie et dépose, sur ses genoux, une gerbe de roses admirables.

—Vous voilà enfin presque remise, chère mademoiselle, dit-elle en souriant; bientôt vous pourrez regagner votre jardin et entendre de plus près les chansons de la Dronne.

—J'espère être tout à fait vaillante pour l'arrivée de Renaud.

—Vous l'attendez!... Viendra-t-il prochainement? interrogea la jeune fille avec un frémissement dans la voix.

—Probablement, ce soir ou demain. Je l'attends à chaque courrier!... Ce n'est pas encore à ce train, continua Mlle Bérengère en regardant le cartel... l'heure est passée!

—M. Renaud aurait pu venir à pied afin déviter l'encombrement, parfois excessif, de notre patte.

A ce moment, on entendit la porte d'entrée rouler sur ses gonds, et, bientôt, un pas d'homme résonna sous la voûte du vestibule.

Ce pas se rapprocha, grayit l'escalier en colimaçon et, sur le seuil de la porte, dont son front effleurait le sommet cintré, le marquis Renaud se montra.

Profondément, il s'inclina devant celle qu'il nommait tout bas Makéri... Makéri dont les joues ambrées s'étaient légèrement teintées de rose, et, après avoir effleuré de ses lèvres les doigts fuselés de l'héritière, il embrassa longuement Mlle Bérengère.

—Chère tante! Combien je suis heureux de vous retrouver presque guérie, disait-il de sa voix chaude aux intonations prenantes, et combien aussi, ajouta-t-il, en se retournant vers Elisabeth, je me réjouis de pouvoir, dès mon arrivée ici, mademoiselle, vous remercier des attentions dont vous avez entouré ma tante.

—Des remerciements que je ne saurais accepter sans déloyauté! Qui dit remerciements, suppose un mérite. Et, en venant voir souvent Mlle de Bagnères, je suis, comme toujours, hélas! une incorrigible petite égoïste qui recherche son plaisir.

Puis, ne voulant pas troubler les premiers instants de tête à tête de la tante et du neveu, la jeune fille prit congé de sa vieille amie et se retira, reconduite par l'officier.

A l'entrée de la cour sablée, encore sur le seuil de la porte, Renaud s'arrêta, et, tandis qu'il s'inclinait pour un dernier adieu, Mlle Freynet remarqua combien les traits du jeune homme s'étaient contractés à la vue du vieux porche qui, là, à quelques pas, dressait ses échauguettes au-dessus du cher blason.

Obéissant à un élan du coeur, Elisabeth tendit la main à Renaud et accompagna ce geste rapide d'un sourire non plus énigmatique, mais si compatissant et si doux que son visage en fut transfiguré.

Et cette sympathie spontanée fut douce à Renaud, en ce jour surtout où, pour la première fois,

il revenait à Bagnères depuis la cruelle dépossession.

Pensivement, il regagna la chambre de sa tante et vint s'asseoir sur une causeuse à côté de la chaise longue.

Impuissant à dissimuler sa souffrance et son émoi, il demeurait silencieux, regardant l'enchanteur et les pages frisés de la toile de Jouy et les grands fauteuils à dossiers carrés comme il eût regardé des amis retrouvés sur la terre d'exil.

— Cher enfant, murmura Mlle Bérangère, en passant doucement la main sur la chevelure blonde du jeune homme, il est bien douloureux pour toi, ce retour à Bagnères, ce Bagnères dont tu n'es plus le roi ! Elle est bien angoissée, cette arrivée au petit logis où se sont réfugiés les vieux meubles et la vieille tante ! Cette arrivée est si différente de celles d'autrefois !

— En prévision de cela, je ne te parlais pas de ma fatigue et, sans le bavardage de Lucien, tu n'en aurais rien su !

— Il faut tâcher de s'habituer à l'irréparable et ne pas oublier, chère tante, que je supporterais, avec joie, des souffrances pires, afin de vous prouver mon affection.

Puis, après les remerciements attendris de la vieille demoiselle, il continua :

— J'ai été reconnaissant à la belle Elza d'avoir deviné mon émoton et de s'être retirée ; elle a le triomphe modeste... et compatissant, m'a-t-il semblé...

— Elisabeth s'est révélée, à moi, sous un jour nouveau et, vraiment, sans les gâteries exagérées de sa mère, je crois qu'elle eût ressemblé moralement à son père ; or, Alfred Freynet était un homme de valeur à tous les points de vue... J'ai presque du remords au sujet de cette enfant, reprit Mlle de Bagnères après un instant de silence ; je me demande si toi et moi ne lui avons pas fait injure en donnant le nom de caprice à un sentiment qui méritait un autre nom.

— Peut-être... murmura Renaud qui songeait au regard d'Elisabeth et à son trouble, mais il est maintenant trop tard pour creuser ce problème ! Je ne suis plus au nombre de ceux qui peuvent prétendre à la main d'Elisabeth Freynet !... Au reste, il semble probable que je ne me remarierai jamais... Je ne veux point vendre mon nom ou en faire une savonnette à vilains, ce qui est la même chose avec une étiquette moins brutale ; d'autre part, je suis dénué de fortune pour épouser une jeune fille riche et de notre monde... or, comme je ne veux pas fonder une race de Bagnères trop déchus.

— Prends garde à l'orgueil ! Renaud. Il ne faut

pas redouter, à ce point, la médiocrité pour soi et les siens, car la médiocrité, la pauvreté même trempent plus fortement les caractères que les richesses.

— L'adversité fortifie les forts et abat les faibles. Saurais-je prévoir si mes enfants seront des forts ou des faibles... Mieux vaut ne pas les exposer à la tentation.

— Et la confiance en Dieu et l'espérance chrétienne, qu'en fais-tu ? Puis, lorsque tu te croyais riche, n'étais-tu pas décidé à faire un mariage désintéressé ! Alors, pourquoi une jeune fille riche n'aurait-elle pas, demain, les sentiments que tu avais hier ?

— Je t'en supplie, Renaud, ne regarde pas le monde à travers les épreuves de l'heure présente, ne juge pas l'humanité tout entière à l'image des faux amis que l'adversité a éloignés de toi. Les larmes ne troublent pas seulement les yeux ; elles obscurcissent parfois aussi le jugement ; elles révoltent... surtout les jeunes !...

Un sourire amer crispa la bouche du jeune homme.

Ah ! oui, il en avait trouvé de ces faux amis ; il avait vu des regards dédaigneux ou méfiants s'attacher à lui ; il avait entendu de maladroites paroles où la pitié se faisait cruelle. Il avait été celui dont on craint les demandes d'argent et l'homme dont les mères prudentes éloignent leurs filles parce qu'il est trop beau, trop séduisant et trop pauvre !

Et, comme Renaud de Bagnères avait vingt-quatre ans et que l'orgueil de deux vieilles races revivait en lui, il avait, souffrant atrocement, exagéré beaucoup ces blessures d'amour-propre. Aussi, les paroles de sa tante au sujet d'Elisabeth firent vibrer, en lui, une corde sensible et, en mettant du baume sur ses blessures, alimentèrent délicieusement la sentimentalité un peu rêveuse que la blonde Odile de Bouganville avait transmise à son fils.

La pensée que la belle héritière l'avait aimé... l'aimait encore lui sembla une revanche contre la destinée.

XI

Aux Eglantines, des fleurs de toutes les teintes, de toutes les couleurs, de toutes les formes et de tous les parfums épanouissent leurs corolles et entr'ouvrent leurs boutons en ce beau jour de la fin de mai.

Au milieu de ces avalanches de fleurs, Elisabeth, de son allure de nymphe, se promène lentement.

Avec sa longue robe de soie de Chine, qu'on dirait taillée dans les pétales de quelque Gloire de

Dijon géante, son collier et ses bracelets de corail, elle semblait bien la divinité de ce lieu de féerie.

C'est là, sans doute, ce que pense Renaud qui, ayant franchi la grille dorée, se tient, maintenant, immobile près d'un bassin de marbre.

Mais Elisabeth lève ses yeux sombres, des yeux où le soleil paraît avoir oublié l'un de ses rayons.

—Je vous croyais reparti, monsieur, dit-elle, en abordant son visiteur.

—Je repars ce soir seulement, mademoiselle, et je n'ai pas voulu quitter Bagnerès sans vous remercier de vos attentions pour ma tante, sans vous remercier d'avoir bien voulu continuer les œuvres des miens.

Puis, interrompant les protestations de la jeune fille, il continua, embrassant d'un regard le merveilleux parterre:

—On se croirait transporté dans le royaume des fées.

—Oh! des fées aux Eglantines! Quel anachronisme. A Bagnerès plutôt, elles se trouveraient moins dépayssées! Et surtout aux rochers—à vos rochers, monsieur, car trop de souvenirs de vos ancêtres demeurent incrustés en ces vieilles pierres pour qu'elles aient cessé d'être la propriété des Bagnerès.

—Aux yeux des esprits! mademoiselle.

—A mes yeux et aux yeux de tous! Donc, sur vos rochers, sur le Caro-Saints par exemple, les saints ne s'assemblent-ils point, chaque nuit, pour contraindre le diable à se cacher dans la forge infernale où votre ancêtre Widbod le reléguait.

"Et n'avons-nous pas également le fantôme de l'écluse! Justine prétend l'apercevoir chaque soir.

—Pauvre tante Jacqueline! Elle avait déjà beaucoup souffert en ce monde!

—Elle avait souffert d'un amour malheureux, n'est-ce pas? Et ce doit être là une des pires souffrances!

Une vraie tristesse s'était répandue sur le visage ambré, aux joues légèrement arrondies comme celles des beautés égyptiennes.

Ce n'était pas uniquement un caprice déçu qui laissait cette ombre douloureuse au front de cette enfant à qui tout souriait dans la vie, et qui brisait cette voix au timbre parfois chaud, parfois métallique, mais jamais ainsi lassé.

Certainement, Mlle Bérengère avait raison; Renaud n'aurait pas dû lutter contre le penchant de son cœur; il n'aurait pas dû repousser l'affection sincère qui était venue vers lui lorsqu'il pouvait l'accepter... Aujourd'hui, hélas! il était trop tard!

Le regard assombri du jeune homme s'arrêtait sur la vieille demeure tant regrettée.

—J'ai souvent pensé, murmura Elisabeth, que votre lot de tristesse était très lourd!... Aussi, là-haut, ajouta-t-elle en élevant la main... là-haut, je songe fréquemment aux exilés... et je plains beaucoup les exilés.

—En effet, il a été dur de se détacher, de se détacher! Cependant, mademoiselle, je l'ai dit à ma tante, et je vous le répète, je préfère, oh! combien! savoir le cher domaine entre vos mains qu'entre celles du Juif qui, déjà, le guettait de sa griffe!

—Tous les souvenirs qui vous étaient chers sont pieusement conservés, mais le pauvre Bagnerès est un mort qui reste debout. Il semble que les Bagnerès aient emporté son âme! Et cette impression est si vive, j'ai à un tel degré la sensation d'être une usurpatrice que, parfois, surtout lorsque le soir tombe, j'ai la crainte de voir vos ancêtres surgir pour chasser l'intruse. J'ai peur, ajouta-t-elle en simulant un long frisson, du dragon fabuleux, de la fée de l'écluse et des fantômes du donjon, "de toutes ces âmes en peine" enfin, comme les nomme Justine.

"Et, cependant, acheva-t-elle presque bas, Dieu sait que j'ai désiré Bagnerès... surtout afin de le préserver de la profanation!

—Oh! ne craignez rien, mademoiselle, s'exclama Renaud, feignant de ne pas avoir entendu les derniers mots d'Elisabeth, mes aïeux étaient de galants seigneurs. Ils ne voudraient pas effrayer une femme.

"A Bagnerès... à Bagnerès surtout, vous pouvez dormir en paix!...

Ayant pris congé, Renaud, encore sur le seuil de la grille, se retourna et jeta un regard vers les Eglantines merveilleuses; à quelques pas de lui, immobile sous une arcade fleurie, sa fine tête d'idole se détachant très nette sur le fond pourpre de son ombrelle renversée, la reine de cet Eden lui souriait...

Renaud, hypnotisé par cet ensorcelant sourire, sentit s'effeuiller ses scrupules, ses suspicions et ses craintes comme s'effeuilleraient demain les fleurs du jardin enchanté.

"Je le vaincrai!... Avant longtemps, le marquis Renaud de Bagnerès, premier baron du Périgord, sera très heureux d'obtenir la main de Mlle Elisabeth Freynet du Fréval," pensa la fantasque créature, tandis que ses yeux, où les lueurs brillantes s'éteignaient brusquement, regardaient s'éloigner l'élégante silhouette du beau paladin.

En se promenant le long des allées embaumées, elle exultait; elle savourait encore le triomphe de sa vanité satisfaite, quand le soleil descen-

dit jusqu'à toucher, de son globe flamboyant, la cime du Caro-Saints.

Et voici que, de tous les points du paysage, baigné des derniers rayons de l'astre, des rochers légendaires et du donjon altier, illustrés par les Bagnerès, comme de la maison blanche, édifiée par les Freynet loyaux et intègres et même du sein des corolles merveilleuses poudrées de poussière d'or, des voix s'élevèrent.

Et ces voix parlaient de joies à donner, d'orgueil à ménager, de défauts à vaincre.

"Être marquise de Bagnerès, c'est bien, disaient ces voix, être aimée de Renaud et l'aimer, c'est mieux, car alors, c'est pour toi et Renaud, c'est le bonheur!"

Un moment seule et recueillie en présence des merveilles de la nature, dans le silence de la campagne, la mélancolie du crépuscule et surtout loin des adulations de sa mère, la jeune fille souhaita sincèrement d'être à l'avenir, non plus une idole inutile et peut-être nuisible, mais une femme dévouée et bonne pour son mari comme l'était sa tante Arvant-Lauzac et comme le serait Marie; elle souhaita aussi d'imiter la charité de Mlle Bérengère, car, en l'âme d'Elisabeth, l'âme de son père tenta de revivre pour chasser les habitudes d'égoïsme et les goûts de domination!...

"Mais, avant d'en arriver là, que de luttes à soutenir... et où trouver la force des armes nécessaires?" soupira-t-elle.

Tristement, l'héritière, qui, depuis quelques jours, se plaisait à lire Taine, se remémora une des pensées du grand écrivain dont l'élévation l'avait frappée.

Et, les yeux levés, maintenant, vers l'église d'où, elle le sentait, pouvait seulement lui venir du secours, elle murmura:

"S'élever!... comment, si l'on a coupé les ailes aux suprêmes espérances d'éternité et à tous les rêves merveilleux dont se sont bercés nos ancêtres, si l'on a tué enfin: "ce monde idéal dressé au bout du monde réel comme un magnifique pavillon d'or au bout d'un enclos fangeux?"

XII

Des menaces d'orage flottent dans l'air; de gros nuages s'amoncellent vers l'ouest et obscurcissent bientôt tout le ciel.

Attristée par cette disparition du soleil, Elisabeth est venue s'accouder au rempart qui domine la rivière et suit, d'un oeil pensif, les remous de la Dronne autour du moulin.

La jeune fille est inquiète, anxieuse, car quinze jours se sont écoulés depuis son entrevue avec Re-

naud, dans le jardin des Eglantines, et Renaud n'a pas reparu à Bagnerès.

Quelle déception! L'héritière, si peu accoutumée à la contrariété, sent une sourde irritation l'envahir.

Cependant... elle ne s'est pas abusée? Là-bas, sur le seuil des Eglantines... Renaud n'avait pu dissimuler son trouble... et ses yeux, à défaut de ses lèvres, avaient beaucoup parlé. Puis, Mlle Bérengère ne témoigne-t-elle pas davantage, chaque jour, son affection à sa petite amie... alors, à quel motif attribuer ce silence?...

Soudain, une pensée naquit dans l'esprit de la jeune fille.

"Les Bagnerès sont fiers... très fiers, songea-t-elle, ils sont pauvres... et je suis très riche!... Jamais, à l'heure présente, le marquis ne demandera ma main!... A nous donc de faire la présente démarchel"

Et, forte de cette résolution, galvanisée par un nouvel espoir, Elisabeth, sans plus réfléchir, sonnait, l'instant d'après, à la grille du logis des Sénéchaux.

Dans le salon aux portraits, Mlle Bérengère, une plume à la main, était assise devant son bureau.

—Je vous dérange, chère mademoiselle? demanda Elisabeth.

—Non, certainement, ma mignonne, j'écrivais à Renaud, mais j'ai encore le temps de terminer ma lettre avant le courrie, asseyez-vous sans scrupule, ajouta la vieille demoiselle en désignant un siège à sa visiteuse.

—M. Renaud reviendra-t-il bientôt? interrogea la jeune fille tout en glissant sa svelte personne au fond de l'une des vieilles bergères à oreillettes.

—Dimanche! Je l'espère du moins! Mais je le garderai seulement vingt-quatre heures!...

L'orage montait; le temps s'obscurcissait de minute en minute; dans la pièce aux profondes embrasures que l'ombre avait envahie, les ancêtres prenaient des airs farouches ou mystérieux et, bientôt des grondements sourds dominèrent, par instants, le tic tac monotone de l'antique horloge de bois.

Nerveuse et impressionnée, l'héritière demeurait muette, ayant la sensation qu'un poids très lourd pesait sur sa poitrine.

De loin, il lui avait paru fort simple d'exprimer son désir à Mlle de Bagnerès et, maintenant, le courage lui manquait; puis, cet orage, éclatant en un pareil moment, lui semblait d'un si mauvais augure...

—Qu'avez-vous, mon enfant? demanda la vieille demoiselle, lorsqu'elle se rassit, après avoir al-

lumé un cierge bénit devant une statuette de la Vierge.

— Cette obscurité, survenant ainsi au milieu du jour... l'électricité qui est dans l'air... que sais-je encore... tout cela m'angoisse et redouble ma tristesse et mes idées noires.

— De la tristesse! Des idées noires quand on a vingt ans... quand...

— Et quand la vie n'a, pour vous, que des sourires! Voilà ce qu'on me répète incessamment! Moi seule, sais combien ce jugement est faux...

Un violent coup de tonnerre fit grésiller les vitres; au delà de la Dronne, les peupliers, courbés par un vent furieux, s'inclinèrent comme s'ils allaient se briser; les branches du cèdre se tordirent, fouettant les murs du petit logis, et l'obscurité devint presque complète.

— J'ai peur! s'exclama Elza en se rapprochant de Mlle Bérengère. La lumière jaune de ce cierge... cette tempête, ces ténèbres, tout est lugubre! Il me semble que nous veillons un mort!

— Quelle petite tête folle! Quelles idées étranges!

— Point si étranges, mademoiselle, car dans un instant, d'un mot peut-être, vous allez tuer, en moi, un espoir auquel je tiens plus qu'à ma vie... Oui... dans un instant si j'ose enfin formuler la question qui me brûle les lèvres depuis bien des jours...

Elisabeth s'arrêta vraiment troublée, et, de sa main un peu tremblante, se voila les yeux.

Pensivement, la tante de Renaud regardait le joli visage qui, vu ainsi à la lueur vacillante du cierge, lui parut livide, et la petite bouche contractée par une expression de souffrance réelle, et une grande compassion s'élevait en elle.

Par un retour vers le passé, Bérengère se voyait à la place même où s'asseyait Elisabeth, confiant ses souffrances et sa déception à murmurer ces paroles qu'elle avait prononcées alors: "Je m'incline devant la volonté de mon père, mais, jamais, je n'oublierai mon rêve brisé."

Et, parce qu'elle avait pu oublier ce rêve, sa vie avait coulé d'abord désolée, ensuite terne et grise, tel un jour sans soleil: il existait donc des amours exclusives, et, à certaines femmes, l'oubli était impossible: Elisabeth pouvait être l'une de ces femmes...

Aussi la compatissante Bérengère eût donné beaucoup pour pouvoir guérir l'enfant qui souffrait près d'elle d'un mal dont elle avait épuisé les amertumes. Et, cependant, la vieille fille n'osait parler.

— Mademoiselle, dit tout à coup Elisabeth, arrachant sa compagne à ses hésitations, M. Renaud

ne voudra-t-il jamais s'apercevoir que je l'aime?...

Si étranges étaient ces paroles s'échappant des lèvres de l'enfant idolâtrée de la riche Mme Freynet que le coeur tendre de la bonne Bérengère en fut bouleversé.

— Votre mère, mon enfant, verrait cet amour avec colère, jamais elle ne consentirait à un mariage...

— Ma mère, mademoiselle, désire une chose par-dessus toutes les autres: me voir heureuse!

"Et je ne puis être heureuse qu'avec M. Renaud.

— Admettons que le consentement de Mme votre mère soit acquis; il reste encore à vaincre la fierté de mon neveu. Or, de ceci, je suis certaine, étant données les circonstances actuelles, Renaud ne peut pas... ne doit pas demander votre main. Vous êtes trop riche! ma chérie.

— Je le sais, mademoiselle, et pour cette raison, je me suis décidée à vous faire une confidence pénible et en dehors des convenances. Maintenant, si ma mère vous affirmait qu'elle serait heureuse d'avoir, comme fils, votre neveu, et si ce dernier voulait croire que mon désir de l'épouser émane non d'un caprice, mais d'un sentiment sérieux, me dédaignerait-il encore?...

— Alors, ma petite Elza, mon pauvre Renaud, loin de vous dédaigner, serait trop heureux de se laisser faire une douce violence car, vous l'avez deviné, j'en suis convaincue, il y a longtemps qu'il vous admire.

Cependant, les coups de tonnerre se succédaient de plus en plus fort, répercutés par les rochers; la pluie tombait à flots, la rivière s'enfuyait en bouillonnant et un vent fou arrachait des branches aux arbres.

Effrayées par cette tempête, émues surtout par leur conversation, les deux femmes se turent, et toute sa vie, Mlle Bérengère devait conserver le souvenir de l'heure tourmentée où—tandis que la foudre grondait et que la Dronne furieuse se brisait contre les remparts,—la destinée de son bien-aimé neveu s'était décidée.

Le soir de ce même jour, Elza fit part, à sa mère, de sa conversation avec Mlle Bérengère.

— Il me répugne horriblement, répondit Mme Freynet, de nous humilier une seconde fois devant ces gens-là. J'ai la persuasion que tu ne seras pas heureuse avec Renaud. Je ferai cette démarche uniquement dans le cas où tu me l'imposerais!

— Je vous en supplie, maman, n'écoutez pas votre orgueil; je veux épouser le marquis, mon bonheur est en jeu.

—Devrais-je encore prier Maubec d'intervenir! Oh! Elza, à quel point tu abuses de ma faiblesse!

—Pas d'intermédiaires! J'ai une confiance absolue en M. Maubec comme médecin; si j'étais malade, nul autre docteur ne m'approcherait, mais ma confiance ne va pas au delà!

—Allons, maman, c'est convenu, continua l'enfant tyrannique, en prodiguant, à sa mère, des caresses enjôleuses, dès demain, vous irez au Logis des Sénéchaux et vous éviterez, avec soin, toute allusion pouvant blesser Mlle Bérengère. Les Bagnerès sont fiers, ménagent leur susceptibilité ou nous échouerions encore, et j'en serais inconsolable, car, souvenez-vous-en, mon plus cher, mon seul désir est d'être marquise de Bagnerès!

XIII

Le dimanche suivant, Elisabeth, fébrile, se promenait encore, mais ce jour-là en compagnie de Mlle Le Roussel, dans son merveilleux jardin.

—Mademoiselle, dit tout à coup Elisabeth, je suis venue ici avec l'espoir que le marquis de Bagnerès m'y rejoindrait, car je voulais lui éviter l'émotion de franchir le vieux portail qui n'est plus sien, mais, réflexions faites, je préfère rencontrer Renaud près des rochers, ils évoqueront davantage le passé, plaideront mieux ma cause.

—Allons donc aux rochers, répondit docilement l'institutrice; prévenez seulement le concierge afin qu'il informe le marquis de l'endroit où il pourra nous rencontrer.

—C'est déjà fait, mademoiselle. Prenez un livre pour occuper vos loisirs pendant que M. Renaud et moi causons.

Les deux femmes suivaient depuis quelques minutes la route blanche, traversant la plaine de Bagnerès, pour s'en aller vers Lisle, quand elles trouvèrent la première roche du banc granitique qui fait face à la petite ville.

Les sommets de ces roches affectent des formes si tourmentées qu'on ne doit point s'étonner des légendes auxquelles a donné lieu cet aspect chaotique; il y a là les Cornes de Satan, une haute muraille profondément déchiquetée; la Caverne du Dragon où, au-dessus d'une excavation, on remarque, sur les parois lisses du rocher, de longues traînées noirs et jaunes—traces ineffaçables, affirme la croyance populaire, laissées par les torrents de lave, échappés de la gueule du monstre terrassé par Widbod—il y a aussi la Forge infernale où une équipe de démons fabrique des armes pour les milices de leurs rois.

Enfin, le plus colossal de ces rochers, creusé en voûte, surplombe la route, et sur sa cime, for-

mant esplanade, les Saints, amis des Bagnerès, viennent se "carrer" afin d'empêcher les démons de quitter leur repaire, de là le nom de Caro-Saints.

Aux creux des anfractuosités de toutes ces roches, des corbeaux nichent chaque année.

Et, ce dimanche, des jeunes gens faisaient la cueillette des oeufs et des petits que les populations voisines, heureuses de se voir débarrasser d'une partie de ces oiseaux pillards, payeraient largement.

Les volatiles sinistres piaillaient furieusement, tourbillonnant alentour comme de gros papillons noirs, et les dénichéurs, insoucieux de leur situation périlleuse, s'interpellaient joyeusement.

—Mademoiselle! Vous êtes fatiguée, dit tout à coup Elisabeth qui avait hâte de s'éloigner du théâtre animé de cette chasse singulière, oui, vous êtes sûrement fatiguée, asseyez-vous là, à l'ombre du Caro-Saints; vous pourrez lire en m'attendant. Je continue ma promenade jusqu'à la Table des Druides. Lorsque M. Renaud passera par ici, vous lui révélez le lieu de ma retraite!

Docile, suivant sa coutume, la vieille fille obéit sans protester.

A quelques centaines de mètres, du côté opposé à la chaîne de rochers, des blocs isolés ou groupés surgissent dans la prairie grasse où une main surhumaine semble les avoir jetés; l'un de ces blocs, grossièrement équarri et rappelant la forme d'une table, est posé sur un pied carré, et, en un équilibre si instable que la poussée d'une main d'enfant suffirait, paraît-il, à le précipiter dans la Dronne fort rapprochée.

Et autour de ce dolmen, d'autres pierres de moindres dimensions se rangent en cercles et peuvent en effet, vues au clair de lune, évoquer les silhouettes amplifiées des druides qui, jadis, offrirent là leurs sanglants sacrifices.

Au pied de l'un des druides pétrifiés, Elisabeth s'assit et, rêveuse, se prit à considérer le site étrange qu'elle avait choisi pour être le théâtre de son entrevue avec Renaud.

Des graminées avaient poussé sur la tête des prêtres de Teutatès; des fleurs de clématites et de liserons sauvages leur faisaient des barbes fleuries, tandis que des houblons et des vignes folles les revêtaient d'une riche verdure; alentour, des haliers de ronces aux fleurs pâles, des cardères hautes comme des arbrisseaux et, sur les bords de la rivière, de vrais massifs où les salicaires mêlaient leurs épis mauve aux corolles jaunes des iris et des soucis aquatiques.

La jeune fille écouta le gazouillis de l'eau, la chanson des grands arbres, ces grands arbres qui

formaient un voile épais parfois écarté par le vent, voile jaseur aussi, car le murmure de toutes ces branches feuillées agitées par la brise donnait l'impression du voisinage de mille cascates invisibles.

Soudain, à ce bruit berceur, un bruit de pas se joignit et, bientôt, sur la route, en deçà du Carro-Saints, une silhouette élégante se montra.

Et, en ce promeneur, Elisabeth Freynet reconnut, à première vue, le marquis Renaud.

Une émotion dont elle fut stupéfaite l'envahit; son cœur cessa, à demi, de battre et, sur son visage ambré, on eût pu croire qu'un voile de poudre venait d'être brusquement jeté.

Cependant, l'officier apercevait la jeune fille et, de loin encore, la saluait.

Quelques instants s'écoulèrent, puis Renaud fut là... à deux pas de la table des Druides.

Elisabeth lui tendit une main qui tremblait beaucoup.

Alors, sans rendre la liberté aux doigts fuselés, Renaud dit simplement:

—Je viens des Eglantines, mademoiselle, Mme votre mère m'avait autorisé à m'y rendre; j'aurais désiré vous y rencontrer, car, en ce jardin enchanté, où eut lieu l'entrevue dont j'ai conservé un inoubliable souvenir, j'aurais aimé à vous dire... ce que je vais vous dire.

—Et moi, répondit Elisabeth, avec cette intonation caressante qu'elle savait, parfois, donner à sa voix, j'ai préféré... entendre... ce que je vais entendre, près de ces rochers... près de vos rochers!...

—Eh bien! mademoiselle, je dois encore vous remercier, car vous avez voulu, je le devine, me donner l'illusion que toutes ces vieilles pierres demeureraient miennes et que je n'étais plus hélas!... qu'un...

Les doigts prisonniers s'envolèrent, et, d'un geste tendre, fermèrent la bouche du jeune homme.

—Ne parlez pas ainsi, Renaud, dit très bas Elisabeth, tout ce qui m'appartient sera bientôt vôtre... si vous le voulez...

—Dois-je le vouloir?...

—Pour notre bonheur, vous devez le vouloir!...

Un instant, les jeunes gens gardèrent le silence.

Les cris des dénicheurs et les piailllements des corbeaux arrivaient atténués pour se mêler à la chanson de la Dronne et au murmure du vent dans les arbres.

Au reste, saisis par l'émotion de cette heure qu'ils sentaient décisive, Renaud et Elsa ne percevaient qu'inconsciemment les bruits extérieurs.

—J'ai connu, par ma tante, la visite de Mme Freynet, dit enfin l'officier, et je ne saurais vous exprimer, mademoiselle, à quel point j'ai été tou-

ché de votre attitude... en ce moment surtout où tant d'amis se sont détournés de nous!...

—C'étaient de faux amis, ceux qui vous ont abandonnés; ils ne vous aimaient pas!...

—Et moi... il y a des semaines... des mois... des années, puis-je dire, que je pense à vous!...

Du rose monta aux joues de la jeune fille, des larmes brillèrent dans ses yeux; et, en cet instant Makéri, avec son visage transfiguré par des sensations inconnues, Makéri dont la silhouette élégante se détachait nettement sur le fond de verdure, Makéri fut vraiment sincère et belle irrésistiblement.

—Oh! merci d'être venue vers moi, s'exclama Renaud, en portant à ses lèvres les petites mains qui tremblaient; cette minute me dédommage des tristesses des mois passés... Mais ce bonheur inattendu et bien troublant!... Ce bonheur ne me fait-il pas perdre la notion du devoir?... Renaud de Bagnerès, aujourd'hui pauvre et dépossédé, peut-il prétendre à la main d'une héritière telle que vous?...

—Ne pensez plus à l'héritière, en grâce!... Pensez seulement à Makéri, puisque, dit-on, Makéri vous plaît... et puisque Makéri vous aime!... Pensez-y aussi: votre Bagnerès, votre donjon et vos rochers vous appellent avec moi!...

—Makéri!... Ce nom, sur vos lèvres... Vous savez donc?... Et par qui?...

—Il existe des fées à Bagnerès!... L'avez-vous oublié?...

Renaud avait oublié les fées et bien d'autres choses; il oublia tout sous le regard des yeux sombres où tant d'étincelles s'allumaient, et devant le sourire ensorcelant qui relevait les lèvres pourpres sur les courtes dents nacrées.

—Makéri, murmura-t-il en portant la main de la jeune fille à ses lèvres... je suis sans force pour vous résister, car... je vous aime.

Adossés à la Table des Druides, les fiancés échangèrent leurs serments, des serments d'amour en apparence infiniment fragiles, ainsi prononcés en présence des rochers millénaires, des serments qui, cependant, semblaient éternels à des fiancés de vingt ans.

DEUXIEME PARTIE

I

A l'extrémité de l'avenue de la Valade, Lucien Vertuzac et la blonde Mimie, dont le charmant visage est irradié de bonheur, prennent congé du marquis et de la marquise de Bagnerès qui sont venus leur souhaiter la bienvenue, car, la veille seulement, les nouveaux mariés ont terminé leur

voyage de noce et, avant de regagner Angoulême, ils se sont arrêtés chez leurs parents.

Tandis que le jeune couple disparaît sous les gros châtaigniers, Renaud et Elisabeth, après avoir suivi un instant la route, obliquèrent à droite et se trouvèrent bientôt sur les promenades en terrasse qui dominent la Dronne : un moment ils marchèrent, en causant, à l'ombre des tilleuls centenaires dont déjà les feuilles roussies jonchaient le gazon; puis, Elisabeth, quittant le bras de son mari, s'avança jusqu'à la plus extrême limite d'un rocher qui affecte la forme des fondements d'une énorme tour rasée au ras du sol.

L'endroit est particulièrement dangereux, car, ici, aucun parapet ne défend le promeneur contre le vertige.

—Enfant imprudente! s'écria Renaud, tu sembles prendre du plaisir à m'effrayer.

D'un geste de protection tendre, il entoura la taille de la jeune femme, et, l'attirant à lui, vint s'appuyer à l'énorme tronc de l'un des arbres qui, depuis des siècles, écoutent chanter l'écluse.

Devant eux, sur la plaine, l'automne étendait un manteau des plus riches couleurs, comme s'il se fût plu à parer la nature avant de la dépouiller.

Les prairies étaient d'un vert intense et tout émaillées des fragiles fleurs du colchique; l'or pâle des peupliers se détachait en clair sur celui plus sombre des ulnes, plus roux des chênes; dans les terres brunes et rouges, fraîchement remuées, les gros noyers, bientôt vêtus de rouille, paraissaient seulement dorés et, le long des chemins creux, les haies vives déroulaient des rubans de toutes les couleurs. Cependant, malgré la beauté du paysage, un voile de mélancolie l'enveloppait: les oisillons babillards cédaient la place aux corbeaux dont les vols se croisaient et s'entre-croisaient dans l'air, et, en leurs croassements lugubres, les ilans olatiles semblaient répéter: "Voici l'hiver!" Puis, chaque rafale, chaque coup de vent, chaque souffle de la brise arrachait des feuilles par milliers.

—La campagne devient mélancolique, dit Elisabeth. Où est son aspect riant du jour de nos fiançailles!

—L'hiver est proche! Bientôt les murs du château seront en harmonie trop parfaite avec le ciel, avec le paysage, aussi nous regretterons moins de quitter Bagnères!

—Il vous tarde beaucoup de repartir, Renaud. Dieu sait cependant si Limoges est une ville gaie, mais le cher régiment est là, cela vous suffit!

—Avec toi certainement! Me blâmerais-tu d'aimer mon métier?

—Je ne comprends pas que votre amour résiste à tant d'injustices quotidiennes.

—L'amour véritable résiste à tout! Elsa.

—Moi, à votre place, je serais révolté!

—Je le suis parfois!

—Et cela ne vous empêche point de préparer vos examens pour l'Ecole de guerre, et d'espérer... contre toute espérance, les étoiles d'or.

—L'espérance est souvent menteuse! Néanmoins elle soutient. Puis, toujours, les miens ont été des soldats! Je ne saurais pas être autre chose!

—Un Bagnères! Servir le gouvernement actuel!

—Au-dessus du gouvernement, il y a la France.

—La France! Un mot!

—Un mot!... La Patrie! Un mot bien sublime alors! Pour ce mot, combien sont morts, combien sont devenus des héros ou des martyrs?

—Autrefois; aux temps héroïques, aux temps des Widbod. Aujourd'hui le patriotisme est bien éteint. Enfin, gardez votre chauvinisme, mais ne tentez pas de me passionner pour des choses qui ne m'intéressent pas personnellement. L'armée!... Eh, mon Dieu, j'aime à la voir défilier en un jour de revue, j'aime la marche enlevée des pioupious, l'étincellement des casques et des cuirasses sous le soleil, la sonorité de la musique et les sons vibrants du clairon, cet ensemble constitue un beau tableau, cela m'émeut, je ne sais pourquoi; mais, par contre, je hais la hiérarchie, les devoirs et les corvées du métier. Je souffre de vous savoir soumis à des gens qui ont l'air d'être vos valets! Et, me voyez-vous, contrainte à visiter les épouses de vos chefs, des femmes parfois vulgaires et nullement intéressantes! Et cela parce que leurs maris sont capitaines ou chefs d'escadron.

—Il le faudra cependant, ma petite Elsa.

—Pourquoi le faudra-t-il? Rien ne vous oblige à garder l'uniforme. Donnez votre démission, comme jadis mon père donna la sienne; lui aussi aimait son métier.

—On demandait à ton père de faire appliquer des lois contraires à sa science de catholique... et, surtout, il était riche... Elisabeth! tu ne m'obligeras pas à un sacrifice aussi cruel!

—Cesser d'être enrégimenté, pouvoir agir à sa guise, être libre enfin; vous appelleriez cela un cruel sacrifice?... Vraiment je ne vous comprends pas!

—Hélas! Non, tu ne comprends pas à quel point je tiens aux deux modestes galons qui sont la récompense de mon travail d'adolescent; tu ne comprends pas à quel point j'ai l'esprit militaire, si je puis parler ainsi... Il n'y a plus de guerres ni d'exploits chevaleresques. Eh bien! En souvenir des jours de gloire passés, j'aime le drapeau de mon régiment.

Puis, voyant un railleur sourire se jouer sur les lèvres pourpres de sa femme, Renaud ajouta, la voix émue :

—Comprends, du moins, qu'un homme jeune a besoin d'une occupation, d'un but! Enfin, surtout ma situation, si modeste soit-elle, sauvegarde ma dignité.

—La dignité! Un mot aussi, si entre mari et femme on s'aime vraiment! N'aurez-vous pas une grande fortune à administrer?

—Ta mère y suffit! Jamais elle ne réclamera mon aide...

A ce moment, sur la terrasse du log's des Sénéchaux, tout proche de l'extrémité des promenades, Mlle Bérengère se montra et fit un geste amical au jeune couple.

—Nous reparlerons de ces questions graves, dit Elisabeth. Pour l'instant, allons faire une petite visite à votre tante.

Et, précédant son mari, elle se mit à gravir les degrés usés qui aboutissent à la place de l'Eglise.

En longeant le temple roman, très modernisé en sa blancheur éclatante, Elisabeth songea au moment de triomphe, où, il y avait bientôt deux mois, étrangement belle en sa robe de satin voilée de précieuses dentelles, elle avait traversé, au bras de Renaud, la nef aux cinq coupoles.

Combien elle était heureuse alors d'avoir atteint le but si désiré, d'être enfin marquise de Bagnerès. Renaud paraissait heureux aussi ce jour-là. Et maintenant?... Un nuage sombre obscurcissait souvent son beau visage. Pourquoi?... Elisabeth ne voulait pas le savoir et affectait une gaieté qu'elle ne ressentait point.

Ce trouble, cette sorte de remords demeuraient en elle, tandis que, plus tard, elle marchait seule sous les marronniers du jardin à la française et s'accrochaient lorsque, ayant continué sa promenade, elle s'arrêta devant la porte ogivale du donjon; un cri d'effroi faillit même lui échapper lorsqu'une ombre noire se profila sur le seuil de cette porte.

—Ah! c'est toi, Nounou, dit la jeune femme. Tu m'as effrayée.

—C'est moi! N'ayez point peur, répondit Justine de sa voix saccadée. Madame part après-demain? demanda-t-elle ensuite.

—Je partirai, mais sois sans crainte, je reviendrai avant longtemps, mon séjour à Limoges sera de courte durée!

—Monsieur le marquis changerait de garnison?

—Il donnera sa démission tout simplement!

—Monsieur le marquis donnera sa démission! Lui qui aime tant son métier.

—Il le faudra bien, Nounou, si je le veux!

Silencieuse un instant, Justine regardait Elisabeth de ses yeux hagards.

—Prenez garde, mon trésor, prenez garde!

—Prendre garde? Et pourquoi?...

—Parce qu'un malheur vous menace! Le malheur est là... il étend sa main sur nous!... J'ai entendu des gémissements au fond des oubliettes et le fantôme de l'écluse se montre chaque soir!...

—C'est la saison des brouillards!

—J'ai vécu bien des automnes et bien des hivers au Moulin durant ma jeunesse et le fantôme ne se montrait point comme aujourd'hui.

—Tu songeais alors à dormir!

—Oh! croyez-moi, en grâce, Madame, Maria pleure déjà, elle pleurera encore pour avoir méprisé mes conseils, ne l'imites pas! Les marquis de Bagnerès sont de fiers seigneurs, chacun le sait ici. M. Renaud ne supporterait pas que vous lui disiez toujours: je veux!

Justine étendit la main d'un geste tragique, et, dans son visage, autrefois agréable et frais, maintenant flétri et ridé, ses yeux noirs brillèrent, affreusement égarés.

—Voyons! Nounou, s'exclama la marquise, ne prends pas cet air effrayé; tes craintes sont vaines et tes fantômes, crois-moi, sont des hallucinations nerveuses. Il faudra demander au docteur de t'indiquer des calmants.

—Les médecins ne peuvent rien pour moi! J'ai vu! J'ai entendu! Le malheur est proche!

Puis, devant le visage mécontent et légèrement pâle de l'enfant qu'elle aimait, Justine n'osa rien ajouter, et, très vite, en rasant les murs, avec son allure de folle, elle regagna la loge du concierge, où Mme Freynet l'avait installée.

Elisabeth, demeurée seule, mesura de l'oeil le donjon qui, vu ainsi de près, lui parut énorme.

"Il est haut! Il est fier! Comme les Bagnerès... comme Renaud! Justine voit juste, pensa encore la jeune femme, il y aura lutte entre nous! Mais je vaincrai encore... parce que mon mari m'aime! Et le plaisir de triompher sera doublé par cette résistance si inaccoutumée.

"Cependant, le bonheur, le plaisir, où sont-ils? Le plus sûr moyen d'être heureuse ne serait-il pas de donner du bonheur!..."

Ainsi songea Makéri, sa jolie joue ronde appuyée à sa main, tandis que, maintenant, accoudée au rempart, elle regardait la plaine tout envahie par l'ombre, et la Dronne sur laquelle s'élevaient peu à peu d'impalpables voiles de gaze qui, au-dessus de l'écluse, semblaient se condenser. La jeune femme esquissa un frisson, comme si un manteau glacé fût tombé sur ses épaules.

"Il doit faire bon là-haut; il doit faire chaud

dans la bibliothèque close où Renaud a déjà allumé sa lampe afin de compulsier les vieux livres, ses amis."

Combien il serait touché et reconnaissant si Elisabeth entraînait souriante et lui disait: "Où vous irez, j'irai avec joie! Car pour moi, il n'est pas de joie sans vous!"

Bien que la fantasque marquise fût loin de vouloir s'avouer qu'elle aimait vraiment son mari et ne pouvait supporter l'idée de vivre sans lui, elle revint vers le château Renaissance presque décidée à donner satisfaction à Renaud.

Mais, sur son passage, le long du couloir voûté, à la lueur des lampes, les vieilles fresques s'animaient.

Sous les yeux de la jeune femme apparut Widbod triomphant du dragon, puis, un peu plus loin, Guillaume-Etienne, debout, près du chef de l'armée anglaise qu'il venait d'occire en combat singulier et encore d'autres ancêtres et encore d'autres prouesses.

"Des vainqueurs, ces gens-là! Toujours vainqueurs! pensa Elisabeth, vais-je, moi aussi, m'humilier devant le dernier Bagnerès! Orgueil contre orgueil, le mien vaut le sien! Et je veux être aimée sans partage!"

Alors, sans pénétrer dans la bibliothèque, la marquise gagna le petit salon où se trouvait Mme Freynet.

Les doléances de cette dernière, consternée du départ de sa fille, et ses adulations coutumières repoussèrent bien loin les hésitations de l'heure précédente, et quand l'imprudente Makéri s'endormit, sa résolution de contraindre Renaud à donner sa démission était irrévocablement prise.

Profitant d'un rayon de soleil, Elisabeth est venue, huit jours plus tard, s'accouder à un des balcons de l'hôtel de la Paix, où son mari et elle occupent un appartement.

Un moment, elle regarde d'un air ennuyé les promeneurs, les trams, les voitures qui sillonnent, nombreux, la place Carnot, l'une des plus animées de Limoges, puis ses yeux effleurent la statue de Jourdan et aussi la sentinelle faisant les cent pas devant l'hôtel de la Division—un hôtel analogue, pense la jeune femme, à celui que Renaud rêve sans doute d'habiter quelque jour—pour se reposer sous les arbres de la promenade du Champ de Juillet dont les feuilles, toutes roussies, s'envolent à la première bourrasque.

L'expression inquiétante, autoritaire et presque dure d'autrefois a reparu dans les prunelles sombres de la jeune femme; son front pur se barre d'une ride, ses fins sourcils se rapprochent et on

devine tous ses efforts tendus vers la lutte prochaine et vers le nouveau but poursuivi; cette expression ne se modifie même pas quand elle reconnaît la silhouette d'un cavalier qui s'avance.

Prestement, Renaud met pied à terre; il salue Elisabeth d'un sourire et, abandonnant son cheval à son ordonnance, il franchit la porte de l'hôtel.

—Eh bien! ma petite Elsa, dit-il, l'instant d'après, assis à côté de sa femme sur le canapé du salon banal de leur appartement provisoire, qu'as-tu décidé au sujet de notre installation? Prenons-nous le petit hôtel du faubourg des Arènes ou la jolie maison de la rue Bernard-Palissy?

—Je ne louerai ni l'hôtel ni la maison!

—Il nous faudra donc chercher ailleurs, mais je doute que nous puissions trouver mieux.

—Voyons, Renaud, dit-elle soudain, de sa voix incisive des mauvais jours, pourquoi vous obstiner à ne point paraître me comprendre! Vous savez fort bien, cependant, que je suis résolue à ne pas habiter Limoges, Limoges, un grand village où je m'ennuie à périr!

—Je puis tenter de permuter.

—Ailleurs, comme ici, il faudrait supporter les désagréments d'une vie de garnison et j'ai l'horreur du genre d'obligations mondaines qu'elle entraîne. Je désirerais souvent me distraire; parfois aussi, il me plaira de rester chez moi; pour cela, et surtout afin de pouvoir voyager, je veux que nous soyons libres! Quand l'ennui frappera à notre porte, un voyage n'est-il pas le meilleur moyen de le chasser?

—Je ne m'ennuierais jamais avec toi, Elsa, si tu étais gentille. Puis, enfin, on a des congés.

—Des congés d'un mois! Et on est dans l'obligation de rentrer à jour fixe. Quelle horreur! Ainsi, j'ai caressé le rêve de visiter l'Egypte avec vous. Est-ce en quatre malheureuses semaines, je vous le demande, qu'on peut faire ce voyage!

—Tu pourrais prolonger ton séjour, là-bas, avec ta mère... je reviendrais seul.

—Et vous prendriez votre part, n'est-ce pas, de m'abandonner. Vous le savez, cependant, je commettrais des imprudences; je voudrais visiter les temples perdus en plein désert, les hypogées des momies, chercher, peut-être, à découvrir celui de Makéri!... Il faudra coucher sous la tante et maman, avec sa mauvaise santé, ne saurait m'accompagner; au reste, dans le voisinage des Bédouins pillards, la présence d'un homme devrait vous paraître indispensable près d'une voyageuse de ma trempe, mais que vous importerait si vous étiez, pendant ce temps, dans les rangs du cher régiment!

Le lieutenant se rapprocha de sa jeune femme et, appuyant sa main sur les sombres cheveux, il dit d'une voix suppliante:

—Tu es cruelle, ma petite Makéri, tu sais combien je t'aime et tu en abuses! Pour un voyage, ce voyage fût-il celui d'Égypte—un voyage que, probablement, tu ne pourrais pas entreprendre de longtemps, puisque de doux empêchements semblent devoir surgir—ne me force pas à briser une carrière qui est la sauvegarde de ma dignité! Toi-même, tu m'estimerais moins! Toi-même, tu souffrirais de me sentir sous l'absolue dépendance de ta mère.

“Et le jour où vous me rappelleriez cette dépendance, qu'arriverait-il?... ”

—Et si, moi, je souffrais trop de mener cette existence médiocre de femme d'officier, si je vous désirais mieux à moi?

—Mais, je suis, je serai toujours tout à toi! ma chérie. Pourtant, si au bout d'un an ou deux l'acoutumance n'était pas venue, alors, je te le jure, je renoncerais à mon épée et aux espérances que j'avais conçues, mais fais quelques efforts; je serais si heureux et si fier de cette preuve d'affection.

L'accent du jeune homme était suppliant, ses yeux bruns s'emplissaient d'une expression tendre et anxieuse, Elisabeth se sentit ébranlée.

“A ma place, songea-t-elle, ma tante Hélène et Mimie n'hésiteraient point à se sacrifier et ma mère elle-même, n'eût rien refusé à son mari!...”

De nouveau, les voix entendues aux Eglantines parlèrent au cœur de la petite marquise.

Pendant qu'elle réfléchissait, Renaud s'était agenouillé, et, sa blonde moustache effleurant l'oreille de sa femme, il renouvela ses ardentes supplications entremêlées de tendresses.

Troublée, émue, l'enfant gâtée ne résistait plus, quand, par malheur, ses yeux rencontrèrent une enveloppe ouverte posée sur la table voisine; elle contenait une lettre, une lettre où Mme Freynet parlait longuement à sa fille du voyage d'Égypte, des embellissements à exécuter au château et de la vie fastueuse qu'on allait y mener. Puis, Mme Octavie terminait sa missive par les formules d'adoration et de soumission qu'elle ne cessait d'employer en écrivant à son idole.

Et cette lettre, avec ses adulations et les mirages qu'elle faisait luire, suffit pour réveiller l'amour du soi et pour éteindre la flamme généreuse en l'âme d'Elisabeth. Elle ne voulut pas comprendre qu'il est de nobles soumissions et de douces défaites; elle laissa parler, seuls, son égoïsme et son orgueil. La jeune femme s'arracha brusquement aux bras de son mari.

—Pourquoi promettre ce que je ne pourrais tenir! Vraiment, je m'ennuierais trop dans cette vie contraire à mes goûts; or, je ne sais pas m'ennuyer; partant de là, je vous rendrais l'existence odieuse. Au reste, ajouta-t-elle, avec sa brutale franchise, pouvant être la marquise de Bagnerès et occuper une des premières situations du Périgord, je ne saurais me résigner à être la femme d'un simple lieutenant!

Un pli profond se forma entre les sourcils de Renaud, sa bouche se plissa amèrement, sa fierté... plus encore, son cœur saignèrent; des paroles violentes montèrent à ses lèvres; il était trop vraiment gentilhomme pour les proférer; il dit simplement:

—C'est bien, Elisabeth, je ne lutterai pas davantage contre ta volonté, je sais aujourd'hui à quel point elle est irréductible: le lieutenant Renaud va céder la place au marquis de Bagnerès, puisque c'est celui-là, uniquement, que tu as voulu épouser! Mais, si tu tiens encore un peu à ton mari, rappelle-toi que ce marquis de Bagnerès, pauvre et dépossédé de tout maintenant... de tout sauf de son nom, ne supportera jamais ce qu'eût supporté le simple lieutenant!

Et, brusquement, Renaud quitta l'appartement. La jeune femme demeura étourdie de sa victoire; elle n'en ressentit aucune joie et, en écoutant décroître le bruit des pas de son mari, elle avait la sensation d'avoir, d'un mot, détruit son bonheur.

Elisabeth crut entendre la voix de sa nourrice répéter comme l'autre soir, près du donjon: “Prenez garde! Le malheur est là!”

Un instant, elle eut la tentation de pénétrer dans la chambre voisine.

“Si Renaud n'oubliait jamais les paroles cruelles... et la preuve d'affection refusée,” pensa-t-elle, en faisant un pas vers la porte.

Elle allait se glisser aux genoux du beau paladin; elle lui demanderait pardon!...

Demander pardon, elle! Elle, l'enfant idolâtrée de Mme Freynet! Que dirait cette dernière, s'il lui était donné de savoir! Non, jamais... C'était impossible, Elisabeth n'arriverait à s'humilier de la sorte!

“Renaud me pardonnera facilement, murmura-t-elle, lorsqu'il aura retrouvé son cher Bagnerès. Puis... un homme ne pardonne-t-il pas toujours à la femme qu'il aime!”

Et l'imprudente “Makéri” laissa son mari accomplir le dur sacrifice.

II

—Vraiment, mère, disait Elisabeth, arrêtée au milieu de la galerie de tableaux où tous les Ba-

gnères des temps passées se trouvaient de nouveau réunis, ma tante Bérengère a eu une excellente inspiration en nous rendant ces portraits!

Et les sombres yeux de la marquise, brillants de satisfaction, effleurèrent, tour à tour, les chevaliers aux armures armoriées, les sénéchaux du Périgord en grand costume, les gentilshommes de cour, souriant en leurs habits brodés; puis, passant aux aïeules, elle en fit une revue sérieuse, s'arrêtant devant chaque cadre.

Il y avait là des élégantes de la cour du Roi-Chevalier, avec leurs manches à crevés et parées d'orfèvrerie, telles des chasses; il y avait de belles ligieuses, le visage encadré de collerettes plates et le front ombragé du chapeau mousquetaire et, surtout, des marquises poudrées en nombre respectable.

—Ces portraits sont, évidemment, mieux à leur place ici et d'un autre effet que dans l'étroit logis des Sénéchaux, répondit Mme Freynet, assise près de la grande cheminée de chêne où de grosses bûches brûlaient avec des pétilllements joyeux et des flammes rutilantes, si rutilantes que, près d'elles, les rayons du soleil—un soleil de décembre—semblaient tout pâles... presque blancs.

—Eh bien! Elsa, reprit-elle, trouves-tu une idée pour ton travestissement dans l'évocation de tant de coutumes d'antan?

—Une coiffure à la Fontange! De la poudre sur tes beaux cheveux noirs! Je te préférerais en ligieuse.

—Tout cela est trop banal, maman, aussi, décidément, j'en reviendrai à mon premier projet; au bal costumé de la noble cousine, la comtesse de Saint-Amand, la marquise de Bagnères paraîtra en reine égyptienne!... en Makéri!... Avec mon type, le pectoral aux pierres multiples et le casque scintillant aux ailes de pintade m'iront à ravir!

—Et tu ne crains pas, ma chérie, continua madame Freynet d'une voix hésitante, que Renaud ne trouve ce costume bien excentrique, d'autant plus que le deuil de ton beau-père n'est point terminé.

—Oh! Renaud, ceci va sans dire, désirerait me voir garder le coin du feu, mais ce n'est point mon avis!

—C'est décidé, conclut-elle, je vais, de ce pas, écrire au couturier; il comprendra facilement mes explications puisque je lui enverrai les aquarelles, où j'ai peint le costume de Makéri, tel que je l'ai reconstitué; au reste, j'irai la semaine prochaine, à Bordeaux, pour m'entendre avec Rouilleau et, par la même occasion, je verrai le bijoutier.

—Des affaires m'obligent à me rendre à Angoulême sans tarder, Renaud et toi pourriez m'y rejoindre.

—Oh! non, certainement! Je n'ai nulle envie d'ouïr les hélas de Mimie qui sont l'écho de la pensée de Lucien et de tous les Vertuzac, et, moins encore, les reproches de mon oncle et ses prédictions à la Jérémie! Leurs lettres me suffisent. A les croire, j'ai commis un crime en priant mon mari de donner sa démission.

—Mon frère se fait une obligation de conscience de prodiguer ses conseils même à ceux qui ne lui en demandent pas; or, sa conception de la vie étant aux antipodes de la nôtre, il nous indispose sans nous convaincre.

—En ce cas, continua Mme Freynet, dissimulant mal, comme de coutume, l'inconsciente jalousie que lui inspirait son gendre, la tristesse de ton mari semble rendre plausibles les pronostics de nos parents. Vraiment, je ne comprends rien à l'attitude de Renaud! S'il t'aime, ne devrait-il pas s'estimer heureux d'avoir quelque chose à te sacrifier!... Pour ton père autrefois, pour toi ensuite, j'ai fait toutes les concessions sans songer jamais à les trouver pénibles!

—Certains prétendent, les prêtres en particulier, que, en ménage, les concessions doivent être mutuelles, plus nombreuses même du côté de la femme.

—Tu étais riche, belle, intelligente, tu as choisi ton mari malgré sa pauvreté, il devrait s'en souvenir!

—Cela semblerait rationnel... puis, il faut l'avouer, maman, depuis notre départ de Limoges, c'est-à-dire depuis six semaines, Renaud vit à mes côtés sans mot dire et avec une passivité digne d'être comparée à celle de Mademoiselle! Eh bien! à la longue, ce calme froid et hautain m'exaspère; j'aimerais à voir mon mari rompre avec ce calme!

—Ton travestissement en princesse égyptienne pourrait avoir ce résultat, répondit Mme Freynet avec un sourire sur ses lèvres minces; c'est égal, ajouta-t-elle, saisie d'une inquiétude vague, ne heurte pas trop ce beau paladin et apporte quelques modifications à ton costume; il sera plus convenable et aussi joli.

—Croyez bien, maman, je ne détruirai pas l'originalité de l'ensemble afin de complaire à mon puritain seigneur.

Et, de son allure de souveraine, la jeune femme quitta la galerie et gagna la bibliothèque.

C'était une pièce imposante et froide où se rangeaient, en des armoires de chêne, de nombreux et vénérables bouquins, tandis que des bahuts servaient d'asile à des liasses et à des liasses de par-

chemins jaunis. Au-dessus de la corniche, s'alignaient, en mode de frise, une nombreuse série de cadres ovales, où, sertis de noir et moulés en bronze, se détachaient les portraits des savants les plus illustres.

Deux bustes de marbre blanc, celui de Henri IV et celui de Louis XIV, surmontaient la monumentale cheminée également de chêne, seules blancheurs parmi ces boiseries et ces bronzes.

Disséminées par la vaste pièce, des tables de bois sculpté où des dragons formaient cariatides, se voyaient nombreuses, et ces mêmes dragons aux têtes grimaçantes et aux corps onduleux servaient de pieds et de bras aux fauteuils tendus de cuir de Cordoue.

Assis devant l'une de ces tables à chimères, Renaud déchiffrait un grimoire écrit en latin à demi barbare.

Lorsque sa femme entra, il se leva, et, avec cette parfaite politesse dont il ne se départait jamais, lui avança un siège, puis il reprit son travail, tandis que, à son côté, Elisabeth écrivait rapidement au couturier.

Sa lettre achevée, la marquise, un sourire sur ses lèvres pourpres, se demanda, non sans une vive curiosité, quelle serait l'attitude de son mari, quand il la verrait paraître en princesse du temps des Pharaons, et, tout en feuilletant un almanach royal de l'an de grâce 1765, à la reliure fleurdéliée, elle examinait Renaud, à la dérobee.

Un pli amer soulevait la blonde moustache et le jeune homme conservait son attitude habituelle, l'attitude contrainte d'un invité méfiant de l'hospitalité qu'on lui offre.

Nettement, Elisabeth eut conscience, en cet instant, du supplice enduré par ce fier garçon, ainsi tenu sous la tutelle de deux femmes, et cela dans le château ancestral qui n'était plus sien.

Cependant, depuis la scène de Limoges, il n'avait jamais fait une objection, il avait suivi sa femme, à Paris d'abord, à Bagnères ensuite, sans proférer un mot de reproche ou de plainte.

Une seule fois, comme elle avait manifesté le désir, durant leur séjour à Paris, d'assister à une comédie de salon jouée chez la duchesse de Bouganville, il avait refusé en objectant leur deuil encore récent.

Elisabeth avait dû céder, mais avec l'espoir de prendre sa revanche, lorsque sa mère serait là afin de la soutenir. Et le bal costumé de la comtesse de Saint-Amand était venu lui présenter cette revanche.

A part cet acte d'autorité, Renaud semblait avoir abdiqué toute velléité de faire prévaloir sa volonté; il affectait de ne s'occuper d'aucune af-

faire concernant les propriétés; il ne semblait même point s'apercevoir des réparations entreprises au château; il évitait, avec soin, toute dépense personnelle, se contentant, pour ses menus plaisirs, des revenus de ses maigres capitaux, revenus dont, malgré sa résistance, il abandonnait une partie à sa tante.

Avec remords au début, maintenant avec une irritation chaque jour croissante, la marquise avait remarqué cette attitude, non pour songer à la modifier par des égards ou un redoublement de tendresse, mais envahie par le désir fou d'imposer sa volonté et ses caprices au fier jeune homme dont elle devinait, sous un calme apparent et voulu, l'orgueil prêt à la révolte.

Parfois, cependant, les voix des Eglantines et celles des âmes en peine de Bagnères tentaient de se faire entendre, mais ces voix étaient bien vite étouffées.

— Enfin, voici mon costume! s'écriait Elisabeth, quinze jours plus tard, en montrant à sa mère l'immense carton que des domestiques venaient de déposer sur l'un des coffres de sa chambre.

Sans attendre Maud, l'impatiente marquise dénouait, coupait les ficelles, les rubans et déposait bientôt, sur le grand lit à colonnes, une étrange coiffure, un large pectoral, une calasiris vaporeuse et une longue robe frangée.

— Tu vas essayer ton costume, n'est-ce pas, ma chérie, demanda Mme Freynet, vaguement inquiète devant les formes bizarres et les transparences du travestissement.

— Certainement, tout à l'heure, je vais revêtir jupe et calasiris, endosser le gorgerin et ceindre le casque étincelant.

"Songez, maman, que le bal des Saint-Amand est pour lundi! On aurait tout juste le temps de que, si malencontreusement, mon rhume m'a empêché de rendre à Bordeaux pour un dernier essayage.

"Mais, pour l'instant, continua-t-elle, je vais demander à mon époux ce qu'il pense du costume Henri III dont je lui ai fait la surprise, venez-vous avec moi, maman?"

— Voyons, abandonnez vos grimoires, Renaud, faire des retouches; or, il pourrait y en avoir puis- vous les retrouverez ce soir, après le dîner, disait Elisabeth en pénétrant dans la bibliothèque, le lieu de retraite favori du jeune homme.

"Je veux vous montrer le travestissement que je vous ai fait exécuter: un costume avec lequel on croira voir, en vous voyant, le duc de Guise descendant de son caducée.

—Un travestissement! Et pourquoi faire? interrogea Renaud, au comble de l'étonnement.

—Mais, pour paraître au bal de vos cousins de Saint-Amand, apparemment!

—Je suis encore en grand deuil de mon père, Elisabeth. Nous n'irons pas dans le monde cet hiver, je te l'ai déjà dit.

—Par exemple! Et moi qui me suis hâtée de répondre par une acceptation à l'aimable invitation de votre cousine.

—Tu prendras un prétexte pour refuser.

—Voyons, Renaud, intervint Mme Freynet, abasourdie qu'on osât résister à l'un des désirs de sa fille, revenez sur votre décision, Elsa se fait une telle fête d'assister à ce bal!

—Si vous jugez la chose convenable, madame! vous pourrez accompagner votre fille.

—Je me réjouissais tant à l'avance de notre double succès! Et avec vous, s'exclama l'enfant gâtée, pâle de colère, il n'y aurait eu rien d'extraordinaire à me voir chez vos parents!

—Tandis qu'ils penseront, sans doute, lorsque tu paraîtras avec ta mère seulement, que tu auras pu prendre la moitié de mon deuil.

—Peu m'importe l'opinion de la galerie! Je rencontre une occasion de me distraire, je ne la laisserai pas échapper!

—Et puisque vous refusez décidément de me suivre, continua-t-elle d'un ton de bravade, je veux, au moins, que vous soyez le premier à admirer ma toilette, une toilette dont j'avais rêvé en pensant à vous plaire!

—Restez là, maman, pour jouir du coup d'oeil, je reviendrai avant une demi-heure!

Elisabeth disparut pour reparaitre, en effet, avec une inconcevable rapidité, étant donné le temps qu'avait dû employer Maud à tresser les longs cheveux de sa maîtresse en nombreuses petites nattes.

Se détachant en clair sur l'un des sombres bahuts, la jeune femme demeura un instant immobile comme pour se faire admirer. Sur sa chevelure de nuit, dont les bandeaux ondulés accompagnaient ses joues rondes avant de se répandre sur ses épaules en pluie de fines tresses, on avait posé un casque étrange formé par le plumage simulé d'une pintade. La tête délicate de l'oiseau s'avancait sur le front de Makéri, les ailes à demi déployées touchaient ses tempes et la queue criblée de perles caressait sa nuque.

Un pectoral aux multiples rangs d'émaux, de perles, de petits poissons en or estampé, couvrit sa gorge qui apparaissait sous les transparences aériennes de la calasiris. La robe gaze, quadrillée de fils d'or, était bordée de franges; une ceinture

en grains de lapis-lazuli la retenait, la soulevant assez pour laisser voir les pieds étroits et cambrés, chaussés de tatbebs en un cuir blanc gaufré de dessins d'or.

Renaud s'était avancé. De très près maintenant, il regardait Makéri d'un indéfinissable regard, et si attentivement, qu'on eût pu croire qu'il comptait les innombrables perles des bracelets, s'enroulant à ses bras d'un galbe si pur, et des bagues cerclant ses doigts délicats, qu'il étudiait les ciselures des minuscules boucliers flamboyants, ornant ses oreilles nacrées; on eût pu croire qu'il admirait le cou rond, gracieux comme une tige de fleur de lotus et même les deux petits signes bruns, semblables à deux mouches de velours, attachés aux épaules de la jeune femme.

Non! Renaud n'admirait rien; il se disait seulement—une amertume sans nom au cœur—que, ainsi entourée des scintillements de tous ces ors et des étincelles des pierres précieuses, avec son plus cruel sourire au coin de ses lèvres pourpres, avec l'expression d'orgueilleux défi de ses yeux tout noirs, des yeux froids, lointains, d'idole, allongés par l'antimoine, il se disait que sa femme était bien l'évocation d'une divinité païenne, l'évocation de la magicienne qui avait pris son cœur, là-bas... sur le seuil d'un jardin de féerie! La jeune fille, la fiancée dont il avait cru être aimé, près de la table des Druides, elle était morte, ou, plutôt, elle n'avait jamais vécu!

—Tu es admirablement belle, vêtue ainsi! mon Elsa, s'écria Mme Freynet; lorsque Maud aura apporté à la toilette les quelques modifications nécessaires pour la rendre tout à fait convenable, tu seras la reine du bal de la comtesse de Saint-Amand.

—Maud ne touchera point à ma toilette. Je n'y vois rien de choquant.

—Alors, tu songes, Elisabeth, à te rendre, ainsi vêtue, ou plutôt dévêtue, à la soirée de ma cousine? demanda le marquis d'un ton froid.

—Mais, certainement! Qui saurait me retenir!

—Qui saura te retenir? Eh bien! nul autre que ton mari!

—Je serais curieuse de savoir comment vous vous y prendriez, mon cher! Je suis chez ma mère. Le droit de fermer les portes de Bagnerès appartient à elle seule.

—Comment je m'y prendrai, répondit Renaud dont les lèvres frémissaient de colère, c'est fort simple! J'écrirai demain, à mes parents, que je les prie de ne pas te recevoir.

—Vous oseriez faire cela! Et de quel droit?

—Du droit que tu m'as donné en m'épousant.

En dépit de l'émotion intérieure qui bouleversait le jeune homme, son ton demeurait calme et froid, cela porta à son comble l'exaspération d'Elisabeth.

Sans vouloir prendre garde aux gestes suppliants de sa mère, elle reprit, de sa voix cinglante:

—Etes-vous assez naïf pour croire qu'en épousant le marquis de Bagnerès, j'ai entendu me donner un maître! Je vous trouvais beau; votre titre et vous-même me plaisiez, votre nom sonnait haut, votre donjon m'écrasait.

"J'ai pensé que ma fortune était suffisante pour payer cela!...

A ce mot de payer, Renaud fit un pas vers Elisabeth, son visage était si contracté que Mme Freynet s'élança entre les jeunes gens.

—Ne craignez rien, madame, s'écria-t-il. Inutile de faire, à votre fille, un rempart de votre corps.

"Je ne pense pas qu'aucun Bagnerès ait jamais levé la main sur une femme.

"Quant à vous, Elisabeth, rassurez-vous aussi, vous n'aurez plus à supporter le joug, assez léger cependant, du mari dont vous aviez cru acheter, avec son titre et son blason, la docilité... et la bassesse, deux mots synonymes en ce cas.

"Je vais partir...

—Voyons, Renaud, calmez-vous, supplia Mme Freynet, très effrayée.

—Et ne partez pas les mains vides! s'exclama la marquise, vous nous laisserez vous payer, du moins, les portraits et les bijoux de famille que vous m'avez offerts!

Un flot de sang empourpra le visage du jeune homme, il se contint encore et dit froidement:

—Vous garderez les portraits et les bijoux. Un Bagnerès ne reprend point ce qu'il a donné! Et vous voici mon obligée, ma chère, car je vous laisserai aussi mon nom et mon titre! Moi, parti, vous demeurerez marquise de Bagnerès! Je me contenterai de mon nom patronymique de Widbod, il me suffira pour la vie que je vais mener.

—Et où irez-vous? demanda la jeune femme sans se départir de son air cruellement railleur.

—J'irai très loin!... Je vais demander à mon cousin de Bouganville, l'explorateur, de me permettre de l'accompagner, il ne me le refusera pas; or, il part dans quinze jours. Une fois là-bas, au centre de l'Afrique, en ces pays inexplorés, j'espère trouver à m'occuper.

—Une fuite, une séparation! murmura Mme Freynet, que dirait le monde?

—Le monde!... il sera avec vous contre moi, madame; rassurez-vous... Vous êtes très riche, je suis très pauvre!... on m'accablait!...

"Et n'ai-je pas mérité, du moins en partie, les insultes qu'on me jettera!

"Le jour où, sans prendre le temps de mettre vos sentiments à l'épreuve, j'ai cédé à l'attrait qui m'entraînait vers vous, Elisabeth, et, davantage encore, lorsque j'ai eu la faiblesse d'envoyer ma démission, je vous ai donné le droit de me traiter comme vous le faites aujourd'hui. J'aurais dû prévoir que les idoles sont, non seulement incapables d'aimer et de se dévouer, mais même de comprendre un sentiment réel et désintéressé!

Il fit un pas vers la porte, sa belle-mère tenta un suprême effort.

—Et l'enfant, dit-elle, n'y songez-vous pas?

Sur le beau visage du marquis, l'expression douloureuse s'accentua.

—Pauvre petit! répondit-il. Mieux vaudra pour lui ne point connaître son père que de le voir subir les pires humiliations... pour de l'argent!... Je vous demande seulement, madame, d'élever cet enfant autrement que vous n'avez élevé votre fille!...

"Et, à présent, ajouta-t-il, je vous dis adieu, Elisabeth. Un jour vous vous souviendrez, amèrement peut-être, que vous m'avez appelé... puis chassé!...

Une dernière fois, le jeune homme leva les yeux vers Makéri fatalement belle en son costume de féerie, elle gardait, au coin de ses lèvres sanglantes, son mystérieux et cruel sourire.

Alors, étreint d'une angoisse de mort, il laissa retomber la lourde porte...

Mme Freynet, consternée, écoutait décroître, sous la voûte du couloir aux fresques, le bruit des pas qu'il ne lui serait plus donné d'entendre; quant à Elisabeth, elle avait vu disparaître son mari de son air impassible de statue, elle affecta même de refermer avec soin la vieille édition des "Oeuvres de Plutarque, traduites par Jacques Amyot"—un livre qu'elle n'apercevrait pas dorénavant sans frémir—mais, néanmoins, les mains de la jeune femme tremblaient, et elle ressentait, au cœur, une telle souffrance qu'elle eut la sensation d'étouffer.

—Maman, murmura-t-elle, partirait-il vraiment? C'est pour m'effrayer, n'est-ce pas?

—Partir!... Il n'aurait pas ce courage, ma chérie! cependant, il est encore dans sa chambre... tu pourrais lui parler.

—M'humilier!... Jamais... Il se croirait le maître!...

Et la mère, indignement faible, répondit, voulant avant tout rassurer sa fille:

—Il me semble impossible, en effet, qu'un homme puisse te résister jusqu'au bout!... Si Renaud part, il reviendra bientôt!

—Mais, continua-t-elle, en jetant un linge sur les épaules d'Elisabeth, cette scène t'a brisée, tu es toute pâle, viens te reposer.

Et, tout en entraînant la jeune femme vers le premier étage, elle répétait comme un refrain berceur :

—Sois tranquille, il reviendra... vite... très vite! très vite... Ta mère te le promet!...

III

Les jours passèrent et Renaud ne revint pas ! Il était parti, malgré les larmes de sa tante, bouleversée par ce départ précipité et mal expliqué; il ne revint pas, malgré les lettres désolées de la vieille fille, répondant à celle très explicite cette fois, très affirmative aussi, de son neveu.

Elisabeth, s'efforçant de faire bonne contenance, laissait sa mère et Mlle Le Roussel expliquer à toutes leurs relations que le marquis, désigné pour accompagner son cousin de Bouganville en qualité d'attaché militaire, n'avait pas voulu, nonobstant sa démission, paraître désertir son poste périlleux et qu'il suivait l'officier chargé de le remplacer.

—Ces Bagnerès sont si follement braves, si pointilleux sur le point d'honneur! ajoutait invariablement l'autoritaire châtelaine.

Beaucoup semblaient croire cette fable, mais, au fond, se doutaient d'un orage survenu entre les époux.

Pour les Vertuzac et les Arvant-Lauzac, ce doute était de la certitude; aussi la tendre Mimi suppliait-elle ardemment sa cousine de partir pour Paris, de tout tenter afin de retenir Renaud.

M. Arvant-Lauzac avait également parlé à sa sœur le langage du devoir et de la raison, ses lettres étaient arrivées nombreuses jusqu'au jour où Mme Freynet, remarquant l'agitation d'Elisabeth après la lecture des missives émanant de sa famille, avait sèchement prié ses parents de ne plus s'immiscer dans les affaires intimes de sa fille.

De même, elle avait interdit à Justine, de plus en plus affolée et superstitieuse, de parler à la jeune femme des prétendus fantômes et des sinistres présages.

Et, peu à peu, le silence se fit et, au coin de l'âtre, dans les nombreux domaines du marquis défunt et à Bagnerès—en ce vieux bourg, dont nul n'aurait pu dire s'il avait emprunté ou donné son nom aux descendants de Widbod—on parla du marquis Renaud tristement et tout bas, comme on parle d'un mort.

Mais la mère attentive et passionnée ne put imposer silence aux voix intérieures dont les reproches agitaient l'âme de la jeune femme, elle ne put cicatriser la blessure faite à l'orgueil de son

enfant... à son cœur peut-être... si toutefois l'Idole avait un cœur?...

Pendant que Justine croyait apercevoir sans cesse le fantôme de l'écluse, Elisabeth voyait se dresser, devant elle, l'image de Renaud; elle le voyait, un pli sombre au front, un sourire amer aux lèvres, une expression de souffrance, d'espoir déçu, au fond de ses grands yeux d'un brun si chaud.

Cette obsession... parfois elle la fuyait, parfois, au contraire, elle la recherchait et, souvent, à cette image trop nette, elle criait encore des mots cruels ou des reproches véhéments et indignés.

Elle, une abandonnée!... une délaissée!... elle... Elisabeth Freynet, à laquelle personne n'avait jamais résisté... avant Renaud!

—Les Bagnerès sont de fiers seigneurs, murmurait, craintivement et très bas, la pauvre Justine; pour s'être heurtée à l'un d'eux, notre petite a été brisée!...

Brisée!... l'Idole ne l'était pas!... stupéfaite... indignée... exaspérée, oui! Brisée... oh! non.

Cependant l'orgueilleuse marquise ne pouvait croire que son mari fût parti pour toujours; chaque fois que le lourd heurtor frappait le portail à gros clous, involontairement elle tressaillait; et, quand un pas d'homme faisait crier le sable du jardin à la française ou éveillait les échos des couloirs voûtés, son cœur battait violemment, et, au coin des lèvres pourpres, un sourire mystérieux et déjà triomphant s'allumait pour s'éteindre bientôt, car jamais, hélas! la silhouette élancée de Renaud ne se montra.

Et le temps avait fui!... Dans deux jours le jeune homme devait s'embarquer à Marseille; Elisabeth le savait par les journaux.

—La mission s'embarquera, se disait-elle, durant une pénible insomnie, cela est certain. Mais lui, partira-t-il aussi?

—S'il part, mon Dieu, il faut me l'avouer, quel déchirement!"

Un désir fou s'empare soudain de la marquise; elle va se mettre en route sur l'heure... elle sera fixée... elle reverra Renaud... elle le retiendra... pourra-t-il résister à sa vue! Il est minuit, tout dort à Bagnerès; seule la chanson de l'écluse rompt le grand silence nocturne... peu importe, à la voix d'Elisabeth, chacun s'éveillera.

Fébrilement, la jeune femme quitte son lit et s'enveloppe d'un peignoir.

Maud couche dans un cabinet voisin, car sa maîtresse redoute, maintenant, la solitude; elle a peur des âmes en peine, des âmes irritées de Bagnerès!

—Madame la Marquise est malade? demanda l'Anglaise en se dressant sur son séant à la vue d'Elisabeth.

—Non, mais il faut vous lever, vous habiller, boucler les valises; nous partons et devons être à Périgueux avant cinq heures.

Et, sans attendre de réponse—ses ordres n'en comportent jamais— elle va réveiller sa mère.

A peine Mme Freynet hasarde-t-elle une timide observation sur les fatigues de ce voyage précipité; devant les pressantes instances faites sur un ton n'admettant pas de réplique, elle appelle Mademoiselle Le Roussel et sonne sa femme de chambre.

Et, avec une hâte fiévreuse, les préparatifs se poursuivent et s'achèvent.

—Nous arriverons à Marseille la nuit prochaine, vers onze heures, expliqua ensuite Elisabeth, à sa mère, en refermant l'indicateur; le bateau part seulement le dix-sept, nous serons donc rendues assez tôt, même si le départ de la mission était à la première heure.

—On pourrait emmener Mlle Le Roussel, proposa Mme Octavie, elle est plus dévouée et plus discrète que Maud!

—Emmenez Mademoiselle si cela vous plaît, mais je n'entends pas me passer des services de mon Anglaise, nous la laisserons à l'hôtel. Au reste, pourquoi tant de mystères?... Ils ne trompent personne, allez, maman!...

Une lune brillante éclairait la nuit glacée—une nuit de janvier—lorsque les quatre femmes prirent place dans l'omnibus.

Elisabeth regardait le donjon et le château s'éloigner, fantastiquement grands, vus ainsi au clair de lune, et, avec une angoisse au coeur, elle évoqua le songe d'Afrique, ce songe était-il prophétique? l'ombre de Bagnères lui serait-elle toujours fatale et hostile... sans Renaud!... sans Renaud, vraiment le maître des antiques murailles en révolte sous une domination étrangère?

Ainsi pensait la jeune femme lorsque, à un tournant brusque de la route, la vieille tour s'évanouit.

Elisabeth ferma les yeux et, durant le reste du voyage, garda un silence obstiné.

En vain les paysages varièrent, la jeune femme ne semblait rien voir, rien entendre; elle était en proie à des idées folles, hallucinantes et ne cherchait même pas à analyser le monde de sensations douloureuses, poignantes, cruelles, qui passaient en son âme, rapides et changeantes comme les nuages sous un ciel d'orage.

Et quand, de nouveau, la nuit fut venue, elle baissa la glace, rejeta sa fourrure et présenta son

front brûlant au vent non plus glacial, comme celui de Bagnères, mais presque tiède et tout imprégné d'émanations salines qui lui semblèrent réconfortantes, sans avoir, néanmoins, raison de l'agitation nerveuse dont elle était possédée.

—Partira-t-il vraiment? dit-elle soudain à demi-voix, partira-t-il pour ne plus revenir?... Dites, maman, croyez-vous cela possible?...

—Non! je ne puis admettre que tu sois abandonnée!... Cependant l'orgueil de ces Bagnères m'a toujours fait trembler.

—Oh! maman, auriez-vous donc menti en m'enseignant que l'argent est le roi du monde, le levier auquel nulle force ne résiste!

—Je le croyais, ma bien-aimée, et cependant ton père—j'aurais dû m'en souvenir—entre son honneur et des monceaux d'or n'eût pas hésité!... Seulement... il était lui!... D'autres hommes pouvaient-ils lui être comparés!

—Votre frère n'agirait pas différemment! Et Roger!... Roger abandonne tout pour servir Dieu... Et les Bagnères ont tout abandonné pour sauver leur honneur... Dieu!... honneur!... quel mirage, quelles merveilles peuvent donc évoquer ces deux mots! Le comprenez-vous, maman?

La mère ne sut pas répondre et, dans le compartiment où Mlle Le Roussel et Maud dormaient profondément, le silence se fit de nouveau.

Tandis que Mme Freynet examinait d'un air navré le visage pâle et tourmenté de son enfant, celle-ci avait laissé retomber ses paupières et, telle une somnambule qui marche, ne parut pas s'apercevoir de l'arrivée à Marseille, puis à l'hôtel.

Le lendemain, elle conservait la même impassibilité apparente en martelant, bien avant l'heure fixée, le sol du quai de la Joliette.

Elle ne paraissait pas sentir le mistral dont les rudes caresses soulevaient ses épais cheveux, pas plus qu'elle ne semblait voir la foule bigarrée, ni entendre les babillages des Anglaises aux voiles bleus et les retentissants "pécaires" des bons méridionaux.

Les yeux sombres de la jeune femme fixaient vaguement le port géant et l'eau grise, les innombrables bateaux dont les mats se serraient, tels les chênes d'un taillis dépouillé par l'hiver.

Soudain, ses pupilles se dilatèrent, sa main se crispa sur le bras de sa mère; elle devint si pâle que Mlle Le Roussel ouvrit à la hâte un flacon de sels.

D'un geste, Elisabeth la repoussa, et murmura d'une voix entrecoupée:

—Là, dans cet omnibus... je reconnais le duc de Bouganville.

La voiture désignée avait stoppé, quatre hommes en descendirent.

—Renaud n'y est pas! s'écria Mme Freynet, je te disais bien, ma chérie...

Elle s'interrompit.

D'une seconde voiture, arrêtée tout près d'elles cette fois, venait de surgir la silhouette hautaine du jeune homme.

Elisabeth aussi l'avait vu; avidement elle regarda le beau visage un peu amaigri, comme durci, le visage de son mari, de celui dont elle avait voulu être aimée...

Il allait passer... la frôler... la voir sûrement...

En effet, subissant l'attraction magnétique des yeux sombres qui semblaient peser sur lui, Renaud se retourne, son regard effleure Mme Freynet frémissante, Mlle Le Roussel en larmes pour s'arrêter longuement sur la fantasque marquise effroyablement pâle, mais conservant toujours, inconsciemment sans doute, son mystérieux sourire au coin de ses lèvres maintenant décolorées.

Elle fit un pas vers lui... elle tendit les mains en un geste d'appel éperdu.

Le jeune homme vit ce mouvement; un frémissement le secoua...

Cette femme si pâle, aux yeux suppliants, évoquait l'enchanteresse du jardin fleuri de roses, l'Elsa qu'il avait aimée, dont il s'était cru aimé!...

Mais, une autre vision chassa la première, celle de la princesse païenne, aux gemmes précieuses, au cœur si longtemps fermé.

Renaud fut affreusement tenté, car cette Makéri, il l'aimait follement, malgré tout, mais il eut l'intuition rapide que s'il succombait, c'en était fait de sa dignité, de sa propre estime; il serait seulement le jouet... l'esclave de l'Idole!... Et Renaud de Bagnerès salua les trois femmes... et passa!...

Sur le canot, Elisabeth le reconnaissait encore à sa taille élevée, puis on accosta le grand paquebot, et ce fut fini. Renaud disparut... plus jamais peut-être elle ne le verrait. Elle voulut rester là cependant, et une heure... deux heures, elle n'aurait su le dire, la jeune femme demeura à l'extrémité de la jetée; elle était entourée de parents, d'amis pleurant sur ceux qui partaient.

Elle, l'Idole, ne pleurait pas. Le moment n'était pas encore venu; ses yeux sombres de sphinx buvaient les larmes; elle regardait seulement, elle regardait muette, immobile, étreinte par une douleur sans nom.

La dernière amarre fut levée, l'hélice donna les premiers coups de ses ailes puissantes, faisant jaillir des flots d'écume.

La sirène, à laquelle répondirent d'autres sirènes, fit entendre ses lugubres gémissements et, lentement, le grand navire s'éloigna... il diminua... se rapetissa; il ne fut plus qu'un nuage de fumée montant vers le ciel... puis plus rien... ce fut fini!

Renaud avait fui, il était parti, quittant sa femme, son pays, son château, tout ce qu'il avait aimé.

Alors, Elisabeth se retourna, et se laissa entraîner vers le landau.

Quand la voiture s'ébranla, la jeune femme se souleva à demi et, l'oeil mauvais, le regard cruel, elle cria:

—Vous m'aviez trompée, maman, et, avec vos adorations et votre or, qu'avez-vous fait de moi? Une abandonnée!... une délaissée!...

"Jamais, non, jamais plus je n'aurai foi en vos promesses.

—Ne me parle pas ainsi, par pitié!... Dis-moi que tu oublieras!

—Oublier cet affront! N'y comptez pas! Oh! comme je veux m'en venger!... Ma vengeance, je la tiens! c'est l'enfant, l'héritier du nom adoré!... Cet enfant, Renaud ne le verra pas, dussé-je le cacher à l'extrémité du monde pour le dérober à sa vue!... Seulement, il faut que ce soit un fils; aux yeux de ces Bagnerès, une fille ne compterait point.

"Et, après avoir laissé partir mon mari, pourrez-vous me le donner ce fils sans lequel je ne voudrais plus vivre!

"Ah! votre argent, quel mauvais levier! Un levier qui se brise devant les obstacles!...

—Dieu l'accordera un garçon... un petit marquis, affirma Mme Freynet; je vais promettre cent mille francs à la Vierge de la chapelle.

—Maman, pensez-vous pouvoir acheter Dieu, vous qui n'avez pas seulement pu acheter un homme!...

Le nom de Renaud ne fut plus prononcé, mais son souvenir resta et, malgré les distractions des longues semaines passées à Hyères, Elisabeth revint à Bagnerès avec ses pensées angoissantes.

IV

On est au 5 juillet; après une longue période de pluie et d'orages, le temps demeure incertain.

Le ciel est voilé de blanc, et sur ce fond, que le soleil invisible rend cependant lumineux, se dessinent des montagnes fantastiques aux contours tourmentés et ourlés d'or.

A l'horizon lointain, les coteaux s'enveloppent de brume d'un bleu gris indéfinissable; les bois ont des contrastes d'ombre et de lumière, de vert blanchâtre et de vert sombre; dans la plaine les blés jaunissants penchent leurs têtes et, sur les

bords de la Dronne, les prairies fraîchement tondues sont unies comme des tapis de velours.

Un vent, aigre pour la saison, agite les chênes et incline les peupliers; un gémissement, dirait-on, passe sur toute la nature et appelle le soleil, dont l'absence semble une anomalie.

Cette absence du soleil qu'elle aime, Elisabeth, assise à l'extrémité du rempart, sous le grand marronnier rose, la déplore avec toute la nature.

Une angoisse assombrit son visage amaigri, barre d'un pli profond son front pur, mais un peu bas, comme celui des statues d'Isis ou d'Hator, et ses yeux tout noirs, sans rayonnement, fixent, d'un regard vague les humbles maisons blotties à l'ombre du rocher, et le petit moulin en forme de bateau, jeté au milieu de la rivière, telle une barque fleurie.

Mais, de tout cela, la jeune femme ne remarque rien, tant ses pensées lancinantes l'absorbent, ces pensées auxquelles s'ajoute maintenant une inquiétude sourde, qu'elle ne voudrait pas s'avouer; depuis longtemps déjà, on est sans nouvelles de la mission Bouganville!

Soudain, comme le soir où, prophétesse de mauvais augure, elle avait annoncé à sa jeune maîtresse l'approche du malheur, Justine se dresse devant elle.

—Comment va Marie? demanda languissamment la marquise.

—Mal, très mal! Elle ne se remettra jamais du coup terrible que lui a causé la mort de son mari.

—Cela a été si affreux! Le voir mourir ainsi, sous ses yeux!

—Ah! le misérable! s'il n'avait pas eu plus que de raison, la tête ne lui eût point tourné et il ne serait point tombé du toit de la maison d'école pour venir s'écraser aux pieds de sa femme! L'enfant sera doublement orphelin s'il peut vivre, car les jours de Marie sont comptés.

—Espère encore, Nounou! A l'âge de Marie il y a tant de ressource!

—Elle veut mourir! Elle ne luttera pas! Et alors, comment pourrais-je espérer, continua Justine, ses yeux de folle, des yeux hagards, dilatés par l'épouvante, lorsque les morts viennent, chaque nuit, inviter ma petite à les suivre. Ont-ils gémi hier au soir, au fond du donjon! et le fantôme de l'écluse s'élevait jusqu'aux remparts!

Elisabeth frissonna.

—Sais-tu s'ils annoncent la mort de Marie! D'autres pourraient mourir... à Bagnères! Puis, ajouta-t-elle durement, à l'avenir, Nounou, ne me raconte plus tes apparitions et tes présages. Certes, je n'y crois point; et, néanmoins, tes récits

m'impressionnent, au reste tout m'impressionne en ce moment!

La jeune femme eut un regard épouvanté pour le barrage, sur lequel, d'un mouvement uniforme, toujours le même, la rivière se laissait glisser, puis elle se leva en disant:

—Si tu le désires, ma pauvre Nounou, nous appellerons un grand spécialiste... il verra Marie... car, peut-être, n'es-tu pas comme moi qui ai la plus absolue confiance dans le docteur Maubec, comme médecin s'entend.

Et, lentement, la marquise regagna le château, s'arrêtant parfois pour admirer les massifs de sauges jetés au milieu du vert des pelouses, telles des taches sanglantes.

Sans but, errant, elle aussi, comme une âme en peine elle souleva la portière du petit salon et pénétra doucement dans la pièce où sa mère, un journal à la main, paraissait très absorbée par sa lecture; aussi, Mme Octavie tressaillit-elle violemment en voyant sa fille arrêtée à deux pas de son fauteuil.

—Tiens, *l'Echo de Paris*, s'écria cette dernière, vous m'aviez dit, ce matin, qu'il n'était pas arrivé!

—Il avait glissé sous une autre revue, balbutia Mme Freynet.

Mais, déjà, Elisabeth, ayant remarqué l'émoi de sa mère, avait saisi le quotidien et le parcourait avidement; bientôt, ses yeux rencontrèrent la note qu'une sollicitude maternelle aurait voulu lui cacher. Cette note était ainsi conçue:

"On est toujours sans nouvelles de la mission Bouganville; cependant, d'après toutes les prévisions, il semble que les hardis pionniers devraient déjà avoir atteint Ouadaï ou l'un des postes extrêmes du Congo français.

"Et, chose plus inquiétante encore que ce retard, des tirailleurs soudanais s'étant, au cours d'une expédition à travers la brousse des mêmes parages, emparés de quelques nègres pillards, l'un de ces derniers a été trouvé porteur d'un revolver et d'une timbale d'argent, semblant avoir appartenu à l'un des membres de la mission; on peut craindre que le célèbre explorateur et ses compagnons n'aient été massacrés."

Livide, Elisabeth relisait encore les lignes brèves.

—Mort! murmura-t-elle d'une voix sans timbre, en remuant à peine les lèvres.

—Te voilà vengée... s'écria Mme Octavie; puis, inquiète devant la pâleur de sa fille, elle ajouta:... si cette note est exacte, car il est difficile de savoir à quoi s'en tenir. Tant de choses peuvent avoir retardé la mission. Et cette histoire de timbales et de revolver n'est pas concluante. Un nègre ne peut-il les avoir simplement dérobés?

La jeune femme, la main appuyée au dossier d'une bergère, ne paraissait pas entendre les paroles de Mme Freynet; elle demeurait immobile, muette, ses paupières étaient baissées, et, sans les tressaillements douloureux qui traversaient son visage pâli, on eût pu la croire insensible.

Lentement, d'un pas automatique, elle quitta le salon, sa mère tenta de la suivre, elle la cloua à sa place d'un geste et alla s'enfermer dans la bibliothèque, la pièce où son mari aimait à se retirer.

Inquiète, effrayée, Mme Octavie vint, bien des fois, coller son oreille à la porte; aucun bruit ne parvint jusqu'à elle.

Les heures passèrent. La nuit tomba.

Elisabeth regagna sa chambre; elle avait toujours son visage durci, fermé, ses yeux secs, plus noirs, plus estompés d'ombre que de coutume; ni sa mère, ni Mlle Le Roussel n'auraient pu dire si la jeune femme songeait à sa vengeance satisfaite, à l'enfant qu'il ne serait pas utile de cacher pour le dérober aux regards de son père ou à Renaud, mort, loin d'elle. Et de quelle mort!

C'est que ni Mme Freynet, ni l'institutrice ne pénétrèrent dans la pièce aux vieilles soies, elles ne virent pas la marquise s'écrouler sur le vieux tapis d'Orient, elles ne la virent pas, étouffant ses sanglots, couvrir de baisers la photographie de Renaud, en répétant jusqu'à l'épuisement: "s'il est mort... c'est moi qui l'ai tué!..."

Après une terrible nuit sans sommeil, la malheureuse Elisabeth eut cependant le courage de se lever, le lendemain, de très bonne heure. Franchissant l'enceinte fortifiée, elle se dirigea vers la chapelle de l'hospice où, tous les samedis, on célébrait une messe à laquelle Mlle de Bagnerès assistait d'ordinaire.

Qu'espérait la jeune femme?

Espérait-elle que la tante de Renaud aurait reçu des nouvelles et les lui communiquerait ou plutôt, comme elle n'osait se présenter au logis des Sénéchaux, comptait-elle deviner la nature de ces nouvelles à l'expression du visage de la vieille fille.

En la petite chapelle blanche, où, toujours aux pieds de la Vierge des Douleurs, s'épanouissaient les buissons de roses thé, Mlle Bérengère était agenouillée.

Durant l'office, tandis que machinalement ses lèvres prononçaient une invocation, la jeune marquise ne quittait pas Mlle de Bagnerès du regard.

Oh! oui, elle en eut bientôt la certitude, sa pauvre tante savait et souffrait elle aussi.

Des larmes ne cessaient de couler sur ses joues pâlies et une expression d'ardente supplication emplissait les yeux qu'elle fixait sur la Madone.

Pour la première fois, Elisabeth eut pleinement conscience du mal qu'elle avait causé; elle se jugea criminelle.

Oserait-elle saluer, tout à l'heure, celle à laquelle elle avait pris son neveu bien-aimé, sa dernière joie en ce monde, pour l'envoyer à la mort. Et à quelle mort!

"Non, songea-t-elle, le front empourpré de remords et de honte, jamais je n'aurai l'audace d'aborder ma tante comme j'en avais eu la pensée."

Cependant, la messe était terminée, en la petite chapelle; le vide s'était fait et Elsa ne sortait point...

Qu'attendait-elle, ses yeux sombres profondément meurtris, constamment fixés sur Mlle de Bagnerès?

Elle n'attendait rien... seulement, elle ne trouvait plus la force de secouer sa torpeur, sa fatigue physique, quintuplée par une douleur morale dont elle ne voulait pas s'avouer la violence.

Mlle Bérengère se leva la première; en se dirigeant vers la porte, elle aperçut sa nièce.

Tout d'abord, son regard, si bon d'ordinaire devint tellement dur, qu'Elisabeth se sentit défaillir.

Pour l'unique fois de sa vie, la sainte fille venait d'éprouver un sentiment de répulsion et de haine. Cette femme qu'elle allait frôler ne lui avait-elle pas pris son enfant!

Et pourquoi l'avait-elle désiré? Pour se parer de son nom d'abord... Et pour l'envoyer à la mort ensuite, après l'avoir, ô combien! fait souffrir.

Très vite, Mlle de Bagnerès passa, comme si elle eût voulu fuir, loin de la vue de l'idole, cruelle et mauvaise qui, même là, dans le lieu béni, lui apparaissait semblable à une de ces divinités païennes avides de sacrifices et de victimes.

Mais, sur le seuil de la chapelle, la vieille demoiselle se retourna pour lancer un dernier et suppliant regard vers l'Espérance des désespérés.

Et il lui sembla que la Vierge, en lui montrant le Christ qu'elle tenait dans ses bras, lui disait:

"J'ai pardonné, j'ai aimé les bourreaux de mon fils, tu dois m'imiter, tu dois pardonner et, loin de juger cette enfant, la secourir."

Mlle Bérengère ne résistait jamais à la grâce, elle écouta son cœur infiniment compatissant; elle dompta son juste ressentiment et, refoulant ses larmes, elle se rapprocha de sa nièce; elle fut frappée de l'expression d'angoisse répandue sur son visage et devina son épuisement.

—Vous semblez bien lasse, mon enfant, murmura-t-elle, voulez-vous accepter le secours de mon bras, pour revenir vers le château, ou préférez-vous que je fasse prévenir madame votre mère?

Un flot de sang rosait les joues, tout à l'heure si pâles de la pauvre Makéri, elle joignit les mains, et, dans un de ses coutumiers élans de franchise, elle s'écria :

—Comment pouvez-vous me parler, avec cette douceur! Je dois être, pour vous, un objet d'exécration. Ne vous ai-je pas tué votre fils!...

—Dieu seul, ma petite, discerne quelle est votre part de culpabilité, moi je n'ai pas le droit de vous juger, moins encore celui de vous condamner. Vous condamner!... mon pauvre vieux cœur brisé n'en aurait plus la force... mais il peut encore vous plaindre, car vous souffrez, Elisabeth.

—Oh! oui, je souffre effroyablement, c'est moi qui l'ai tué!... Il est mort en me maudissant!

—Ne parlez pas de mort! Je veux espérer encore!

—Demandez à Dieu de nous le rendre, ma tante, demandez-lui de m'envoyer un fils!

—Une fille aussi serait la bienvenue!

—Oh! non, c'est un fils, un autre petit Renaud que je veux, répétait-elle convulsivement.

Sérieusement tourmentée de l'exaltation de la jeune femme, Mlle Bérengère allait prier mère Marie-des-Ange d'envoyer chercher une voiture au château, quand elle aperçut l'équipage de Mme Freynet.

Voulant éviter de rencontrer cette dernière, la vieille demoiselle se dirigea vers le parloir, laissant la mère, dévorée d'inquiétude, se mettre à la recherche de sa fille et l'entraîner vers le landau, en disant :

—Pourquoi, ma chère aimée, es-tu sortie ainsi à pied, seule, et de si bonne heure?

—Je voulais voir ma tante.

—Sa vue a complètement achevé de te bouleverser, de te rendre malade. Ah! ces Bagnerès!...

Elisabeth se redressa à demi sur les coussins.

—Les Bagnerès! N'en parlez plus, maman... L'un est mort, par ma faute, l'autre est une sainte, vous m'entendez, une sainte, car ma tante est venue vers moi; vers moi qui lui ai pris son neveu! A sa place, eussiez-vous agi de la sorte, je vous le demande!.

Mme Freynet frissonna. Oh! non, elle n'eût pu pardonner à celui qui lui aurait pris sa fille! Et, avec une expression d'angoisse folle, dont elle ne fut pas maîtresse, elle considéra l'enfant adorée si pâle... si pâle!...

—Mlle de Bagnerès n'aimait pas Renaud comme je t'aime, c'est impossible! balbutia-t-elle...

—Elle l'aimait autrement, mais autant et mieux peut-être, c'est une si belle âme!

Et l'enfant gâtée, témoin insensible de l'admirable charité de la vieille fille, était émue, émerveil-

lée par cet acte de pardon, un acte qui paraissait sublime et quasi-miraculeux à sa nature passionnée et à son esprit encore païen.

—Je ne me consolerais jamais, continuait Elisabeth de sa voix saccadée, j'espérais revoir mon mari. Oh! combien je l'ai compris hier!

—Si je n'ai pas un fils, un autre petit Renaud, gémit-elle, saisie par ce dernier caprice d'avoir un garçon, pour lui donner le nom de son père, je n'aurai ni la force, ni la volonté de vivre!...

Comme la voiture pénétrait dans l'enceinte fortifiée, Elisabeth aperçut le docteur, arrêté sur le seuil de la loge de la concierge.

—Marie va mourir, murmura-t-elle, la fée de l'écluse monte chaque soir jusqu'aux remparts!... Renaud est mort!... Et moi j'ai peur de... vivre!... car je ne puis faire ce que fit Makéri, la pauvre païenne... je n'oserais pas!...

La jeune marquise était à bout de force, on dut la porter jusqu'à sa chambre.

Sur les oreillers, son visage amaigri ressortait tellement livide, ses yeux paraissaient si grands que Mme Freynet sentit une angoisse folle lui étreindre le cœur. Allait-elle encore voir partir celle-là, sa fille bien-aimée, idolâtrée?...

—Oh! docteur, gémissait-elle un moment plus tard, tout en suivant M. Maubec le long du couloir voûté, dites-moi que vous la sauverez!...

—J'en ai l'espoir! madame.

Et le docteur, un pli soucieux au front, ajouta :

—Je vais voir, un instant, Marie, celle-ci est perdue!... La tuberculose ne pardonne pas.

—Un fils!... il faut qu'Elsa ait un fils, autrement elle mourrait, murmurait l'instant suivant, Mme Freynet; puis, comme pour forcer la destinée, elle se répétait: ce fils... elle l'aura... il le faut... il le faut... Dieu le permettra!..."

V

Ce fut un fils!...

Et les cloches de l'église romane, les mêmes qui, depuis des siècles, sonnaient la naissance et la mort des Bagnerès tintèrent leurs plus gais carillons pour annoncer le baptême du marquis Guillaume-Renaud.

Un frère petit marquis, si languissant que, durant plusieurs jours, Mme Freynet se demanda, avec une épouvante sans nom, si Dieu conserverait la vie à ce bébé tellement désiré.

Il vécut cependant, malgré les tragiques pronostics de Justine, devenue tout à fait démente depuis la mort de sa fille, survenue à l'aube de la nuit où naquit Guillaume. Marie était partie sans avoir pu embrasser la petite fille de quelques heures que sa mort laissait doublement orpheline.

De cet enfant, la châtelaine s'était chargée, elle l'avait confiée à Joséphine, la remplaçante de Justine en la loge du concierge.

La folle avait fui le château; elle ne voulait plus rester à l'ombre des murs antiques où erraient trop d'âmes en peine: pauvre vieil oiseau blessé revenant au nid, Justine redescendit vers le moulin où elle était née.

Mme Freynet, nommée tutrice de la petite Marie et de sa grand'mère, veillait sur elles avec une sollicitude charitable dont elle n'était pas coutumière, sans doute dans l'espoir d'attirer les bénédictions du ciel sur Elisabeth et son fils.

Une garde avait été placée près de Justine dont la folie très douce consistait à surveiller sans cesse l'écluse afin d'empêcher le fantôme de monter encore vers le château.

Elisabeth avait repris sa vie habituelle, mais jamais aucun rayon de joie n'éclairait ses yeux sombres.

Elle aussi, comme si elle surveillait "la dame blanche" évoquée par sa nourrice, demeurait des heures et des heures accoudée au rempart, à l'ombre du marronnier rose; elle fixait, de son regard lointain et triste, tantôt les roues du moulin battant la rivière, tantôt l'écume bouillonnante de la Dronne au-dessus du barrage.

Parfois, dominant le bruit berceur de la chute d'eau, la voix de Justine arrivait aux oreilles de la jeune femme.

Et toujours—telle l'eau qui coule—la folle répétait souvent très haut, puis moins haut, puis tout bas comme une psalmodie décroissante: "La dame voudrait revenir encore chercher les petits!..."

"Elle ne pourra pas cette fois!... Je veille!... Je veille!... Je veille!..."

La dame de l'écluse ne renverserait-elle pas cette frêle barrière; si souvent déjà, elle était venue annoncer le malheur à Bagnères, frapper des êtres jeunes.

Alors, prise de peur devant ces pensées, Elisabeth, demeurée nerveuse et impressionnable, revenait vers le château, gravissait les marches roses du monumental escalier et gagnait la pièce claire et gaie où l'on avait installé la nourrice et l'enfant.

Longtemps la jeune mère contemplait le petit visage rouge et ridé, et sur les traits menus, seulement ébauchés, semblait-il, elle cherchait avidement une ressemblance.

Mais, non!... La bouche du bébé n'avait pas les lignes droites de celle de Renaud, le front bas—comme celui de Makéri sans doute—n'aurait jamais l'ampleur de celui du disparu, et les yeux

gris un peu verts—des yeux inconnus—n'auraient jamais non plus l'attrance des prunelles d'un brun si chaud.

Cette constatation irritait la jeune femme; elle prenait la destinée en haine, la destinée qui, une fois de plus, contrariait ses desirs.

Une autre déception lui venait à constater que jamais elle n'éprouverait, pour son fils, le sentiment puissant dont sa mère avait été saisie près de son propre berceau, ce sentiment qui avait réveillé le cœur de Makéri.

Et Elsa souffrait à crier de se sentir si triste, si désabusée, de ne trouver de charme à rien... de ne plus aimer les roses et le soleil, de refermer, avec impatience et dégoût, ses livres préférés et de fuir les souvenirs égyptiens dont elle avait été si fervente.

C'est que, toujours—comme Justine croyait voir le fantôme de demoiselle Jacquette — Elisabeth voyait se dresser, devant elle, le fantôme de Renaud irrité, celui de Renaud, mort en la maudissant sans savoir qu'elle l'aimait!

Car elle l'aimait,—elle se l'avouait—à sa manière de créature païenne et passionnée!... Mal, par conséquent, et point assez pour lui sacrifier son amour d'elle-même et son besoin de domination, mais enfin elle l'aimait et, privée de lui, la vie lui paraissait terne, plus encore... affreusement mauvaise et douloureuse.

Atteinte au cœur par la morne impassibilité d'Elisabeth, le dégoût de toutes choses qu'elle manifestait, Mme Freynet vieillissait étrangement.

Etre grand'mère ne pouvait lui faire oublier les déceptions et le chagrin de sa fille; cependant, par un effet de son amour maternel, elle tenait passionnément à conserver le bébé, sans, pour cela, parvenir à lui donner sa tendresse et à lui pardonner d'être le fils du beau et fier Renaud.

Sous l'empire de ces sentiments contradictoires, elle s'occupait du frêle petit être avec une sollicitude incessante, mais sans se départir de sa froideur habituelle.

L'été s'est enfui, l'automne cédera bientôt le pas à l'hiver et, en les jardins où la gelée a fait des ravages, quelques roses Bengale demeurent seulement près des asters et des chrysanthèmes.

La Toussaint est passée depuis hier.

Elisabeth a voulu assister à "la messe des morts"; sa mère est souffrante; elle est seule dans l'antique banc sculptée où s'accrochent toujours les dragons héraldiques et le vieux blason.

Pendant que le prêtre et les chantres psalmodient les prières funèbres, elle jette un regard vers l'une des chapelles latérales; là, dorment tous les

Bagnerès. Sur les murs, nombreuses, très nombreuses, se détachent les épitaphes, quelques-unes presque récentes, d'autres—les plus longues—écrites en latin, remontant à des siècles. Près du nom de ces hauts et puissants seigneurs, un nom manque et manquera toujours!... Renaud ne dormira pas son dernier sommeil aux côtés de ses parents, de ses ancêtres, bercés encore par la chanson de l'écluse, à l'ombre de la croix et du donjon! Il demeure, lui, un disparu!

Femme, veuve de disparu, est-ce donc là ce que sera Elisabeth?... Ces mots sont, pour elle, acérés, tels des coups de poignard, mais si son cœur souffre, à sa douleur se mêlent des sentiments complexes... La jeune marquise s'est ressaisie; elle s'accuse moins du départ de Renaud et ne songe pas, sans une sourde rancœur, à sa révolte et à sa fuite. L'autoritaire créature ne supporterait point la plus mince des contradictions, et, cependant, elle est bien près de penser, avec une suprême inconséquence, que son mari eût pu tout supporter pour l'amour d'elle!...

Cependant, l'office étant terminé, Elisabeth quitta l'église, la dernière, afin d'éviter la rencontre des bonnes dames du bourg.

Lentement, de son pas lassé, elle s'achemina vers le château; arrivée au pied des remparts, ses yeux rencontrèrent une excavation creusée dans le rocher servant de base aux vieilles murailles; un instant, elle s'arrêta en face de cette sorte de grotte, maintenant tapissée d'admirables capillaires—jadis, demeure de Troglodytes—à laquelle on accède, par un escalier grossièrement taillé.

"Les êtres qui vécurent là, pensa la jeune femme, furent certainement plus heureux, en tout cas, moins malheureux que moi; leur nature fruste n'aurait su concevoir les sentiments complexes, les douleurs morales dont sont victimes leurs descendants, parvenus à l'apogée de la civilisation! Je voudrais avoir la mentalité de ces femmes des cavernes, murmura-t-elle; décidément, cette civilisation excessive, en développant l'homme, a surtout développé la faculté de souffrir, avec celle d'aimer."

Pendant qu'Elisabeth ébauchait ce rêve stérile, une voix l'arracha à sa contemplation méditative.

—J'ai là une dépêche pour Mme la marquise, à moins qu'elle ne soit pour Mlle Bérangère, car l'adresse porte seulement le nom de Bagnerès.

S'étant retournée brusquement, la jeune femme vit, à son côté, le vieux porteur des télégrammes, Léonard, un ancien serviteur du marquis Antoine-Guillaume.

Fébrile, la main tremblante, elle ouvrit le pli cacheté et en lut avidement le contenu.

"Mission arrivée Ouadai, tous sains et saufs, après horribles souffrances; reçois à l'instant, avis du ministère et vous le transmets.

"BOUGANVILLE."

Un cri de joie s'échappa des lèvres de la jeune femme.

—Madame la marquise aurait-elle reçu, enfin, de bonnes nouvelles de "notre jeune Monsieur", osa demander le vieillard.

—Dieu merci! M. le marquis est en bonne santé, il reviendra bientôt!

Sans écouter les félicitations émues du bonhomme, Elisabeth alla, pour la première fois, depuis le départ de son mari, sonner à la grille du logis des Sénéchaux.

Et, devant le domestique, elle traversa le corridor irrégulier et, par le vieil escalier, rejoignit Mlle Bérangère qui, profitant des dernières caresses du soleil, parcourait les étroites allées de son jardinet.

À la vue de sa nièce, elle s'arrêta le cœur étreint d'une émotion intense.

—Vous savez quelque chose de Renaud? balbutia-t-elle.

—Oui! ma tante. La duchesse de Bouganville nous télégraphie.

Plusieurs fois, la vieille fille relut le bienheureux télégramme.

Des larmes de joie coulaient sur son visage.

—Sauvé! mon enfant est sauvé! s'exclama-t-elle. Oh! combien j'avais raison de compter encore sur la protection de l'Espérance des Désespérés!

—Ma tante! dit tout bas Elisabeth, puisque la Vierge vous a rendu Renaud, vous me le rendrez, n'est-ce pas?

La voix de la jeune femme se faisait suppliante, mais ses yeux, malgré elle, ordonnaient.

—Je ferai tout pour cela, mon enfant. Je souffrirais tellement en voyant se briser des liens sacrés! Seulement, seulement, il faudra ménager sa fierté... lui faire oublier!...

—Je ferai, moi aussi, bien des sacrifices... je l'aime et j'ai souffert!

Pensivement, Mlle Bérangère regarda sa nièce; déjà la joie émue dont, tout à l'heure, son visage était illuminé, se mélangeait d'une expression triomphante et, au coin de ses lèvres pourpres, le mystérieux et inquiétant sourire de sphinx semblait venir flotter.

Elisabeth, sa tante le devinait, voulait passionnément reconquérir son mari, mais autant par orgueil que par amour; or, le cœur tendre de la vieille fille le sentait, son expérience le savait: en l'âme d'une femme, à côté du véritable amour,

l'orgueil ne saurait vivre. Donc, la jeune marquise s'aimait encore au-dessus de tout, elle ne ferait pas d'excuses, ne s'humilierait pas!

Le cœur de l'idole avait été touché par la douleur, mais non brisé par un sentiment assez puissant pour le changer. Et alors... la nature si fière de Renaud se contenterait-elle de cette attitude?... Mlle de Bagnerès ne le croyait pas et cette crainte fut une ombre jetée sur sa grande joie.

Mme Freynet, pas davantage, ne compta sur la bonne harmonie future du jeune ménage; aussi, le soir de ce même jour, tandis que sa fille faisait, tout haut, des projets pour le retour de son mari, elle demeurait sombre et pensive.

— Enfin, maman, pourquoi ne pas vous associer à ma joie! s'exclama Elsa qui avait remarqué la tristesse de sa mère.

— Je voudrais pouvoir le faire, ma chérie, et, malgré moi, je me méfie de l'avenir; mon gendre est si peu le mari qu'il t'eût fallu.

— Lui seul m'a tentée... lui seul a su me plaire! Evidemment, il est fier!... mais n'est-ce pas pour cela que je l'ai voulu! Puis il est si beau! Et j'aime la beauté, comme j'aime le soleil et les roses.

— Et, enfin, il ne faut pas perdre cela de vue, il m'a aimée.

— Il t'a aimée! le grand mérite! Aurait-il pu faire autrement? Et, sans doute, il t'aime encore! Seulement, Renaud serait capable d'imposer silence à son amour; sa volonté est si tenace et son orgueil si grand!

— Par orgueil, me fuirait-il à tout jamais?... Je ne puis le croire. Au reste, l'enfant, l'héritier du nom et du titre n'est-il pas là pour le rappeler!...

— Oui! il y a l'enfant, répéta Mme Freynet, sans se départir de son air soucieux.

— Alors, maman, s'écria la jeune marquise, avec un frémissement dans tout son être, vous croyez possible qu'il abandonne son fils, sa tante, toutes ses affections! Oh! si cela était, ajouta-t-elle, les joues pâlies, les yeux mauvais, combien je serais heureuse de me venger. Et, pour cela encore mon petit Guillaume serait une aide puissante.

Cette fois, la mère se tut; peut-être, nonobstant son idolâtrie, songait-elle que si Elisabeth eût aimé son mari, comme elle avait aimé le sien, elle n'aurait pas pensé à sa vengeance, le jour où elle avait eu la joie d'apprendre que Renaud n'était pas mort.

Oui, tout simplement, Mme Freynet subissait-elle encore l'emprise de son aversion, de sa jalousie, surtout, pour son gendre.

Nul n'aurait pu démêler les vrais sentiments de cette femme étrange dont rien, maintenant, sauf

parfois, un éclair de tendresse en regardant Elsa, ne venait égayer le dur visage.

VI

La mission Bouganville se couvre de gloire; les revues scientifiques et les journaux racontent, avec force détails, les dangers qu'ont courus les hardis pionniers; ils disent comment M. de Bouganville, ayant été terrassé par la fièvre, son ami Widbod l'a remplacé à la tête de l'expédition, comment, grâce à sa science technique, à son endurance, à son admirable présence d'esprit, ce chef improvisé a, triomphant de mille dangers, ramené à Ouadai, le duc, encore très faible, et tous ses compagnons.

Elisabeth lit et relit ces récits enthousiastes. Ah! oui, ces Bagnerès sont d'admirables entraîneurs d'hommes, des conquérants toujours; et Renaud, caché sous le vieux nom patronymique, n'a pas failli à l'exemple des ancêtres.

Plus que jamais, avec frénésie maintenant, la marquise veut renouer le lien brisé.

Pour en arriver là, dressant ses batteries depuis le jour de sa rencontre avec Mlle Bérengère à la chapelle, elle fréquente assidûment le logis des Sénéchaux.

Ne quittant guère Bagnerès où l'enchaîne son frère petit enfant et aussi la santé décidément très ébranlée de Mme Freynet, elle est devenue le bras droit de la bonne vieille fille, s'occupant, avec zèle, de ses pauvres et de ses oeuvres.

Cependant, Mlle Bérengère, rendue méfiante par sa dure déception, observe la jeune femme avec inquiétude; il le lui semble, ce n'est ni l'esprit chrétien, ni le désir d'atténuer ses défauts, ni même un élan sincère vers les malheureux qui poussent sa nièce à faire du bien, mais seulement l'espérance, en agissant ainsi, de reconquérir la tante de son mari, une tante très aimée qui, seule, a des chances de décider son neveu à revenir à Bagnerès.

Mlle Bérengère ne se trompait point. Elisabeth ne se résignait pas à faire des excuses directes à Renaud; elle espérait seulement avoir des chances, lorsqu'il viendrait au logis des Sénéchaux, de le rencontrer comme par hasard, à l'ombre du donjon, sur les bords de cette Dronne dont le gazouillis accompagna leurs aveux.

Elle saurait alors, par sa beauté, habilement mise en relief, par l'évocation adroite des souvenirs d'amour, le charmer, le retenir, le garder à tout jamais; car, puisqu'il le fallait, elle ne résisterait plus ouvertement à ce beau prince, elle éviterait de lui dire brutalement, je veux! Elle dominerait son caractère altier!

Un jour, enfouie dans une des vieilles bergères à oreillettes du salon de Mlle Bérangère, la jeune marquise communiquait ses intentions à sa tante qui venait de lui lire une lettre de Renaud, une longue lettre où l'explorateur racontait le périlleux voyage, en passant presque entièrement sous silence ses hauts faits personnels; et, en cette lettre si affectueuse pour la vieille fille, le nom d'Elisabeth—la jeune femme en fit la remarque avec tristesse—n'était pas prononcé.

—Renaud, dit-elle, me garde encore rancune de la pénible scène qui amena son départ, mais j'espère bien arriver à obtenir son pardon.

—Pour cela, mon enfant, excusez ma franchise, il faudrait... changer, renoncer à votre orgueil. Et, le voulez-vous vraiment, sincèrement, sans restrictions?

—Oui, je le veux, ma tante; la philosophie dont je tâche de m'imprégner me donnera la force nécessaire.

—La philosophie... maintenant, répondit Mlle Bérangère, tristement railleuse, je croyais que vous en étiez à l'égyptologie et à la théosophie!...

—L'égyptologie; son nom seul me fait horreur!

"Ah! non! Isis et Hathor n'ont plus, en moi, une fervente! La terre des Pharaons ne me tente point davantage. Je n'ouvre jamais un livre parlant de l'Egypte. Evoquer Makéri m'a coûté trop de larmes.

"Quant à la théosophie, elle a cessé de me plaire; depuis que j'ai connu la souffrance, vivre une fois me semble suffisant! Je ne désire pas, comme le croyaient les Egyptiens et comme l'enseigne la théosophie, me réincarner jusqu'au jour où, ayant atteint la perfection, je connaîtrai le bonheur! Le bonheur!... Je le voudrais tout de suite.

—Le bonheur humain!... Le bonheur absolu, un rêve éternellement poursuivi, impossible à saisir en ce monde! C'est ailleurs qu'il faut le chercher. Puis, cette théorie de la réincarnation, base de la théosophie, est en complet désaccord avec nos dogmes sacrés...

—Je le sais! mais je n'ai pas de cas de conscience à ce sujet, puisque, je vous l'ai dit, je donne, en ce moment, mes préférences à la philosophie.

—C'est une science aride et souvent malsaine aux cerveaux féminins, et trop de philosophes sont tristement athées. Tenez, croyez-moi, même au point de vue humain, si je puis m'exprimer ainsi, en parlant d'un livre divin, jamais aucun de vos philosophes ne concevra rien qui approche de l'Evangile, rien d'aussi consolant, rien d'aussi tendre.

—L'Evangile, oui c'est beau, répondit Elisabeth pensive... seulement c'est trop sublime... trop au

delà de nos faibles forces! Aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même, non, vraiment j'ai la franchise de l'avouer, je ne saurais cesser de m'aimer, ni aimer l'humanité en général, encore moins en particulier! Elle est fort laide, l'humanité, en dehors de quelques exceptions et, voyez-vous, ma tante, j'aime la beauté.

—Aimez Dieu, alors, mon enfant! Il est la beauté même et vous en arriverez à aimer les créatures qu'il a voulu sauver par amour, vous en arriverez à vous vaincre.

—Etre bon!... oui, c'est beau aussi, mais c'est si difficile!...

—Où serait le mérite si la lutte n'existait pas. Soyez-en certaine, on souffre davantage pour avoir cédé à ses passions que pour les avoir combattues! Elisabeth, continua Mlle Bérangère, en cet instant vous êtes tentée!... Votre conscience et probablement votre cœur vous disent qu'une lettre de vous à Renaud, un mot sincère d'excuse, un appel tendre ramèneraient plus tôt le cher exilé que cent missives de la pauvre tante. Eh bien! cette lettre! vous ne l'écrivez pas!... Et ce ne sont point vos philosophes qui vous apprendront la sublimité... voire la douceur de certaines humiliations!...

Une rougeur ardente s'alluma sur le visage de Makéri; elle baissa la tête et murmura:

—C'est vrai!... encore je ne pourrais pas lui dire pardon!... mais il reviendra vers vous... vers le vieux nid et, alors, je saurai le reprendre.

La vieille demoiselle hocha tristement la tête.

—Et s'il ne revenait pas! dit-elle. Prenez garde, vous jouez avec le feu! Je vous l'ai dit, et je le crois, votre cœur contient un trésor, voulez-vous donc que Dieu le brise tout à fait, ce cœur, pour vous révéler à vous-même!

Elisabeth demeura silencieuse un instant; puis, elle se leva, comme pour fuir loin de cette voix, trop à l'unisson de celles de sa conscience et de son cœur.

Et ces voix, l'orgueil de l'idole ne voulait pas les entendre.

—Je rentre, dit la jeune femme, car mon petit Guillaume—dorénavant, je le nommerai ainsi pour ne pas avoir deux Renaud à la maison—n'est pas très bien!

—Il est donc toujours frêle?

—Oui, répondit Elisabeth en soupirant, et la petite Marie est autrement forte, autrement développée! Enfin, je veux espérer que, grâce à nos soins constants, il rattrapera, un jour, le temps perdu.

Et, abandonnant le vieux logis, la marquise regagna l'enceinte fortifiée; avant de rentrer, elle vint s'accouder au parapet qui domine la rivière.

Un vent de l'ouest, aigre et violent, secouait, derrière elle, les branches des tilleuls et des marronniers où demeuraient accrochées—lamentables restes des splendeurs de l'été—quelques feuilles roussies et flétries; ce même vent passait sur la plaine, toute grise sous le ciel gris, secouait les aulnes et les frênes dépouillés de verdure, fouettait l'eau trouble de la Dronne et courbait, sur ses berges humides, les saules et les roseaux.

Des vols de corbeaux, échappés aux rochers blancs dont on apercevait les cimes tourmentées, tournoyaient dans l'air, mêlant leurs cris sinistres à la voix de l'écluse.

Et, au pied des vieux murs, à l'extrémité du jardinet, privé de roses et de ses pampres, Justine, debout, immobile, répétait, pour la millième fois, la sempiternelle psalmodie: "La dame voudrait revenir encore chercher les petits, mais elle ne pourra pas cette fois!... Je veille!... Je veille!..."

"Tout est lugubre, le ciel, le paysage, la rivière, pensa la jeune femme, plus encore cette malheureuse démente!"

Puis, secouant sa tête brune, en un geste d'orgueilleux défi, elle ajouta:

"Peu importe, quoi que ma tante en dise, je ferai face aux peines de la vie! A ses adeptes, Nietzsche souhaite la souffrance et l'abandon... J'ai connu cela... et je suis debout... je tiens bon! Je m'élèverai au-dessus de l'humanité, je dominerai mes passions... je résisterai à la tempête... et je vaincrai le rebelle!..." Et, avec son sourire inquiet au coin des lèvres, la jeune femme franchit la porte d'entrée et regagna la nursery.

—Encore quelques heures, et 1903 commencera son règne, disait Elisabeth, en s'installant sur l'un des larges fauteuils de la bibliothèque.

Un feu énorme flambe, rougissant le revêtement de cuivre fleurdelisé de la vaste cheminée aux landiers de fer forgé, léchant, de ses flammes multicolores, la plaque où se dresse, immuable, la tour de sable.

Sur les meubles massifs et les médaillons de bronze, la clarté des grosses lampes se répand à flots, à peine atténuée par d'illusoires abat-jour de dentelle, car la marquise aime la lumière, comme elle aime le soleil.

Les rideaux dissimulent les vitraux des fenêtres carrées, les portières sont abaissées; en cette pièce close et confortable, près de ce bon feu, on éprouve une certaine jouissance à écouter, au dehors, le vent du nord hurler et mugir, en se brisant contre les murailles, et, cependant, Mme Freynet, les yeux fixés sur son tricot, demeure muette et sombre.

—Par un sentiment de superstition irraisonné, reprit la jeune femme, j'éprouve une sensation de soulagement à voir cette année tomber dans le passé. Ces douze mois m'ont accablée de chagrin, plus que tous ceux de mon existence.

—Puisse 1903 t'apporter du bonheur et te faire oublier, mon enfant chérie, les déceptions et les tristesses de sa devancière. Pour moi, il n'est pas d'autres joies en ce monde que tes propres joies.

Elisabeth relève les yeux, une fois encore, elle est frappée de l'expression sombre, anxieuse, du visage tourmenté de sa mère où, trop souvent, le sang afflue violemment.

Mais l'égoïste créature n'a point appris, malgré ses récentes épreuves, à s'apitoyer sur les douleurs des autres; seules, les agitations de son cœur l'intéressent; aussi, chassant bien vite cette éphémère pitié, elle ouvre, afin de se distraire, une revue arrivée le matin. Soudain, un cri lui échappa.

Voici ce qu'elle venait de lire:

"Le duc de Bouganville s'est embarqué à Toga avec les membres de la mission, à l'exception de deux de ses compagnons: l'héroïque Widbod et M. Havard qui demeurent en Afrique."

—Renaud ne revient pas! Vous m'entendez, maman? s'exclama la jeune femme.

"Il reste en Afrique, sans s'inquiéter de celles qui l'attendent ici! Il a pris goût à sa vie périlleuse, notre confort, notre luxe lui semble amollissants! Il ne veut rien nous devoir, son orgueil ne désarme pas!"

"Vous le voyez, je n'avais pas tort de me méfier de 1902. Cette année néfaste me réservait le coup de grâce pour son dernier jour."

Et un rire amer, une sorte de cri strident, qui ressemblait presque à un sanglot, s'échappa de sa bouche où le sourire de bravade s'était éteint.

—Je te l'avais dit, ma bien-aimée, l'orgueil de ces Bagnerès est un mur d'airain; rien ne saurait l'entamer! Contre ce mur, ton bonheur s'est brisé! Oh! ce Renaud, ne pourras-tu donc jamais l'oublier!

—Je m'y appliquerai, je vous le jure, maman, répondit Elisabeth, une lueur noire au fond de ses prunelles, car, si mon bonheur s'est brisé, moi je suis debout et je tiens bon!

Subitement, elle se tut et, après avoir rejeté au loin la malencontreuse revue, elle se rapprocha de l'une des tables à cariatides et se mit à feuilleter "la Volonté de Puissance" de Nietzsche, mais les lettres dansaient devant ses yeux, le sens abstrait des phrases échappait à son esprit troublé, une irritation sourde la prenait, à ne découvrir ni un mot, ni une pensée qui fût un réconfort dans l'an-

goisse affreuse, et cependant inavouée, qui l'étreignait.

Elle referma le livre, et ses yeux s'arrêtèrent sur la vieille édition des Oeuvres de Plutarque qu'elle avait toujours laissée à la place même où l'avait posée Renaud, le jour de son départ.

Il lui sembla que ces pages, les dernières qu'eût feuilletées le jeune homme, gardaient l'empreinte de belles mains aimées.

La fantasque Makéri eut la tentation violente de se pencher pour baiser ces pages, tandis qu'un désir ardent, impérieux de revoir son mari, d'entendre sa voix chaude s'emparait de son être tout entier.

"L'aimerais-je vraiment d'amour, pensa-t-elle avec effroi, moi qui me suis juré de me garder de cet esclavage?"

En étouffant un sanglot elle se dirigea vers la porte.

Figée par le désespoir, Mme Freynet écoutait décroître, sous la voûte du couloir, le bruit saccadé et nerveux des petits talons.

"Elle souffre, elle souffre horriblement, murmura-t-elle, j'ai tout tenté... j'ai fait l'impossible pour assurer le bonheur de ma fille et je n'ai pas pu le lui garder. Ah! malheureuse! malheureuse que je suis!"

Et, seulement lorsque la vieille horloge sonna minuit, la mère, rappelée à la réalité de l'heure, abandonna à son tour la pièce austère "aux âmes en peine", aux Bagnerès de jadis.

VII

—Ma tante, vous avez reçu, ce matin, une lettre de Renaud, permettez-moi de lire cette lettre, disait, le lendemain, Elisabeth.

Et, d'un geste, la jeune femme montrait une enveloppe décachetée, posée sur le bureau.

—Pourquoi tant tenir à lire cette lettre, mon enfant?

—Afin de savoir à quelles raisons obéit mon mari en persistant à me fuir... à me fuir à tout jamais, sans doute!

—A tout jamais! Non! Il reviendra un jour!

—Dans dix ans peut-être! L'absence ne lui pèse pas! Et moi qui croyais qu'il m'avait aimée.

—Oui... Elisabeth, il vous a aimée! Et il vous aime, mais, précisément à cause de cet amour, il ne se sent pas la force d'entendre de cruelles paroles s'échapper de vos lèvres.

—Ne lui avez-vous pas dit, ma tante, mes résolutions?

—Si, mon enfant; seulement il attendait... il était en droit d'attendre autre chose.

La jeune femme, sans répondre à la réflexion de Mlle Bérengère, reprit sur un ton de prière:

—Ma tante, je vous en supplie, donnez-moi la lettre.

—Le dois-je? murmura la vieille fille anxieuse. Si cette lecture allait vous exaspérer!

—Soyez sans crainte. Je saurai me maîtriser.

—Je veux vous croire, après tout, si vous êtes juste, vous approuverez, vous comprendrez la délicatesse de votre mari et, si vous le préférez à votre orgueil, vous le lui direz!

La marquise secouait la tête; elle n'arrivait pas à concevoir une pareille résistance à ses désirs. Et la pensée de s'humilier jusqu'à prononcer le mot de pardon la mettait en révolte.

Cependant, elle saisit l'enveloppe venue de si loin et, après avoir remercié sa tante, elle quitta, en hâte, le logis des Sénéchaux.

Maintenant, seule, dans l'austère bibliothèque où, comme la veille, flambait un bon feu, elle lit avidement la lettre de Renaud.

"Je suis navré, ma bien chère tante, écrivait le jeune homme, car—mon cœur le devine—cette lettre va vous apporter une déception. Certainement, vous attendiez bientôt mon retour... Et ce retour, je l'ai fermement décidé, est remis à de longs mois... à des années peut-être!... Certes, les pays tropicaux, merveilleux, malgré bien des mauvais côtés, ne sauraient me faire oublier le cher petit coin de terre où je suis né, où reposent les miens, où vous vivez..."

"Mais revenir au vieux logis, pour quelques jours, est chose impossible! Il est trop près du donjon, trop près du château. J'aurais l'air de braver la marquise. Je risquerais de la rencontrer et ces rencontres seraient un supplice."

"La vue d'Elisabeth éveillerait, en mon âme, de trop doux... de trop cruels souvenirs et me sentant un homme faible comme tous mes semblables, je me demande si j'aurais la force de résister aux sourires de la femme que j'ai aimée... que j'aime, de résister à celle dont l'image me suit et m'a suivi au sein de ces solitudes grandioses, en face des dangers... en face de la mort même que j'ai frôlée de si près, une image trop chère, évoquant, hélas! une déception suprême!"

"Parfois, l'Elsa, souriante et charmante, du jardin des Eglantiers et la fiancée émue qui, là-bas... si loin, près de la Table des Druides, sut me convaincre de son affection, sont venues peupler mes songes, mais le réveil et la réalité laissent la place à la Makéri au sourire décevant, dont les belles lèvres me furent si cruelles!"

"Pauvre insensé que j'étais! Comment avais-je pu me figurer que le lieutenant Renaud était aimé pour lui-même!"

"Combien je l'ai d'abord maudite, cette Makéri, combien j'ai souffert devant mon beau rêve brisé et mes illusions meurtries!"

"Puis peu à peu, l'apaisement s'est fait, j'ai jugé avec une perception différente."

"Elsa n'est pas un ange, ni une âme de bonté comme vous, elle n'est point non plus un démon,

ni même une créature foncièrement mauvaise ; c'est une enfant née avec des instincts généreux, qu'on a pris plaisir à gâter en développant incessamment son orgueil devenu immense, en étouffant constamment les élans de son cœur, en l'éloignant de tout spectacle douloureux.

— Mais—allez-vous me dire, chère tante—cet orgueil que tu reproches à ta femme, ne lui obéis-tu point toi-même ? Et vous ajouterez : le respect du mariage, tes devoirs envers ton fils, qu'en fais-tu ? Laissez-moi vous répondre en me figurant être assis près de vous, sur l'une des vieilles bergères à oreillettes du salon, ce salon où ma pensée erre si souvent.

— Chère tante, vous dirai-je, je respecte le mariage et j'aime mon enfant et ma femme.

— Si, par impossible, Elisabeth devenait pauvre, vous me verriez accourir, mais elle est riche, trop riche !... Or, j'aurais dû m'en souvenir : si une femme peut tout devoir à son mari, parce que c'est dans l'ordre, l'inverse ne saurait exister sans une déchéance pour l'homme, voilà donc à quoi je suis résolu : je reste en Afrique pour tenter la fortune ; je m'associe à l'un de mes compagnons, un jeune homme intelligent et très énergique, nous allons employer les quelques capitaux dont nous disposons à l'exploitation de forêts de caoutchouc, forêts que nous avons eu la chance de découvrir, au cours de notre périlleuse aventure. L'entreprise est hasardeuse, à cause, surtout des longues distances et des difficultés des transports dans un pays imparfaitement exploré : où la navigation des fleuves est si difficile ; mais, malgré tout, j'ai confiance.

— Si nous réussissons, la fortune pourrait venir rapidement ; je ne demande pas à gagner des millions. Non ! Seulement de quoi racheter Bagnerès ! Et, alors, en revenant vers ma femme, je rentre chez moi. Peut-être, ce jour-là, Elisabeth croirait-elle à mes sentiments désintéressés !

— Si, au contraire, cédant aux appels de mon cœur, j'étais revenu en France, que serait-il advenu ?...

— Dans la joie du revoir, l'enchanteresse m'aurait repris ; puis, bientôt, heureuse de son triomphe, car l'"Idole" demeure debout,—son silence est là pour me le prouver,—ses défiances lui reviendraient ; ne lui a-t-on pas enseigné que l'or est le roi du monde ! Elle penserait, avec raison cette fois, que j'ai fui le travail et la lutte pour revenir vers le luxe et la vie facile. La châtelaine tenterait, de nouveau, de faire de moi son esclave docile ; je me révolterais. Et une seconde rupture serait définitive.

— Au reste, chère tante, nonobstant vos affectueuses affirmations, comment admettre que je ne suis pas, pour Elisabeth, un oublié ! Non seulement, mes proches et mes amis m'ont écrit leur joie de ma résurrection, mais encore toute la famille de Mme Freynet m'a envoyé ses félicitations ; ai-je reçu une ligne de ma femme ? Certes, je ne serais pas revenu tout de suite. Mais quel courage cette lettre m'aurait donné pour travailler à la conquête de son amour et de notre bonheur, un bonheur que nous avions assis sur le sable et que je rêve d'édifier solidement.

— Seulement... l'amour !... Elisabeth est-elle capable d'en éprouver ? La jeune fille des grands rochers me dit oui, Makéri répond non ! L'avenir seul résoudra la question.

— Quant à mon petit Guillaume, il n'a pas besoin de moi, de quelques années ; si je ne revenais pas—le climat est ici peu clément—vous lui diriez que son père, malgré son abandon apparent, a songé à lui, avec une grande tendresse.

— Quoi qu'il en soit, chère tante, donnez-moi des nouvelles de cette cruelle Makéri, donnez-moi de celles du cher petit enfant. Parlez de moi à nos parents, à nos amis, à nos vieux serviteurs ; je n'oublie personne.

— Et maintenant, le courrier va partir, je lui confie toutes ces pensées avec un million de tendresses, songez à l'exilé et recommandez-le à l'Espérance des Désespérés.

— Laissez-moi vous embrasser, tante Bérangère chérie, avec toute l'affection filiale que vous a vouée

— "Votre RENAUD."

Deux fois, Elisabeth, violemment émue, relut cette lettre.

Absorbée par ses pensées, la jeune femme n'entendit pas la porte s'ouvrir, et le bruit d'un meuble poussé près d'elle la fit tressaillir.

S'étant retournée, elle vit son cousin Roger, arrivé le matin même à Bagnerès, pour faire ses adieux à sa tante et à sa cousine, avant son départ pour le séminaire.

L'émotion d'Elisabeth était telle qu'elle ne chercha pas à en dissimuler la cause.

— Tiens, Roger, s'écria-t-elle, prends connaissance de la lettre de mon mari à sa tante et tu me diras, ensuite, si tu trouves des excuses à l'abandon dans lequel il laisse sa femme et son enfant.

Le jeune homme lut attentivement les pages que recouvrait la ferme écriture de l'explorateur, puis il posa les feuillets sur l'une des tables à cariatides.

— Tu es une abandonnée parce que tu le veux, dit-il simplement.

— Je le veux ! Est-ce moi qui ai conseillé à Renaud de demeurer en Afrique, pour faire le commerce de caoutchouc ?

— Non ! Tu ne lui as pas conseillé de rester là-bas, mais, après avoir provoqué son départ par des paroles violentes et cruelles, tu devais faire les premières avances, t'humilier.

— Tu devais, disons le mot, demander pardon à ton mari !

— Demander pardon à quelqu'un ? Moi, jamais ! N'était-ce pas une avance de courir jusqu'à Marseille, de lui tendre la main ?

— Si ton mari avait répondu à ce geste, tu n'aurais pas tardé, un mois après à lui faire regretter sa faiblesse. Il a bien jugé la situation.

— C'est cela ! Condamne-moi, exalte Renaud ! Toutes les préférences de ma famille vont à l'étranger.

— Le droit est de son côté, Elsa ! Tu as commis une mauvaise action en contraignant ton mari à

donner sa démission, une action égoïste qui devait fatalement tourner contre toi! Un homme de la valeur de Renaud de Bagnerès, pauvre, dépossédé, privé de la situation qui sauvegardait sa dignité, ne pouvait pas, ne devait pas supporter les paroles que tu as eu la folie de lui faire entendre. Aussi, on ne peut ni t'approuver, ni blâmer ton mari.

—Peu m'importent vos blâmes et votre approbation. En face de l'abandon de mon mari et de celui des miens, en face de la souffrance, je tiendrai bon.

Des lueurs orgueilleuses se jouaient au fond des yeux de Makéri, tandis que son pied mignon martelait le tapis.

Silencieux un instant, le jeune homme regardait pensivement sa cousine.

—Ma pauvre Elsa, reprit-il, tu m'accuses de te blâmer! Si tu savais combien je te plains.

—Ta pitié maintenant. Je n'en veux point. Moi, Elisabeth Freynet, inspirer de la pitié!

—Oui, continua Roger de sa voix calme, je te plains, parce que tu échafaudes ton malheur de tes propres mains, parce que, à ton orgueil, tu sacrifies ton coeur, ton bonheur, celui d'un autre, l'avenir de ton enfant et le repos de ta conscience. Un jour, sois-en certaine, cette voix de ta conscience, étouffée en toi, s'élèvera si fort que tu seras forcée de l'entendre... mais ce jour-là, peut-être auras-tu provoqué l'irréparable.

—Eh bien! voyons, que devrais-je faire, d'après toi, pieux apôtre?

—Tu devrais jeter au feu d'abord tous tes livres de philosophie, ouvrir l'Evangile, le méditer et tâcher d'en saisir le sens.

—Et, lorsque tu aurais appris les divins préceptes, lorsque tu serais imprégnée de l'esprit du Maître, tu pourrais demander pardon à Renaud... Et Renaud pourrait revenir sans crainte.

—Non, ton programme de dévotion ne me tente pas; je voudrais être heureuse tout simplement. Et, puisque je ne saurais l'être, je vais chercher à me distraire par les voyages. Sous d'autres ciels, l'oubli viendra.

—Va en Afrique! Va chercher Renaud!

—C'est justice, puisque tu l'as chassé!

—Jamais! non, jamais, il triompherait trop.

—Il serait heureux et toi aussi, ma petite Elsa. Prends pitié de toi-même.

La jeune femme se taisait, secrètement ébranlée, tentée aussi par le côté romanesque d'un semblable voyage, quand la portière, de nouveau soulevée, livra passage à Mme Freynet.

La présence seule de sa mère chassa l'émotion d'Elisabeth, lui rendit son ardeur combative.

—Vous arrivez à propos, maman, s'écria-t-elle, pour me dire ce que vous pensez du conseil de votre neveu, ne me propose-t-il pas, tout simplement, d'aller jusqu'en Afrique, à la recherche de Renaud!

—Et le climat, ce climat si meurtrier? s'exclama la mère effrayée.

—Oui! il y a le climat à éviter pour mon enfant si frêle... il y a aussi, continua la marquise d'un air de bravade, une question de dignité, je ne dois point poursuivre un homme qui ne veut plus de moi; je ne conserverai même pas le nom qu'il m'a laissé comme une aumône! Je demanderai le divorce! Avant deux ans, j'aurai reconquis ma liberté!

—Toi! Elisabeth Freynet, une divorcée!... Toi! la fille d'un homme qui a brisé sa carrière devant l'obligation de faire appliquer la loi impie. Oh! ma tante, si le souvenir de votre mari n'est pas mort dans votre coeur, dites à votre enfant qu'en méconnaissant un commandement divin, elle insulterait à la mémoire de son père.

Frémissante, Mme Freynet s'appuyait au dossier de l'un des grands fauteuils; un combat terrurait son âme, partagé entre le culte de sa fille adorée et le respect des croyances et de la volonté de l'époux disparu.

—Certainement, je divorcerai, reprenait âprement Elisabeth et, ensuite, s'il me plaît d'être duchesse ou princesse, après avoir été marquise, les occasions ne me manqueront point.

—Tu ne penses pas ce que tu dis, Elsa, murmura enfin la faible mère, calme-toi, ma chérie, reprends ta liberté si tu souffres, mais non afin de l'aliéner encore.

—Ma tante, pouvez-vous parler ainsi! Permettez-vous à votre fille de briser un lien sacré! Reprendre sa liberté!... N'est-ce point, pour une jeune femme, ouvrir la porte à toutes les tentations. Et l'enfant, allez-vous le laisser sacrifier ainsi?

—Mon fils, interrompit violemment Elisabeth, sais-je s'il vivra! Mon fils, ne m'a-t-il pas apporté la plus grande des déceptions! J'avais rêvé d'être passionnément mère et d'oublier mes tristesses auprès de son berceau. Eh bien! je ne suis en rien semblable à cette Makéri à laquelle me comparait jadis Renaud; contrairement à elle, un enfant beau, robuste, se fût emparé de mon coeur, mais ce bébé chétif, laid, m'inspire une répugnance dont je rougis comme d'une chose contre nature... Est-il possible que mon fils soit, à ce point, malingre, quand cette petite Marie, la fille d'une phthisique et d'un alcoolique, est si belle!

—On pourrait l'éloigner si sa vue t'est pénible, je donnerai des ordres, répondit Mme Freynet.

—Non, je ne veux pas! s'exclama la jeune femme, saisie de l'un de ses revirements subits; pourquoi chasser cette pauvrete puisque nous partons... Car nous partons pour la Tunisie, l'Egypte, Constantinople!

"De deux ans, on ne nous reverra pas à Bagnerès.

"Je reviendrai seulement pour faire prononcer le divorce, affirma-t-elle en regardant son cousin.

Et, comme le jeune homme observait un silence attristé, elle continua:

—Maman et Mlle Le Roussel resteront dans les villes avec le bébé et sa nourrice, moi je ferai mille excursions, je secouera mon ennui, je ferai face à l'orage. Si Renaud croit me soumettre, il se trompe. Je tiens bon et l'Idole est debout!

—Prends garde! répliqua Roger en se retirant, tu veux lutter contre ton coeur... contre le devoir... contre Dieu!... Dieu restera le Maître. "Une pierre se détachera de la montagne et tu seras brisée!..."

TROISIEME PARTIE

I

—Docteur, je n'ai plus aucun espoir à conserver, n'est-ce pas? Ma mère est paralysée pour toujours? demandait, deux ans plus tard, la marquise de Bagnerès au docteur Maubec en l'introduisant dans le petit salon.

—Hélas! oui, madame, la paralysie est complète, absolue, Mme Freyner peut vivre, ainsi, assez longtemps, mais sa guérison me paraît sinon impossible, du moins bien improbable. La terrible attaque qui l'a terrassée est-elle la première?... Il me semble que non; elle a dû éprouver des aver-tissements.

—Depuis longtemps, elle se plaignait de vertiges, elle avait fréquemment le visage congestionné.

"Une fois au Caire, elle fut forcée de s'aliter durant une semaine et, détail étrange, lorsque la malade se releva, elle, si habile à tous les travaux de couture et de tricot, ne savait plus manier une aiguille, ni un crochet

—Elle avait eu une légère congestion, je le pensais.

—Enfin, voici quatre mois, nous étions alors à Constantinople, et devions en repartir le lendemain pour regagner Bagnerès, quand elle a été frappée soudain; depuis, elle demeure inerte, seule sa main gauche a conservé la faculté de remuer et ma pauvre mère ne parvient même pas à prononcer un mot. Mais, ses yeux parlent et quelquefois j'arrive à comprendre ce muet langage; c'est ainsi que j'ai deviné son désir de retour et j'ai pu la ramener, non sans de grandes fatigues pour elle.

La jeune femme parlait d'un ton calme; sur son beau visage légèrement amaigri peut-être, les yeux sombres avaient pris une expression lassée, mais elle portait toujours droite et fière sa tête fine et le sourire mystérieux et cruel reparaisait souvent au coin des lèvres pourpres.

"L'Idole est encore debout", songea M. Maubec, en regardant Elisabeth à la dérobée.

—Mon petit Guillaume, reprenait-elle de sa voix nette, demeurée très frêle. Que pensez-vous de lui, docteur?

—Je l'ai à peine entrevu en traversant la galerie; néanmoins, il m'a paru moins développé que la petite Marie avec laquelle il jouait. La vie d'hôtel, des déplacements continuels ne conviennent guère à un enfant, surtout à un enfant délicat.

Les sourcils de la jeune mère se rejoignirent, à entendre exprimer ce blâme, si léger fût-il. Allait-on maintenant l'accuser d'imprévoyance maternelle?

—Le changement d'air me paraissait être de nature à le fortifier, son régime était constamment et scrupuleusement observé et, cependant, il demeure déplorablement nerveux et peu avancé pour un enfant de trois ans.

"Tout s'acharne contre moi!

Puis, interrompant la réponse embarrassée du docteur, elle ajouta:

—Ma tante Hélène m'a écrit que les deux bébés de Mimie sont superbes.

—L'aîné est un très bel enfant, et la petite Marguerite fait honneur à sa nourrice! Mme Vertuzac est une tendre et heureuse grand-mère. Elle attend tout ce petit monde ce matin.

—Ma cousine a décidé son voyage en apprenant notre retour. Et Mlle de Bagnerès, comment se porte-t-elle?

—Parfaitement, je suppose; en tout cas elle résiste à l'injure des années; je suis l'aîné de Mlle Bérengère de cinq ans seulement et quelle différence entre nous! Il est vrai que me voici atteint d'une affection cardiaque dont les progrès sont rapides.

Elisabeth remarqua le visage bouffi, le teint ter-reux du médecin et ne put que protester faiblement:

—J'ai aperçu, ce matin, ma pauvre nourrice, continua-t-elle, croiriez-vous, docteur, qu'elle ne m'a pas reconnue. J'en ai eu de la peine. Est-il vrai qu'on lui a trouvé une vraie fortune? ma mère ne m'avait jamais parlé de cela.

—Justine, en effet, avait gagné cent mille francs à un tirage avec une obligation de la ville de Paris, je crois. Par haine de son gendre, elle avait tenu la chose cachée et Mme votre mère avait

gardé le secret. La petite Marie sera une héritière, mais je vous dis au revoir, madame, ajouta le médecin.

—A demain, docteur, répondit la jeune femme, arrêtée sur le seuil de la porte aux sculptures, je vous montrerai Guillaume.

Comme elle regagnait le salon, des cris d'enfant, venus de la galerie des portraits, attirèrent son attention.

Dans l'immense pièce où flambait un grand feu, deux bébés s'amusaient sous la surveillance d'une bonne.

Un moment immobile, la marquise les regarda et une expression amère remplaça, sur sa bouche, le sourire orgueilleux.

L'orpheline était grande et forte; le visage frais et rose s'encadrait d'admirables bouches, s'éclairait de beaux yeux limpides et expressifs et, lorsque la bouche, petite et ronde comme une cerise s'entr'ouvrait, on apercevait des quenottes blanches et nacrées telles des perles.

L'autre, son fils, ce fils si passionnément désiré, le descendant des fiers seigneurs et des nobles dames qui semblaient le considérer avec pitié, du haut de leurs cadres, paraissait chétif et malingre près de sa compagne, il conservait ses yeux verdâtres, son regard hésitant et inquiet, son front bas sous ses cheveux trop pâles et, entre les lèvres droites, jamais closes, on apercevait les dents jaunes et mal rangées d'un enfant rachitique.

L'or ne payait donc pas tout! La Providence déjouait les prévisions et les désirs humains!

Le contraste était affreusement cruel... Un mouvement de rage impuissante monta au cœur de la fille de Mme Freynet; elle eut la tentation de briser quelque chose, de faire souffrir quelqu'un.

—Pourquoi es-tu venue au château, Marie? dit-elle rudement, tu dois rester à la loge avec ta nounou! Et elle s'avança vers la mignonne et la prit dans ses bras pour la mettre à la porte.

Effrayée par le ton et le geste impérieux, l'enfant éclata en sanglots et de sa menotte, délicieusement modelée, elle éloignait d'elle le visage de la jeune femme en disant.

—Tite s'en ira avec Mlle "Bergère", elle est mignonne, mignonne, et toi, la dame jeune, tu es jolie, mais tu es méchante comme Croquemitaine!

La colère d'Elisabeth était tombée, elle éprouvait une douceur à presser ce corps souple et ferme, un frisson à sentir coïter sa joue la caresse des doigts satinés.

—Allons, reste, dit-elle, en embrassant la fillette, reste et sois sage!

—Tite est toujours sage, répondit l'orpheline.

que tous nommaient "petite" et qui, pour cela, s'était baptisée du nom de Tite.

La marquise sourit; puis, jetant une mantille sur ses lourds cheveux, une fourrure sur ses épaules, elle se dirigea vers le marronnier rose.

Appuyée au parapet, à sa place favorite, en face du moulin, elle regarda le paysage.

On était à la fin de février et l'hiver n'avait point encore adouci ses rigueurs; sur le ciel très bleu, les coteaux, dans le lointain, arrondissaient nettement leurs cimes et, en face, derrière les Eglantines toute blanches, les grands rochers, dépouillés des draperies de verdure, montraient leurs masses grises bizarrement déchiquetées.

Entre ses rives, où pas un prunellier n'entr'ouvrait ses fleurs blanches, où nul oiseau ne pépiait, la Dronne roulait ses eaux claires et glacées sous les caresses d'un soleil pâle; et, sur la passerelle du moulin, Justine, un peu plus courbée, répétait son éternelle psalmodie.

"Rien n'a changé ici, depuis deux ans, pensa la marquise qui, en suivant les allées du jardin à la française, considérait, maintenant, le donjon.

"Combien les créatures humaines, pensait-elle encore, sont des jouets fragiles, comparés à ces solides murailles! Il y a deux ans, ma mère quittait Bagnères dans la force de la santé et elle y revient devenue une malheureuse infirme."

Et elle, l'orgueilleuse Makéri, avait-elle changé, avait-elle trouvé l'oubli sous le ciel bleu d'Hippone et de Tunis, au milieu des ruines des Temples de Thèbes et de Karnak, le long de ce Nil où, voici des millénaires, florissait une si étonnante civilisation, et sur les bords enchanteurs du Bosphore?...

Non! Partout, elle avait traîné sa fureur, rongé son humiliation, imposé silence aux plaintes de son cœur et à la voix de sa conscience.

Car l'âme d'Elisabeth ne parvenait pas, nonobstant ses efforts, à se détourner délibérément du bien et à vivre sans idéal.

Cependant, malgré ses désirs et ses regrets inavoués, l'orgueilleuse créature persistait dans son ressentiment.

Le nom que Renaud lui a laissé... elle veut le lui rendre; durant ses voyages, sa résolution, sur ce point, est demeurée inébranlable.

Et voici que, rentrée à Bagnères, en face de ces Eglantines embellies par les siens, les siens qui, jamais ne reprirent une parole donnée, qui, toujours, s'inclinaient devant le devoir, près de cette église où, devant Dieu, elle jura au marquis de Bagnères d'être sa femme soumise et aimante, près du lit de douleur de sa mère et du berceau de l'enfant frère, élevé pour la vengeance—un en-

fant qu'elle eût voulu beau et fort afin de s'en faire une arme contre son mari—la jeune femme hésitait...

Les voix étouffées là-bas, grâce aux distractions incessantes, s'élevaient et devenaient impérieuses. Privée des adorations de sa mère et de celles de sa nourrice, seule en présence de la maladie, de l'abandon, des tracas de l'existence, l'Idole sentait trembler son piédestal, demeurait frappée du vide des principes pompeux et des phrases ciselées, mais creuses, de ses faux amis les philosophes.

Néanmoins, la jeune femme tenait bon encore en apparence, et, bien que sa volonté défaillante cherchât un appui, l'appelât de tous ses vœux, rien, sur son visage durci, à l'expression obstinément hautaine, ne trahissait la détresse de son âme.

Soudain, une voix émue arracha la marquise à ses pensées cruelles; Mimie, toujours gracieuse et fraîche, s'approcha de sa cousine et l'embrassa tendrement.

—Chérie, chérie, disait-elle, combien je serais heureuse de te revoir si je n'étais pas affreusement peinée de retrouver ma tante aussi atteinte. Ma pauvre Elsa, comme tu es éprouvée!...

—Oh! oui, horriblement! Et ce n'est point fini!

Puis, elle ajouta très vite pour ne pas s'attendrir:

—Tes parents vont bien, n'est-ce pas?

—Très bien: ils se proposent de venir nous rejoindre samedi; les petits frères deviennent des hommes, Louise, une jeune fille, et le cher Roger se prépare avec joie à prononcer les vœux irrévocables.

—Roger est un saint! murmura pensivement Elisabeth. J'envie ces êtres d'exception que la foi et l'espérance consolent de tout.

—Si la religion ne console pas entièrement, elle donne la force de supporter les peines. Pense à Mlle Bérengère; on la retrouve constamment aimable et accueillante...

A ce nom de Bérengère, la marquise tressaillit; elle n'avait pas osé écrire à la vieille fille durant son absence; aussi, depuis deux ans, n'avait-elle eu que de rares et vagues nouvelles de son mari; mais, malgré sa fièvre de savoir, elle hésitait à prononcer le nom de Renaud. Marie devina cette curiosité ardente et reprit:

—Il est vrai que Mlle de Bagnerès a des satisfactions du côté de son neveu; il est en voie de réaliser une véritable fortune; c'est un héros, un conquérant, rien ne lui résiste, ni la gloire, ni l'or.

—Cependant, il est malheureux, j'ai pleuré en lisant ses lettres à Lucien. Oh! Elsa, pourquoi ne

pas lui tends la main, vous pourriez ensuite être si heureux ensemble!

—Le bonheur!... tu y crois alors, Mimie? N'est-ce pas un mythe?... Au reste, continua-t-elle, n'ai-je point mis l'irréparable entre mon mari et moi! S'il ne m'avait pas oubliée, s'il m'aimait... Il serait déjà revenu! Puis, brusquement, elle ajouta:

—Viens-tu voir maman? Ta visite lui sera agréable, car son intelligence demeure lucide, mais la lutte entre son esprit et son malheureux corps paralysé est bien pénible.

Une heure plus tard, les jeunes femmes quittaient ensemble l'enceinte fortifiée.

—Je t'accompagne, une promenade me sera salutaire, expliqua Elisabeth en laissant retomber le lourd portail à gros clous.

De leur allure rapide, les promeneuses eurent bientôt atteint l'avenue de la Valade; là, elles rencontrèrent Lucien et son petit Henri, un bel enfant aux boucles brunes.

—Il est plus grand, plus fort que Guillaume, remarqua amèrement la marquise en embrassant le petit, et, saisie d'une angoisse qui lui faisait désirer la solitude et le silence, elle prit congé de ses cousins.

Un instant, immobile derrière l'un des gros châtaigniers, elle les regarda s'éloigner, en tenant chacun une main du bébé.

—Ils s'aiment, leurs enfants sont beaux, ils sont heureux, songait-elle en revenant vers le bourg; Lucien doit se féliciter d'avoir su mieux choisir que son ami!

A cette pensée, un flot de sang envahit le visage ambré de la jeune femme. Lentement, elle avait gagné la partie basse des promenades et, tout absorbée en ses rêveries douloureuses, elle longeait la rivière.

A un brusque tournant des remparts, elle leva les yeux et se vit à l'extrême limite du rocher qui surplombe de haut la Dronne, à cette place même où le bras affectueux de Renaud l'avait enlacée pour l'éloigner du danger.

—Deux pas de plus et j'étais précipitée dans le vide, murmura-t-elle, mourir!...

Elisabeth chercha en vain la sensation d'horreur et d'effroi que lui inspirait jadis l'évocation de la mort. La mort, était-ce si dur?... moins que la vie pour certains!...

Puis, le souvenir de la malheureuse infirme, du frêle bébé s'imposa à son cœur.

Que deviendraient-ils sans elle!

Et l'Idole qui, autrefois, pensait à elle uniquement, se sentit contrainte à penser aux autres.

Quelques minutes, elle demeura appuyée au tronc d'un vieux tilleul; c'était l'endroit précis où, voici bientôt quatre ans, elle avait proposé à Renaud de donner sa démission.

"Si je ne lui avais pas imposé ma volonté, il serait près de moi, se dit-elle mentalement. Quelle stérile victoire remporta mon égoïsme en le contraignant à venir à Bagnerès!"

Ses yeux rencontrèrent, ensuite, la terrasse crénelée, les toits aigus du logis des Sénéchaux; et les conseils de Mlle Bérengère lui revinrent à l'esprit. Pour la première fois, l'orgueilleuse créature s'avoua qu'elle avait eu tort de ne pas suivre ses avis.

La vieille horloge du clocher, très proche, sonnant quatre coups, rappela la marquise à la réalité des choses...

Son notaire lui avait demandé un rendez-vous pour cette heure-là; il devait être arrivé.

Le lendemain viendrait le régisseur de Bagnerès, et, ensuite, celui d'Angoulême.

Elisabeth eut un soupir de lassitude. Ces chiffres!... Ces comptes, combien elle en était lasse!...

Follement, passionnément, la malheureuse Mme Freynet avait voulu, pour l'enfant adorée, une vie sans épines, des joies sans nuages et, voilà que, sous ses yeux, il lui fallait, désormais impuissante et torturée, voir sa fille non seulement souffrir, mais encore se trouver aux prises avec les tracasseries et les sujétions qu'entraîne une grande fortune, soucis qu'elle lui avait, jadis, si jalousement épargnés.

En passant devant l'église blanche, un désir prit la jeune femme d'y pénétrer. "Quand la vie paraît dure, ne lève-t-on pas inconsciemment les yeux vers les étoiles, ne cherche-t-on pas le rêve touchant et poétique qui tient lieu du bonheur absent."

Mais, à ce désir irraisonné, elle résista: "Que trouverais-je là? murmura-t-elle. Un redoublement d'angoisse et de cruels souvenirs!"

Le front haut, Elisabeth passa et ce fut avec son sourire hautain que, l'instant suivant, elle accueillit le notaire.

II

Dans la chambre de sa mère, la marquise s'est assise près du feu.

Distraitement, ses yeux sombres effleurent les théories d'étranges femmes à ailes de papillons que la fantaisie du peintre sema le long des poutrelles et accrocha aux frises, pour se fixer plus longuement sur le vieux tableau qui domine la vaste cheminée: un tableau qui évoque le charme antique d'une belle châtelaine à hennin, prome-

nant sa grâce mélancolique le long des allées d'un jardinet vieillot, tandis que, à l'une des étroites fenêtres ogivales d'un donjon, tout semblable à celui des Bagnerès, se montre la tête frisée d'un page à la mine éveillée.

Etendue sur son grand lit à colonnes, la paralytique, avec une expression d'adoration douloureuse, contemplait le visage attristé de sa fille qui, d'un geste lassé, remuait maintenant les braises du foyer.

Soudain, la porte s'ouvrit et Mlle LeRoussel parut, conduisant par la main, le petit Guillaume.

À la vue du bébé, une sorte de répulsion se refléta au fond des prunettes de Mme Freynet; sans doute, elle n'arrivait pas à pardonner à son petit-fils la cruelle déception qu'il avait apportée à Elsa.

De fait, il était plus pâle que jamais, le frère enfant, et son regard hésitant ne s'éclairait même pas en revoyant sa mère.

D'un mouvement rapide, celle-ci attirait l'enfant vers elle et, anxieusement, examinait le petit visage souffreteux.

"Il a une mine affreuse, dit-elle à demi-voix; le traitement ordonné par M. Maubec, dont on ne s'est jamais écarté depuis un mois, ne semble produire aucun effet.

"Il faudrait trouver un moyen pour le fortifier, tout en calmant ses nerfs, répliqua la vieille fille; la nourrice me disait, tout à l'heure, que Guillaume avait eu, hier au soir, une sorte de crise nerveuse, aussi, il est encore fatigué aujourd'hui.

Les sourcils d'Elisabeth se froncèrent durement, tandis que le bébé s'asseyait sur le tapis.

"Je préviendrai le docteur, mais combien ce petit est chétif, peu avancé pour son âge... et laid! continua-t-elle entre ses dents serrées, surtout si on osait le comparer à Henri, à Marie!... Tout m'accable vraiment. Peu importe, ajouta-t-elle d'un ton de bravade. Comme le donjon, je brave la tempête, je tiens bon.

Au même instant le bruit d'une chaise heurtée attira son attention; s'étant retournée, Elisabeth vit son fils qui se débattait sur le parquet, en proie, sans doute, à une de ces crises dont avait parlé la nourrice.

Les bras tordus de l'enfant battaient l'air, ses yeux blancs roulaient dans l'orbite, une bave sanguinolente s'échappait de sa bouche convulsée. Silencieusement, Mlle Le Roussel éloigna les sièges auxquels le petit aurait pu se blesser et vint s'agenouiller à son côté, afin de dissimuler l'affreux spectacle.

Muette de stupeur, la marquise regarda sa mère; la malheureuse paralytique de sa main gauche, serrait convulsivement la couverture de soie, et son visage révélait un désespoir sans nom.

—Quelle est cette maladie épouvantable, mademoiselle? demanda la jeune femme d'une voix sourde.

L'institutrice pleurait sans répondre.

Un soupçon terrible traversa l'esprit d'Elisabeth; ses yeux, de nouveau, se rivèrent à l'enfant dont la crise atteignait son paroxysme.

—Maman! Mademoiselle, s'écria-t-elle, ce n'est pas... oh!... ce n'est pas...

Elle s'arrêta, glacée d'épouvante.

Mlle Le Roussel continuait à pleurer, et de grosses larmes roulaient sur les joues blémies de Mme Freynet. Il y eut, dans la vaste pièce, une minute de silence, troublé seulement par le souffle haletant du bébé et le crépitement des bûches.

Puis, la marquise reprit:

—C'est de l'épilepsie! mon fils est épileptique!... Épileptique, l'héritier des Bagnerès!... Quelle honte suprême!... Épileptique! l'enfant dont je voulais faire un instrument de vengeance en le débaptisant à la vue de son père!... Quel châtimement!...

—Nous nous trompons, voulut dire l'institutrice, ce sont peut-être des convulsions...

—Non, mademoiselle; j'ai vu un enfant épileptique, au dispensaire d'Angoulême. Et... lorsqu'on a vu cela, on ne s'y trompe pas!

"Ah! je comprends les craintes du docteur, ses réticences...

Des sanglots convulsifs secouaient la jeune femme et le regard de Mme Freynet conservait une expression qu'on aurait pu prêter à un regard de damné.

—Il faut faire appeler M. Maubec, disait la vieille fille; voyez, le pauvre chéri se calme; c'était, espérons-le, une simple crise nerveuse.

Elisabeth secoua la tête d'un air de doute et elle ne conservait aucun espoir lorsque, un peu après, au sortir de la chambre de l'enfant, elle entraîna le médecin vers la bibliothèque.

—C'est la plus terrible... la plus incurable des maladies? demanda-t-elle.

—Oui, madame, c'est de l'épilepsie.

Hypnotisé par le regard impérieux, M. Maubec murmura:

—Il n'y a aucun espoir... aucun remède, n'est-ce pas, docteur?

Et, n'obtenant nulle réponse, la marquise reprit:

—Mon enfant va traîner une misérable vie jusqu'au jour où il sera devenu complètement idiot.

mon enfant!... Moi, dont la santé a été constamment bonne.

"Épileptique! le descendant de ces Bagnerès dont la robuste beauté reste quasi-légendaire, de ces Freynet à l'intelligence proverbiale!

"Non! Il n'y a là aucun atavisme!

"Mais... alors cela ferait admettre l'existence d'une Providence cruelle qui se joue de nos projets et se complait à détruire nos désirs et nos espérances.

"Et moi, folle créature, qui ai cru pendant vingt ans, ajoutait-elle avec une exaltation croissante, que rien, en ce monde, ne résistait à l'argent, hormis la mort!

"Des millions! On m'en a donné!... Ont-ils pu me conserver l'amour de mon mari, rendre la santé à ma mère; ces millions pourront-ils faire de mon fils autre chose qu'un déshérité, autre chose qu'une loque humaine!...

Des sanglots contenus serraient la gorge de la jeune femme, mais ses yeux demeuraient secs, tandis que ses lèvres pourpres criaient sa désespérance et sa révolte.

—Il faut espérer encore, madame.

—Espérer quoi?... Je vous le demande.

—Le retour de votre mari d'abord.

—Le retour de mon mari! Savez-vous s'il veut revenir? Et le voudrait-il?... Ne songez-vous pas, docteur, à mon humiliation, à ma honte lorsqu'il faudrait lui avouer l'horrible vérité. Oh! non! à présent, je préfère ne jamais revoir Renaud.

"Pour moi, tout est fini! Cette mort que je redoutais tant jadis, mais je la bénirais si elle venait, et je me demande si j'aurai longtemps la force de ne pas chercher cette libération suprême d'une semblable douleur. Une douleur contre nature! Car le croiriez-vous!... Ce que j'éprouve pour Guillaume, pour ce fils follement voulu... Eh bien! c'est de la répulsion. c'est de l'horreur!...

Le visage de la jeune femme exprima, cette fois, une si tragique angoisse que le médecin détourna la tête, comme s'il eût été au-dessus de ses forces de supporter le spectacle de cette angoisse.

—Je le répète, madame, vous ne devez pas désespérer; par pitié, prenez confiance!

—Confiance en qui?... en quoi?... En la science des hommes?... Elle est sujette à l'erreur... En mon argent?... J'ai reconnu son impuissance... Confiance en la doctrine des philosophes sur laquelle je m'appuyais?... Elle ne sait pas m'apporter un instant d'oubli... Confiance en Dieu?... Il ne se souvient de nous que pour nous accabler...

—Mlle Bérengère vous dirait, pourtant, qu'en Dieu seul on trouve un recours à l'heure du péril; elle vous dirait qu'il pardonne toujours. Allez

vers la tante de votre mari, madame, elle est la bonté personnifiée!... Et M. Maubec, aussi pâle que son interlocutrice et semblant hors d'état de prolonger ce pénible entretien, salua la marquise et sortit.

Demeurée seule, Elisabeth ne suivit point ce conseil; son front orgueilleux, écroulé sur la vieille table à cariatides, cette table où s'appuyait Renaud le jour où elle l'avait chassé, elle pleura comme elle n'avait jamais pleuré.

Oui, Mlle Bérangère avait raison, le frère appui qu'elle avait cherché dans la philosophie se brisait, en ses mains, en face de la douleur.

"Si maman pouvait me parler, si Justine pouvait me plaindre, je serais moins malheureuse, répétait-elle, telle une enfant dolente, mais porter seule ce fardeau, c'est trop, c'est trop!"

Et l'image d'un Dieu cruel et impitoyable, punissant ses révoltes et son égoïsme, réduisant à néant ses sentiments de haine et de vengeance, s'implantait en son esprit.

Son impassibilité de déesse, sa superbe assurance de créature adulée l'abandonnaient. L'idole se reconnaissait vaincue, mais sans vouloir avouer son humiliation; elle frémissait à la pensée de confesser, à son mari et à sa tante, l'affreuse maladie dont son fils était atteint et, malgré un désir impérieux d'appuyer sa tête lasse sur un cœur ami, son orgueil subsistait encore le plus fort. A M. Maubec, à Mlle Le Roussel qui connaissait la vérité, elle avait crié son désespoir, aux autres, elle le tairait!...

Soudain, la porte, laissée entr'ouverte par le docteur, livra passage à une gracile silhouette.

—Tite vient voir le petit monsieur, dit une voix cristalline.

Et l'orpheline s'approcha de la marquise.

—Pourquoi pleures-tu, madame? demanda-t-elle; peut-être tu n'as pas été sage et Croquemitaine est venu! Mais, il ne te mangera pas, tu es trop grande. Alors faut pas pleurer!

—Il est venu un Croquemitaine qui a dévoré mes espoirs de bonheur sans en respecter aucun, murmura sourdement Elisabeth. Et, ses yeux sombres se fixant sur l'enfant, elle fut reprise de l'un de ses injustes accès de jalousie; il lui sembla que la fillette avait dérobé tous les dons qui auraient dû revenir à son fils; qu'un ange brouillon, se trompant de berceau, avait donné, à l'orpheline, les boucles soyeuses, la bouche fine, la peau satinée, les prunelles limpides et jusqu'à la main exquise dont elle avait rêvé pour l'héritier des Bagnères. Il sembla, à la jeune femme, que la Providence avait placé cette jolie créature sous ses yeux afin de lui rappeler, à chaque instant, combien sa

Puissance se plaît à déjouer les prévisions humaines.

Cette puissance, Elisabeth ne la méconnaissait plus; elle sentait sa main lourdement appuyée sur son front; un front altier qui ne voulait pas s'incliner!...

Violemment, ne pouvant supporter davantage la vue de l'innocente, elle dit d'un ton rude:

—Pourquoi es-tu venu me déranger, petite indiscreète? va-t'en!

—Te fâche pas, madame, Tite aurait peur.

Et, pour désarmer la châtelaine, Tite prit sa main et y promena ses lèvres, douces comme une feuille de rose.

Sous cette caresse, la colère d'Elsa se fondit brusquement et, avec un de ses élans coutumiers, elle saisit la fillette dans ses bras et la tint blottie contre son cœur.

"Combien j'aurais adoré Guillaume, s'il eût ressemblé à cet amour d'enfant," songeait-elle douloureusement.

—Tite t'aime beaucoup fort, la dame, disait le bébé, tu es mignonne, mignonne, et Mlle Bergère aussi est mignonne; Tite va la voir quand la porte est ouverte!...

Au vieux logis, la jeune mère désolée aurait voulu pénétrer aussi, mais elle ne se sentait pas encore le courage de faire la cruelle confidence.

Cependant, elle avait doucement déposé Tite sur le tapis.

—Va rejoindre ta nounou, ma chérie, reprit-elle, le petit monsieur est malade, tu reviendras demain. Et, sans même songer à s'envelopper d'un vêtement, elle quitta l'appartement chauffé et accompagna l'enfant jusqu'à la loge de la concierge, puis, toujours absorbée et farouche, elle vint s'accouder à la brèche du rempart.

La voix de Justine, égrenant son habituelle litanie, la fit tressaillir.

"Pauvre nounou, soupira Elisabeth, tu as mal veillé; le fantôme de l'écluse s'est élevé jusqu'au château et, s'il n'a pas encore apporté la mort, il a semé, partout, la douleur et les larmes."

Insoucieuse du vent glacial qui transperçait ses vêtements et soulevait les ondulations de ses cheveux sombres, elle demeurait immobile, fixant la campagne dont l'aspect triste lui paraissait en harmonie avec ses sentiments.

Le ciel, d'un gris blanchâtre, était très bas; on eût dit que les nuages allaient venir toucher la terre; au travers d'un épais brouillard, les couleurs des coteaux lointains, les crénelures des rochers se devinaient seulement vagues et imprécises.

Ce même brouillard, plus dense et plus blanc, semblable à des gazes, à des voiles épais épars au ras de l'eau, s'élevait de la rivière et de l'écluse jusqu'à venir frôler le rocher et les vieilles murailles.

Bien qu'on fût au deux avril, quelques flocons de neige flottaient par l'air et une légère couche blanche recouvrait la plaine.

Et, sous les froids baisers de cette neige tardive, les pousses rouges des tilleuls et les tendres feuilles des peupliers frissonnaient; les grappes jaunes des amonias et des groseilliers fleuris; les hampe roses, bleues et mauves des jacinthes penchaient leurs corolles frileuses, tandis que les tiges aiguës de l'herbe des pelouses perçaient partout le tapis glacé, semblant chercher le soleil.

Ces fleurs tremblantes, au sein de cette nature hivernale, parurent à la jeune femme une anomalie, injuste et cruelle, comme les maux qui endeuillaient sa jeunesse.

—Quelle imprudence! mon enfant, dit, à ce moment, la voix de Mlle Le Roussel; pourquoi vous exposer ainsi au froid?

Et la vieille fille jeta une fourrure sur les épaules de la marquise.

—Le froid! j'en redoute peu les effets. Croyez-le, mademoiselle: la mort ne m'effrayerait guère maintenant! Tout est préférable à la vie que j'endure.

—Vous pourriez gagner une maladie douloureuse et ne pas mourir pour cela; savons-nous ensuite comment nous serons là-Haut.

"Et ici-bas, Elsa, que deviendrait votre pauvre mère, déjà si malheureuse?... N'est-il pas effroyable de la voir tant souffrir sans pouvoir exprimer une de ses angoisses, un de ses désirs, ainsi, aujourd'hui, son agitation est extrême. Que voudrait-elle nous faire comprendre?...

—Pauvre maman! Elle et moi conjuguons et conjuguons le verbe souffrir à tous les temps présents et... futurs!

—Ma chère enfant, ne parlez pas avec ce ton désespéré. Dieu aura pitié de vous, si vous lui demandez son secours. Pourquoi n'irons-nous pas en pèlerinage à Brantôme? On attribue une vertu miraculeuse à l'eau de la fontaine de Saint-Sicaire. Ce petit bienheureux, l'un des saints Innocents, guérit, dit-on, particulièrement les enfants atteints de maladies nerveuses.

—Dieu ne fera pas un miracle pour moi, allez, mademoiselle. Les gens dévots diraient que je ne le mérite guère!

—Les grâces temporelles de Dieu ne vont pas toujours aux plus méritants, mais surtout aux plus confiants et, parfois, à des impies dont les

vertus humaines appellent la miséricorde divine. Au reste, avez-vous commis des crimes? Vos défauts, vos torts tiennent surtout aux fautes des autres. N'êtes-vous pas la victime de votre éducation, une éducation que j'ai contribué à vous donner! Ah! si vous saviez, Elsa, quels sont mes regrets et mes remords!

La pauvre fille pleurait en s'exprimant ainsi.

Elisabeth fut touchée de cet humble repentir, de ce chagrin sincère, elle qui, hier encore, ne songeait jamais au chagrin des autres et dont l'orgueil répugnait si affreusement à prononcer le mot de pardon!... La religion du Christ, la jeune femme se l'avoua, enseigne mieux l'humanité et l'oubli de soi que toutes les leçons des philosophes.

Cependant, Mlle Le Roussel reprenait:

—Ayez, avec moi, confiance, mon enfant, en la protection de saint Sicaire, plus encore en celle de l'Espérance des Désespérés, la protectrice avérée des Bagnérés.

—Pourquoi essayer de me rattacher à un espoir, mademoiselle; on retombe si lourdement ensuite! En ce monde, tout est si décevant.

"Regardez ces fleurs! Elles comptaient, elles étaient en droit de compter sur un soleil durable... Et c'est la neige qui les recouvre de son manteau glacé.

"Et moi, à qui tous les sourires de la vie semblaient réservés, à qui des espérances de bonheur étaient permises; j'ai vu aussi la main froide de la douleur éteindre ces sourires et cueillir mon bonheur.

—Viennent quelques-uns des rayons de ce soleil que vous aimez, Elisabeth, et la nature reprend sa parure de fête en avril, il n'est pas de neige durable!...

III

Elisabeth, debout, près de son équipage, embrasse, d'un regard d'adieu, la majestueuse et blanche abbaye aux lourds pavillons, aux légers campaniles—où régna jadis, le célèbre historien des *Dames Galantes*, Pierre de Bourdeille—le clocher millénaire, édifié, dit-on, par Charlemagne, la belle église romane et les maisons modernes joliment groupées, qui composent la coquette petite ville de Brantôme.

Puis, elle se laissa tomber sur les coussins de la victoria et, pendant que les chevaux l'entraînaient rapidement, que près d'elle, la nourrice berçait Guillaume dont les yeux se fermaient, elle abaissa aussi ses lourdes paupières et s'abandonna à ses pensées douloureuses et à ses regrets.

La marquise était venue, comme les crédules campagnardes à la foi naïve, prier saint Sicaire,

le petit Innocent honoré à Brantôme où—la légende ne dit pas comment—Charles le Grand fit apporter ses reliques. La fantasque Elsa, encore à demi païenne, avait jeté, pour obéir à l'habitude pratique, les vêtements de son fils dans la piscine merveilleuse; la fine batiste et les valenciennes précieuses étaient allées rejoindre, sous l'eau limpide, les petites brassières et les petites chemises en tissus grossiers, laissées là par les paysannes désireuses de rappeler leurs enfants à la pensée du saint.

Elisabeth avait promené sa douleur et sa déception sous les cloîtres où l'on regrette de ne plus rencontrer les robes blanches des moines, près des grottes voilées de lierre et de climatisées qu'habitaient les Druides, avant les premiers religieux; la vue des massifs de bambous, d'une si extraordinaire vigueur, avait cruellement évoqué les pays tropicaux où Renaud s'obstinait à demeurer quand sa femme pleurait. Dans la vieille église, la jeune marquise avait tenté de prier, mais sans trouver ces élans de confiance qui font les miracles, ni cette résignation soumise qui amène la paix, aussi repartait-elle, pour Bagnères, farouchement désespérée, comme elle était venue.

Cependant, lasse de ressasser ses angoisses, Elsa ouvrit les yeux et tâcha de s'absorber dans la contemplation du paysage printanier que, en d'autres temps, elle eût admiré.

Mais l'aspect riant des choses extérieures ne sut lui faire oublier l'amertume de ses pensées intimes. En vain, les acacias bordant la route secouaient-ils, sur sa tête, les senteurs parfumées de leurs grappes de neige, en vain la rivière allumait-elle des étincelles sur chacune de ses petites vagues, rien n'arrachait Elisabeth à sa tristesse.

Elle ne peut plus méconnaître les éléments de bonheur jadis placés à sa portée, bonheur qu'elle a brisé, comme elle brisait ses jouets dans ses caprices enfantins.

Elle ne peut plus méconnaître les éléments de bonheur jadis placés à sa portée, bonheur qu'elle a brisé, comme elle brisait ses jouets dans ses caprices enfantins.

Non! Elle ne peut oublier. Et, lorsque ses yeux, jadis mystérieux comme ceux d'un sphinx, se fixent sur le frère et chétif enfant, c'est une douleur intense qui, maintenant, s'y laisse lire. Les chevaux, excités par les mouches, accélèrent leur allure et voici, émergeant d'un inextricable fouillis, les gros rochers de Bagnères, ces rochers au pied desquels, par un beau jour aussi, Elisabeth s'engagea à Renaud.

A ce souvenir, une ondée rose envahit les joues légèrement affinées de Makéri. Oh! le revoir!

l'homme qu'elle aime, qu'elle a toujours aimé! car, en cet instant où tout l'accable, elle chercherait vainement à se dissimuler la vérité. Revoir le beau visage de son mari, poser sa tête lasse sur son épaule virile et trouver, près de lui, le réconfort et la protection dont elle a soif. La jeune marquise n'arrive plus à comprendre comment elle a pu se priver d'un bonheur semblable pour une misérable satisfaction d'orgueil.

Absorbée par cette image, elle regarde, sans le voir, le soleil couchant qui éclaire encore la plaine et le cordon d'arbres longeant la Dronne, rideau mouvant qui voile la rivière et où les peupliers, d'un vert bien tendre cependant, se détachent sur le feuillage, à peine épanoui, des aubiers et des frênes.

Pas davantage, elle ne remarque le tableau campagnard, un joli tableau, si verdoyant qu'un peintre tenté de le reproduire devrait charger sa palette de toutes les gammes du vert: verdure sombre des prairies, verdure crue des blés, un peu jaunissante, sur les sols maigres des coteaux, verdure claire des vignes aux pousses naissantes.

—Non! Elisabeth ne voit rien de cela; ses yeux fixent, à présent, les Eglantines, dont les murs blancs coiffés d'ardoises ont toujours un air de fête; sa pensée erre par le jardin enchanté où Renaud est venu vers elle, et il lui semble entendre les bons conseils que, par une soirée radieuse comme celle-là, lui donnèrent ses amies, les roses.

Ces conseils!... elle va enfin les suivre, elle va écrire à son mari, le supplier de revenir, mais n'est-il pas trop tard!... Ne va-t-elle pas s'humilier en vain?... Avec terreur, elle contemple le donjon où s'accrochent les valérianes et les joubarbes, ce donjon imprenable et altier, tel celui qui, maintenant, sera toujours son maître... le maître du donjon et celui d'Elisabeth!... Un refus de Renaud!... à cette pensée ce n'est plus l'orgueil de la jeune femme qui frémit... c'est son cœur!...

Mais les premières maisons de Bagnères se montrent, et la chapelle se profile!...

Prise d'un besoin de protection contre ses craintes, il lui vient le désir subit de lever les yeux vers l'Espérance divine.

Le cocher, sur l'ordre de la marquise, arrêta l'équipage; en hâte, elle descend et traverse le jardin aux fleurs rustiques, puis pénètre dans le sanctuaire.

Longtemps, elle demeura là, cherchant parmi les ruines de son âme endolorie, le souvenir de ses croyances de jadis, appelant, sur ses lèvres, les prières de son enfance.

"Mon Dieu, dit-elle, puisque vous ne voulez pas guérir mon fils, donnez-moi la force de supporter

cette épreuve, donnez-moi la force de vaincre mon orgueil et inspirez-moi les paroles de tendresse qui ramèneront mon mari..."

La jeune femme interrompit ses supplications... son appel vers le ciel était bien humain, mais elle pensa aussitôt :

"Celui qui a créé nos coeurs avec leurs misères doit avoir, en toute justice, des faiblesses de père."

A cet instant, un pas léger frôla les dalles... et Mlle Bérengère vint s'agenouiller près de sa nièce.

Il sembla à Elisabeth que la Providence guidait, vers elle, celle dont la bonté parfaite, l'attendrissait toujours, une bonté dont le souvenir, en cette minute décisive, lui parut en même temps un reflet de la miséricorde divine et un encouragement.

Les minutes s'envolèrent; la pénombre envahit la petite chapelle où flottait un parfum d'encens, mêlé à celui des fleurs.

Avec une ferveur ardente, la tante de Renaud pria pour celle dont elle devinait l'émoi.

A travers ses pleurs, Elsa contemplait fixement la Vierge et, à la lueur opaline de la lampe, elle eut l'illusion qu'une compatissante pitié venait animer le visage de la Mère des Douleurs.

— Elle est l'Espérance des Désespérés, priez-la, mon enfant, et prenez confiance, murmura Bérengère. Et la jeune marquise sentit, en effet, la confiance envahir son coeur; avec cette confiance, elle ressentit aussi cet apaisement moral et cette force qu'elle avait demandés, en vain, aux maximes des philosophes.

"L'Idole est brisée, pensa Mlle de Bagnerès en suivant, sur l'expressive figure de sa nièce, les traces de ses sentiments; cette enfant a fait, ce matin, son premier acte d'humilité en allant, de compagnie avec les paysannes, intercéder pour son fils; le pauvre petit Guillaume n'est pas guéri; il ne guérira sans doute jamais, mais Dieu vient d'accorder à sa mère une grâce plus précieuse encore que celle qu'elle avait demandée."

Lorsque la châtelaine pénétra, un instant plus tard, dans la chambre de sa mère, son visage portait une expression de tristesse résignée, si nouvelle, que Mlle Le Roussel et la malade elle-même en demeurèrent frappées.

Cette dernière, soutenue par de nombreux cousins, tentait d'écrire sur une page blanche.

— J'ai enfin compris le désir de votre mère, expliqua à voix basse l'institutrice; elle veut écrire, mais jusqu'ici ses essais sont infructueux.

— Ecrire de la main gauche, c'est difficile!

Mme Freynet fit un nouveau geste qui rappela, près de son lit, Mlle Le Roussel et Elisabeth. A force de regards suppliants, d'indications de sa

main valide, elle parvint à faire comprendre son nouveau désir.

— Vous voulez que je garde toutes les pages écrites par vous, n'est-ce pas, madame? demanda Mlle Le Roussel.

La malade inclina la tête d'un air de satisfaction.

— Soyez tranquille, maman, on gardera précieusement vos écrits, et j'apprendrai à les lire, affirma Elisabeth qui, ouvrant un coffret, y jeta les feuillets griffonnés.

"On laissera la cassette sous vos yeux, continua-t-elle. Rassérénée, la paralytique recommença son pénible exercice, et c'était navrant de voir, parfois, de grosses larmes couler sur ses joues, en constatant l'inutilité de ses efforts.

Cependant, elle ne se découragea pas et, le surlendemain, lorsque sa fille vint pour l'embrasser, elle la trouva occupée aux mêmes essais.

Elisabeth tenait, par la main, le petit Guillaume.

Depuis la terrible crise dont il avait été frappé dans la chambre de sa grand-mère, on n'avait pas osé le laisser pénétrer près de la malade; à la longue, craignant que celle-ci fût privée de ne jamais voir son petit-fils, la jeune femme le ramenait. A la vue du bébé, le visage tourmenté de Mme Freynet s'assombrit encore et, de sa main gauche, elle esquissa un mouvement comme pour le repousser.

— Le malheureux enfant est bien innocent de sa maladie, gémit Elisabeth, navrée de cette attitude: vous le rendez responsable de mon chagrin, maman, et, cependant, c'est bien injuste, c'est moi, sans doute, qui, par mes fautes, ai mérité la punition de le voir ainsi.

"Moi, également, je suis cause de vos souffrances actuelles, grâce aux inquiétudes et aux tourments dont je vous ai abreuvé, au changement de vie que je vous ai égoïstement imposé.

"Si vous saviez, maman, combien ces pensées me donnent de remords! Mais dites-moi que vous me pardonnez, dites-moi que vous aurez pitié du pauvre petit; il m'est si pénible de voir mon fils un objet de répulsion, même pour sa propre grand-mère, acheva-t-elle dans un sanglot.

La paralytique attira sa fille vers elle et, passionnément, attacha ses lèvres sur le beau visage pâli; ses yeux parlaient un muet langage; ce langage, la jeune femme n'arrivait pas à le comprendre et, malgré des efforts torturants, Mme Freynet ne parvint point à prononcer un mot. Alors, farouche, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et abaissa ses paupières, comme si la force de supporter le spectacle de la douleur d'Elisabeth l'eût

abandonnée, comme si la vue du petit être, objet de cette douleur, lui devenait odieuse.

"Il vaudra mieux ne plus lui conduire Guillaume, pensa la marquise; pauvre enfant! il me faudrait l'aimer beaucoup pour remplacer les affections naturelles que son triste état semble éloigner de lui. Il me faudrait l'aimer comme la reine Makéri aimait la frêle Tahoser."

Et, une fois de plus, la malheureuse Elsa se reprocha amèrement de ne pouvoir, elle non plus, aimer son fils sans effort, de se sentir impuissante à dominer l'espèce de répulsion que son âme, éprise de beauté, éprouvait pour l'enfant rachitique et malingre.

Le soir de ce même jour, à la requête d'Elisabeth, M. Maubec pénétra dans la chambre de Mme Freynet. Il le faisait rarement, car, prétendait-il avec raison, sa vue agitaient inutilement la malade.

En voyant le médecin, celle-ci s'arracha à la morne attitude qu'elle avait conservée tout le jour; ses yeux sombres s'arrêtèrent avec insistance, avec supplication sur le docteur, et, saisissant l'une des mains de ce dernier, elle lui désigna sa fille d'un geste expressif.

—Ma mère vous supplie de lui rendre l'usage de la parole, dit la jeune femme, afin qu'elle puisse me consoler. Oh! pauvre maman, ajouta-t-elle, avec une émotion et une tendresse d'accent dont elle n'était pas coutumière, vous avoir près de moi est encore un réconfort, une grande douceur, puisque vous guérirez; j'en ai le ferme espoir, n'est-ce pas, docteur?

—Oui, certainement, déclara M. Maubec, Mme Freynet guérira, elle vous verra bientôt de nouveau heureuse, ce qui sera le meilleur des remèdes. Je ferai l'impossible pour cela, ajouta-t-il.

Et son regard, loin de se détourner, comme de coutume, de celui de la malade, cherchait, au contraire, à rencontrer le sien, en lançant cette affirmation.

Cette promesse parut tranquilliser la pauvre femme dont le visage, à partir de cette heure, exprima moins de désespérance.

IV

A travers les longs couloirs, une mince silhouette se glisse, sans que son pied léger éveille l'écho des voûtes, puis gravit, en s'aidant parfois des mains, les larges marches du grand escalier.

Au premier étage, Tite—car c'est elle qui chemine ainsi—s'arrête hésitante; puis, apercevant une porte entre-bâillée, se dirige de ce côté.

Péniblement, la fillette soulève la lourde portière de tapisserie et s'introduit dans la chambre de Mme Freynet.

Mlle Le Roussel, assise près de la fenêtre, formant une sorte de loggia, ne remarque pas la venue de l'enfant, mais la paralytique, qui achevait de couvrir une page blanche de mots paraissant lisibles, a bien aperçu l'orpheline. Une intense émotion la bouleverse à son approche; d'un geste convulsi elle l'attire et la contemple avidement.

Effrayée par ce mutisme, Tite s'effare; puis comme de grosses larmes s'échappent, maintenant, des yeux de la malade, son petit cœur s'émeut.

—Tu es malade, pauvre dame, dit-elle de sa voix de cristal. Eh bien! faut pas pleurer quand même! Tite va dire au bon Jésus de te guérir!

Cette enfantine promesse amène un sourire sur les lèvres de Mme Octavie dont une rougeur ardente empourpre le visage.

A cet instant, l'institutrice se rapproche; elle attribue l'émoi de l'infirmière à la fatigue causée par son application, plus peut-être à la comparaison éveillée, en son esprit, par la vue de la belle petite fille; aussi tente-t-elle d'emmener cette dernière, mais Mme Freynet, d'un geste anxieux, montre la page écrite.

Lorsque la vieille fille a placé le feuillet dans le coffret de citronnier, elle se met en devoir d'emporter Marie; la main de la malade retient le bébé.

—Tu ne le comprends donc pas, "la demoiselle"! la dame veut embrasser Tite!

La dévouée infirmière soulève la fillette et la dépose sur le lit.

Et la malheureuse femme, qui ne pouvait embrasser sans frémir le fils de sa fille, baise avec tendresse les joues satinées de la petite étrangère, puis ses larmes redoublent.

—Oh! ne pleure pas, pauvre dame, dit la mignonne, qu'as-tu?... Peut-être tu n'as pas été sage, mais il faut demander pardon au Jésus; il pardonne toujours, raconte Mlle Bérengère, veux-tu embrasser le mien, beau Jésus en or; c'est Mlle Bérengère qui me l'a donné.

Et Tite, saisissant sa médaille de vermeil, la présente aux lèvres de Mme Freynet, des lèvres qui s'y posaient frémissantes, quand la portière, de nouveau soulevée, livra passage à Elisabeth.

Celle-ci s'arrêta effrayée en remarquant à quel point le visage de sa mère était congestionné.

—Vous souffrez davantage, maman! s'écria-t-elle en l'embrassant, vous vous serez encore épuisée à écrire et Tite vous aura fatiguée! Il faut faire appeler le docteur!

Le malade fit deux signes de dénégation énergique et serra l'enfant contre son cœur, puis elle la poussa doucement vers la jeune femme qui la reçut dans ses bras.

Une expression d'apaisement passa dans les yeux de la vieille dame en contemplant ce joli tableau; mais ce ne fut pas long. L'agitation reprit; une crise nouvelle se préparait, cela devint évident et il était visible aussi que la paralytique désirait quelque chose. Mlle Le Roussel, à force d'application, arrivait souvent à pénétrer ces desirs si difficilement exprimés; elle eut une inspiration du ciel.

—Vous désirez peut-être voir M. le Curé? dit-elle.

Deux fois, Mme Freynet inclina la tête.

Quelle navrante chose fut la confession de la malheureuse qui put seulement frapper sa poitrine! Néanmoins une quiétude inaccoutumée était répandue sur son visage quand sa fille et l'institutrice revinrent près de son lit, un lit de mort hélas!

Le docteur, appelée en hâte, constata l'inutilité de toute intervention humaine, et le prêtre achevait à peine les prières de l'Extrême-Onction lorsque l'agonie commença.

Quelques heures plus tard, le visage enfin calmé et rajeuni, la mère d'Elisabeth reposa au milieu de la verdure, des fleurs et des cierges d'une chapelle ardente.

Ecroulée au pied du lit, la marquise, après avoir aidé Mlle Le Roussel et les religieuses à revêtir la morte de sa dernière toilette, demeura écrasée.

Cependant, au milieu de sa douleur, Elisabeth éprouvait presque du soulagement à se répéter que le martyre enduré par sa mère avait pris fin, qu'elle ne verrait plus ses pauvres yeux angoissés révéler si fidèlement l'inquiétude et le trouble de son âme; elle éprouvait également un apaisement à se sentir soumise à la volonté de Dieu, à joindre les mains et à murmurer une prière; mais quelle sensation d'isolement à se trouver ainsi, privée de l'affection si passionnément exclusive de sa mère, éloignée d'un mari qui pouvait ne revenir jamais, et torturée par la pensée de son enfant malade.

"Quel réconfort, pensa la jeune femme, si je voyais surgir Renaud, si, en ces heures affreusement douloureuses, il m'était donné de le sentir à mes côtés."

Et, en proie à une sorte d'hallucination, conséquence de son excitation nerveuse, il lui sembla percevoir, sous les voûtes, l'écho des pas de l'exilé.

Oui, c'était certain!... quelqu'un approchait... la porte s'ouvrit.

Ce n'était pas Renaud, hélas! mais c'était, Mlle Bérengère, qui, pour la première fois depuis le départ de son neveu, venait de franchir l'enceinte fortifiée.

—Oh! ma tante, quelle bonté d'être venue! Comment vous remercier? s'écria Elisabeth en tombant dans les bras qui lui étaient ouverts.

Lorsque, après un long moment de prière, Mlle de Bagnerès se releva, la marquise continua:

—J'en ai la sensation, c'est un peu Renaud qui revient vers moi! Vous me le rendrez, ma tante, dites-le-moi, par pitié! Je suis si malheureuse!...

—Rien ne s'oppose au retour de Renaud, mon enfant, ses affaires ont prospéré d'une façon extraordinaire; il sera en mesure de racheter le donjon, les vieilles murailles et même le domaine. Et, j'en suis certaine, vous consentirez à les lui rendre; n'est-ce pas? Il faut cela pour que vous puissiez être heureux! Seulement... il faudra aussi le rappeler... il attend, depuis si longtemps, un mot de vous.

Sur la table massive, des feuillets étaient épars; d'une main tremblante, la jeune femme écrivit ces quelques lignes:

"Ma mère vient de mourir ou plutôt vient de cesser de souffrir; notre enfant est malade, très malade, Renaud, pardonnez-moi, ayez pitié de mon isolement et de mon immense chagrin... Ce n'est plus l'orgueilleuse Idole qui vous adresse cette prière; elle est brisée, broyée l'Idole; à sa place, il demeure seulement une pauvre Elsa, qui, malgré ses révoltes et ses folies, n'est jamais parvenue à vous oublier, ni à cesser de vous aimer!..."

"Oh! Renaud, soyez bon... soyez généreux. J'ai bien souffert, maman encore davantage; c'est près de son lit de mort que je vous demande pardon à genoux.

"Votre ELSA."

Puis, elle tendit le court billet à Mlle de Bagnerès.

—Vous écrirez à Renaud, ma tante; je n'ai pas la force de lui en dire plus long.

"Bagnerès est à lui, mais, puisqu'il l'exige, j'en accepterai le paiement, vous lui transmettez aussi—ayez cette bonté suprême—la terrible confidence que je vais vous prier d'entendre..."

La jeune femme s'arrêta, pâle comme la morte et, tout bas, agenouillée près de Mlle Bérengère, elle osa lui confier le douloureux et humiliant secret de la maladie de son fils.

—Dieu vous éprouve cruellement, ma pauvre enfant, répondit la vieille fille en attirant contre elle, d'un geste maternel, la tête inclinée sur ses genoux, Renaud sera bien malheureux aussi, mais

il vous aidera à supporter votre peine; à deux les croix sont moins lourdes!

—Alors!... vous croyez qu'il reviendra, malgré cette affreuse nouvelle?

—Renaud! ne pas revenir, en vous sachant ainsi torturé! Ne doutez pas de son coeur.

—Et vous n'aurez plus de crainte à avoir, ma tante, à l'avenir, je saurai éviter les heurts et les révoltes. Je suis si changé!

"Vous me l'avez dit un jour: il fallait que mon coeur se brisât!..."

—Oui! il fallait que la main rude mais salutaire de la douleur vous révélât à vous-même.

—Depuis notre rencontre aux pieds de l'Espérance des Désespérés, j'ai jeté au feu mes livres de philosophie, les mauvais romans qui avaient exalté mon esprit; j'ai suivi vos conseils et ceux de Roger; j'ai ouvert l'Evangile.

"L'Evangile! Vous m'apprendrez à le comprendre. La lutte sera rude!..."

—Vous triompherez, Elisabeth, j'en suis certaine, vous êtes de celles qui savent vouloir. Et, avec le devoir accompli, vous trouverez la paix de votre conscience et le bonheur... le bonheur pour vous et pour un autre!...

—Je veux vous croire, chère tante, quelle tristesse seulement de penser que ma pauvre maman ne verra pas ce bonheur!!

La bonne Bérengère ne répondit pas; sans doute songea-t-elle que Mme Freynet n'avait mérité cette joie.

Elisabeth refusa de quitter la chambre mortuaire. Mlle de Bagnerès voulut passer la nuit avec elle.

—J'ai le désir de me corriger de mes défauts, chère tante, dit la jeune femme et, néanmoins, par égoïsme, je vais vous imposer une fatigue, car, aujourd'hui, je ne me priverai pas de la douceur de votre présence, puis, vous prierez si bien pour ma pauvre maman!

De nouveau, Elisabeth se laissa glisser à genoux, près de la couche funèbre; elle pleura en contemplant ce visage que, bientôt, elle ne verrait plus, un cher visage, maintenant calme et rigide, qui, jadis, exprima tant d'adoration et de douleur.

Et là, en face de cette malheureuse dont l'idolâtrie coupable lui avait été si funeste, Elisabeth pensa, cependant, avec indulgence à l'affection immense de sa mère, une affection dont elle ne retrouverait jamais l'équivalent en ce monde! Puis, elle se jura, afin d'attirer les miséricordes de Dieu sur l'âme de la disparue, de dominer son caractère, de devenir meilleure.

Elisabeth tint son serment; une métamorphose complète s'accomplit en elle.

Et, dans la jeune femme triste, parfois encore un peu farouche, mais calme, d'humeur égale et acceptant, sans murmurer, les terribles maux dont elle était frappée, nul n'aurait reconnu la créature fantasque de jadis.

La lutte fut rude, cependant; sauf le curé de Bagnerès et Mlle Bérengère, devant lesquels la nouvelle convertie laissa échapper parfois quelques plaintes et quelques cris de révolte, nul ne devina cette lutte.

Revenue à Dieu, Elisabeth ne marchanda pas les sacrifices; suivant en cela les élans de son coeur, elle soulagea les pauvres et secourut les malades, mais, par vertu, elle voulut visiter, elle-même, ces pauvres et soigner elle-même ces malades; ceux de l'hospice et ceux du bourg virent, penché sur le lit de souffrance, le beau visage qui, autrefois, se détournait avec horreur des plaies et des misères. Désireuse de remplir vraiment son rôle de châtelaine, elle apprit à parler aux humbles; elle parut s'intéresser aux enfants et aussi aux modestes travaux des cultivateurs de ses domaines et, triomphant du peu de sympathie que lui avait inspiré constamment M. Maubec, elle le visitait assidûment chaque jour, depuis l'instant où, peu après la mort de Mme Freynet, les progrès de sa maladie de coeur avaient contraint le docteur à ne plus quitter son fauteuil.

"Il me semble que si je ramenaï cette âme au bien, Dieu me rendrait mon mari," se disait la jeune femme, tout en se promenant à travers le jardin d'hiver des Eglantines.

Là, toujours, les filets d'eau retombaient sur les bassins de rocaïles remplis d'arums et de capillaires, toujours, dans les massifs de plantes tropicales, chantaient les oiseaux des îles, fleurissaient, les orchidées aux formes tourmentées et les tubéreuses au parfum violent.

Là, rien n'avait changé et les yeux d'Elisabeth rencontrèrent bientôt la chaise longue orientale dont elle aimait les moelleux coussins, et, sur la curieuse table arabe, au-dessus de vieille faïence en forme d'étoile, demeuraient encore quelques-uns de ses romans préférés.

Ses rêves!... Oh! comme ils s'étaient brisés en se heurtant aux réalités de la vie, combien les espoirs, le désir fou de Mme Freynet d'assurer, à tout prix, le bonheur de sa fille s'étaient anéantis sous ses yeux!

"Souffrir... faire souffrir ceux que j'aime... sera-ce mon seul rôle ici-bas?..." soupira-t-elle, un éclair de révolte au fond de ses yeux sombres.

Mais, très vite, et humblement, elle ajouta:

"Moi, qui jadis, me souciais si peu des maux des autres, ne puis-je supporter les miens sans murmurer!... Devant ma résignation, peut-être Dieu aura pitié!..."

Puis, fatiguée par la température de la serre, trop chaude, par cette belle journée de juin, la jeune femme abandonna la pièce embaumée et, traversant la bibliothèque et le salon bouton d'or —le salon qu'affectionnait sa mère—elle gagna le vaste hall.

Sur le seuil de la porte d'entrée, un domestique du château se montrait.

—J'apporte une dépêche pour Madame la marquise, dit-il.

Les doigts tremblants, Elisabeth fit sauter la bande et lut ces quelques lignes:

"Oui, je reviens, je reviens pour te dire de vive voix combien je te plains, combien je souffre avec toi, mon Elsa!"

"RENAUD."

"Il revient! Il revient," répétait-elle dans son ire, tandis que des larmes de joie, cette fois, montaient à ses yeux où les rayons dorés, depuis si longtemps éteints, se rallumaient.

IV

Elisabeth se trompait, hélas! ses maux n'étaient pas finis et, quelques jours plus tard, une terrible angoisse la tenaillait encore, lorsqu'elle pénétra dans la petite maison du docteur Maubec.

—Docteur, dit-elle, l'instant d'après, mon petit Guillaume a eu, toute la nuit, des crises affreuses, votre confrère de Brantôme, venu ce matin, paraît inquiet; vous l'avez vu, je le sais, et je vous supplie de ne pas me cacher ce qu'il redoute.

Le vieillard demeura songeur, puis il reprit d'une voix hésitante:

—L'enfant est gravement atteint, mon confrère l'a trouvé comme moi; des complications du côté du cerveau sont à craindre.

—Oh! évidemment, l'intelligence achève de s'éteindre, répondit la jeune femme d'une voix brisée, s'il vit, mon fils sera idiot!

"Le châtement est lourd, ajouta-t-elle tout bas avec une expression de désespoir sur son visage pâli, enfin je ne dois pas me plaindre, ce châtement, mon orgueil, mon égoïsme l'ont mérité!"

—Vous n'avez mérité aucun châtement! s'exclama M. Maubec qui semblait bouleversé par cette humble soumission, mais, croyez-moi, en grâce, bientôt la consolation viendra.

—Vous faites allusion à l'arrivée de mon mari, docteur, Dieu sait si j'ai désiré ce retour. Eh bien! à l'idée de lui présenter ce malheureux enfant, je me sens accablée d'angoisse, la pensée du

chagrin de mon mari est plus dure à supporter que mon propre chagrin!

"Mais, continua-t-elle, en voyant le visage du vieillard blêmir, vous devez me trouver cruelle de vous entretenir ainsi de mes tristesses; vous, déjà si souffrant! Voyez-vous, docteur, on arrive difficilement à se corriger de son égoïsme, à songer aux autres avant de songer à soi!"

—Vous apprenez, au contraire, très vite à pratiquer la charité sous toutes ses formes; cela prouve la bonté naturelle de votre cœur. Ah! ma chère enfant, permettez au vieil ami qui vous a vue naître de vous nommer ainsi, vous avez expié, au delà, les fautes légères, résultat de votre éducation, Mlle Bérengère a, en vous, une digne fille,

—Oh! je ne mérite point d'être comparée à ma tante; elle est d'une bonté si parfaite!

—D'une bonté qui donnerait confiance en celle de Dieu et porterait à espérer le pardon, même pour des malheureux comme moi!...

Un frisson secoua M. Maubec, tandis qu'il joignait, en un geste d'épouvante, ses mains, déjà envahies par l'enflure.

—Ces mystères de l'au delà sont si terribles pour ceux qui ont mal vécu!... Le pardon?... Y croyez-vous, madame?

—Certainement! A l'heure actuelle, au milieu de mes peines, j'ai la consolation de croire... et d'espérer! Voyez mon mari... Il n'est qu'un homme et il m'a pardonné.

—M. Renaud est bon... il vous aime... pour cela, il vous a pardonné.

—On dit que Dieu aime nos âmes plus encore... on dit qu'il accueille avec une miséricorde infinie les brebis égarées; pourquoi, cher monsieur, ne feriez-vous pas appeler M. le curé?

—Vous avez raison, madame, reprit le docteur, lorsque la jeune femme, pressée de retrouver son enfant, prit congé; mais puisque je veux suivre vos conseils, en retour, ayez foi en ma promesse quand je vous dis: "Espérez contre toute espérance!"

Espérer!... Cela eût semblé bien fou à la pauvre Elisabeth quand, le lendemain, elle vit Guillaume terrassé par une nouvelle crise, quand, jour et nuit, il lui fallut veiller près du berceau où agonisait son fils.

Ce fils, elle le soignait avec un dévouement inlassable, ne ménageant jamais ses forces, exagérant les soins matériels, torturée affreusement par une douleur contre nature dont elle s'avouait la cause avec sa franchise brutale: la douleur de pouvoir donner au pauvre petit être malade seulement la pitié qu'elle eût accordée à tout autre enfant souffrant.

"Je préfère le voir mourir que de le garder idiot, se prenait-elle à songer; puis horrifiée de se surprendre de telles pensées, elle ajoutait mentalement avec des larmes amères:

"Maman aurait toujours... toujours et malgré tout été heureuse de me garder.

"Quelle mère suis-je donc?"

Et, infatigable, farouche, elle disputait son fils à la mort, refusant l'aide de Mlle Le Roussel et même celle de sa tante dont elle désirait cependant la présence.

Cela dura des heures et des heures.

À l'aube du troisième jour de cette agonie, pendant que le petit Guillaume, abattu par des crises successives, semblait enfin calmé, Elisabeth, le laissant sous la garde de la nourrice, passa dans le cabinet voisin de la chambre; accoudé à la fenêtre à meneaux, elle exposa son front brûlant et douloureux à la caresse de l'air matinal.

L'aurore, en fuyant, laissait traîner ses voiles sur le jardin à la française; puis, peu à peu, vers l'est, le ciel s'empourpra, s'embrassa... et le soleil parut...

Là-haut, un de ses rayons, frappant les machicoulis et les créneaux du donjon, rajeunit les vieilles pierres, les illumina d'un flamboiement de fête.

"Ce flamboiement de fête, cette promesse d'un beau jour, quelle ironie suprême!" murmura la jeune femme.

Tout à coup, le roulement d'une voiture la fit tressaillir; dans le silence du matin, le bruit du lourd heurt a retenti, le large portail à gros clous a roulé sur ses gonds. Elizabeth, frémissante, se pencha et regarda; bientôt un pas ferme fit crier le sable et, sur le seuil de la seconde enceinte, une haute silhouette se montra... une silhouette qui avait hanté les jours et les nuits de la châtelaine.

Mais, cette fois, ce n'était pas un rêve... c'était bien Renaud... Renaud bronzé par la vie du désert, portant plus fièrement peut-être sa belle tête expressive, Renaud qui, dans un instant, allait franchir la porte Renaissance.

C'était pour lui, sans doute, pour le descendant des Guise et des Bagnerès, pour le maître enfin, que, tout à l'heure, s'illuminait le donjon.

Elisabeth s'est élancée: elle n'entendra pas, cette fois encore, résonner sous les voûtes sonores les pas qu'elle crut, si souvent, entendre jadis.

Non!... car elle court... elle court... Jamais Elsa ne saura comment elle fut dans les bras de son mari avant qu'il eût posé le pied sur la première des marches roses du grand escalier de pierre.

—Renaud!... Renaud!... Toi, enfin, dit-elle, sa

tête lasse penchée sur l'épaule virile, tandis que des bras caressants l'enserrent.

Un moment ensuite, insoucieux, absorbés, ils demeurent enlacés sans proférer un mot, dominés par l'émotion.

—Et l'enfant? demande Renaud.

—Il est mal... très mal... il va mourir. Oh! Renaud, faut-il que je te cause cette peine après tant d'autres!...

"Et maman n'est plus là!... Oh! j'ai souffert... j'ai souffert... j'ai expié... tu pardonnes?"

—Je n'ai rien à te pardonner, ma chérie, puisque je t'aime... et puisque tu m'aimes, répondit-il tendrement, tandis que, sous ses lèvres, les beaux yeux meurtris se fermaient.

Puis, tous deux se dirigèrent vers la chambre de l'enfant où Mlle Bérengère venait d'accourir.

Quand le marquis se trouva seul avec sa femme dans la grande pièce claire, il se pencha sur le berceau et regarda longuement Guillaume; sa stupeur, son écoeurément étaient grands, car il constata que rien ne l'attirait vers le malheureux petit être dont les traits convulsés ne lui rappelaient les traits d'aucun des siens.

C'était là, cependant, ce fils qu'il avait tant aimé de loin, qu'il avait tant souhaité connaître.

Anxieuse, Elisabeth cherchait à deviner les pensées de son mari.

—Il ne te ressemble pas ainsi que je l'espérais, Elsa, murmura-t-il, il ne ressemble à personne de nos familles!

Et, comme le bébé ouvrait, maintenant, ses yeux verdâtres, si inexpressifs il ajouta très bas:

—Oh! ces yeux mais de qui les tient-il?...

—Pauvre petit Guillaume! Nul n'est porté à l'aimer; à la fin de la vie, maman ne pouvait plus supporter sa vue! Ta tante, qui est si bonne, n'a pas de tendresse pour lui! Et moi-même—si tu savais Renaud combien je me suis reproché cela—je n'arrive pas à l'aimer sans effort!... Pourquoi!... Sans doute parce qu'il est disgracié, malade, grâce sans doute à ces caprices!

"Ce sentiment est monstrueux de ma part, n'est-ce pas?"

—Mais, ma pauvre chérie, on n'est pas responsable de l'involontaire; tu n'es coupable de rien puisque tu as soigné admirablement ton enfant.

Et, tout en attirant, vers lui, le visage pâli de sa femme, ce beau visage où le sourire cruel faisait place à une expression de profonde détresse, Renaud n'osa avouer à Elisabeth de peur d'augmenter sa peine, à quel point il partageait ses sentiments.

Bien des parents agonisent moralement en voyant agoniser leurs enfants, le marquis et la

marquise de Bagnerès, en voyant agoniser leur fils, enduraient un autre martyr, celui de ne pas souffrir assez!

Vers la fin du jour, comme ils étaient là encore tous deux, avec Mlle Bérengère, aux côtés de Guillaume, petit corps tourmenté dont l'âme semblait déjà s'être envolée, la porte s'ouvrit et Marie—qui grâce à la complicité des domestiques, séduits par sa gentillesse, avait ses entrées libres au château—montra son adorable visage; elle portait, dans ses menottes inhabiles, un gros bouquet de marguerites et de bleuets.

—La demoiselle "Oussel" voulait pas laisser passer Tite, dit-elle en désignant la vieille fille qui arrivait essoufflée, mais Tite a couru plus vite!... Elle voulait apporter des fleurs au petit monsieur.

Sur le berceau, la fillette déposa les bleuets et les marguerites.

—Il dort, reprit-elle tout bas, et toi tu pleures, jolie madame, et Mlle Bérengère aussi; pour vous consoler je vais vous donner les fleurs, le petit monsieur les regarde pas.

Et, gentiment, la mignonne reprit son bouquet, un bouquet disgracieux confectionné par ses petites mains maladroitement et tenta d'en faire deux parts.

Brusquement Renaud attira Marie vers lui et ses lèvres, inconsciemment appelées, se posèrent sur les joues rondes.

—Dieu! la jolie créature! s'exclama-t-il, mais... comment se fait-il?... le jeune homme s'arrêta, n'osant achever sa pensée.

—Comment se fait-il, reprit Elisabeth, au milieu de ses larmes, que Tite ait reçu, à profusion, les grâces dont on aurait dû être paré ton fils, n'est-ce pas, Renaud?

—Oh! toujours tu m'emmènes, mademoiselle, disait pendant ce temps Marie, entraînée par l'instigatrice; je t'aimerai pas du tout.

Puis, avec cette mobilité de l'enfance, elle ajouta :

—Pourquoi le petit monsieur y ferme les yeux, y dort sans doute?

—Il dort, répondit la vieille demoiselle, avec un serrement de cœur, car elle pressentait que, sur la terre, Guillaume plus jamais ne se réveillerait.

VI

Un soleil brillant inonde la plaine de Bagnerès de ses chauds rayons.

Malgré cette température brûlante, Elisabeth, un sécateur d'argent à la main, dépouille les rosiers des Eglantines de leurs plus belles fleurs, jetant, au fur et à mesure, sa moisson parfumée

dans une corbeille de vannerie; puis, assise à l'ombre d'un berceau, près d'une vasque de marbre où coule une eau limpide, la jeune femme dispose sa cueillette en gerbes artistiques.

Et, en nuancant ses gerbes, des larmes tombent sur les pétales multicolores comme des gouttes de rosée. Hélas! Elisabeth songe que ses amies les roses vont aller orner le tombeau de sa mère et de son enfant.

Un bruit de pas la fait tressaillir et un sourire, dont la douceur est nouvelle sur son charmant visage, détend ses lèvres pourpres tandis que la belle main de Renaud caresse ses cheveux sombres.

—Te souviens-tu, Elsa, du jour où je te trouvais ici, glissant au travers des allées, telle une fête aux fleurs?

—Oh! oui, je me souviens! C'était le printemps alors! C'était l'âge des promesses et des illusions! Par ma faute, que de roses se sont effeuillées!

—Elles refleuriront!... Notre amour n'a-t-il pas fleuri!

—Oui! mais on ne souffre pas impunément ce que nous avons souffert!... On en demeure meurtri. Pourrai-je oublier l'angoisse que j'ai lue dans les yeux de ma mère et les déceptions cruelles apportées par ce fils si follement désiré!...

—D'autres petits enfants peuvent venir, leurs menottes caressantes effaceront, sur tes joues, la trace des pleurs!

Un frisson secoua la jeune femme à la pensée de la terrible et inexplicable maladie de Guillaume, puis elle reprit tendrement:

—Tu es là! Je ne dois me plaindre de rien. Avec toi, j'ai la force de vivre et j'aurai même, parfois, le goût de sourire, murmura-t-elle d'un ton bas et passionné.

—Je suis là, ma bien-aimée, pour veiller sur toi et pour t'aimer. Cependant, et cela me navre, je serai forcé de te quitter momentanément, car je me suis engagé vis-à-vis de mon associé à faire encore deux ou trois voyages en Afrique. J'ai, là-bas, des intérêts qui sont aussi ceux d'un autre!

—Je te suivrai, Renaud! s'exclama Elisabeth, en se rapprochant de son mari comme s'il eût déjà voulu le quitter; jadis, j'ai eu la folie de refuser d'être la femme du lieutenant de Bagnerès, aujourd'hui je serai avec joie celle du colon Widbod, un héros dont je suis fière, et surtout le cher mari dont la présence est devenue indispensable à mon cœur. Ah! elle est bien morte l'orgueilleuse Makéri, brisée la fantasque Idole qui ne voulait pas aimer!...

Lorsque son mari l'eut remerciée avec effusion, la marquise continua :

— En attendant le voyage d'Afrique j'en ai un moins lointain à te proposer. Ma tante Hélène m'écrit ce matin et nous demande d'assister à la première messe de Roger.

— Nous irons sûrement !

— Nous devons bien cela à mon cher cousin, ses prières et celles de ta tante à l'Espérance des Désespérés ont dû certainement contribuer à nous réunir.

— Je garde ces boutons de rose, ajouta Elisabeth, quand elle eut terminé ses gerbes, je les apporterai, en rentrant, au docteur ; nous lui conduirons aussi la petite Marie, la vue des fleurs et des enfants réjouit même les mourants et ce pauvre M. Maubec n'est point autre chose. Grâce à Dieu, il s'est décidé à demander M. le Curé !

— Tant mieux ! Le malheureux a mal vécu, la mort doit l'effrayer ; puis, ne te semble-t-il pas en proie à une idée fixe, un remords !...

— Quoi qu'il en soit, nous lui devons notre pitié et notre assistance.

— Elle est étonnamment jolïe, cette petite Marie ! ajouta Renaud, poursuivant une pensée par laquelle il était hanté. Vraiment ! aussi inadmissible que la chose puisse paraître, cette enfant me rappelle ma mère. A première vue, j'ai été frappé de cette ressemblance, saisissante et inexplicable.

— Bien inexplicable ! répondit la jeune femme troublée.

Une heure plus tard, le marquis et la marquise de Bagnerès pénétraient avec Tite dans la triste chambre du docteur, dont la maladie paraissait avoir fait de terribles progrès.

M. Maubec accueillit ses visiteurs avec un émoi qui les frappa.

Ses yeux, après s'être arrêtés longuement sur le visage pâli d'Elisabeth, se fixèrent sur celui de la fillette et, dans le regard du malade passa une poignante hésitation.

— Tiens, monsieur, disait Marie, Tite t'apporte des fleurs et jolïes, tu sais !... Et Tite fait, tous les soirs, une prière avec Mlle Bérengère pour que le petit Jésus te guérisse.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, Tite va t'embrasser.

Ce baiser parut avoir raison de la dernière résistance du vieillard, lui communiquer un subit courage.

— Voulez-vous, monsieur Renaud, dit-il, avoir la bonté de prier M. le maire de bien vouloir venir jusqu'ici avec M. le Curé et deux témoins ; il serait également utile que Mlle Le Roussel se

joignît à eux avec les documents dont elle m'a parlé tout à l'heure.

Pendant que le mourant, semblant réunir ses dernières forces pour quelque terrible confession, demeurait immobile et les paupières baissées, Elisabeth, l'esprit violemment assailli par les soupçons que la piété filiale lui avait souvent fait repousser, n'osait interroger le docteur.

Enfin, le marquis reparut, accompagné de M. Vertuzac, qui se trouvait être le maire de Bagnerès, de Mlle Le Roussel et des deux témoins.

Lorsque la porte se fut refermée sur M. le Curé, entré le dernier, M. Maubec ouvrit de nouveau les yeux et, d'une voix haletante, son visage bouffi convulsé par l'émotion, il fit la déclaration suivante :

— Près de mourir, je jure sur le Christ que l'enfant qui a été inhumé, la semaine dernière, sous le nom de Guillaume de Bagnerès n'avait aucun droit à ce nom ; il était fils d'Elie Legrault et de Marie Ladoire, morts tous deux ; par contre, la petite fille ici présente et connue sous le nom de Marie Legrault est bien la fille du marquis et de la marquise de Bagnerès.

Un cri de joie folle échappa à Elisabeth qui serra la fillette dans ses bras.

— Par intérêt, continua le mourant, j'ai fait... ou laissé faire la substitution des enfants ; on va produire le témoignage de la personne, décédée aujourd'hui, qui me paya ma mauvaise action.

Mlle Le Roussel s'avança et, ayant ouvert la cassette en bois de citronnier, en retira le feuillet que la malheureuse Mme Freynet avait achevé d'écrire quelques minutes avant sa mort.

Libellé d'une écriture tremblante, mais cependant lisible, ce feuillet contenait ces mots :

— " Sous la foi du serment, je jure sur la tête de ma fille bien-aimée que, connaissant son désir maladif de posséder un fils, j'ai, atteinte sans doute de folie, dérobé l'enfant de Marie Legrault pour mettre à sa place ma propre petite-fille. Que Dieu me pardonne !... J'endure un tel martyre ! " Et Mme Freynet avait signé et daté sa déclaration.

Lorsque, après avoir opposé leur signature à côté de celle du docteur, les témoins se furent retirés, le malade prit la parole :

— Je dois encore, dit-il d'une voix affaiblie, fournir quelques explications à M. et Mme de Bagnerès.

— Vous vous souvenez, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Elisabeth, de quelle façon violente vous désiriez une fils ; et votre faiblesse, votre nervosité étaient telles, à ce moment-là, que je n'avais pu dissimuler à Mme Freynet mes inquiétudes au sujet des suites d'une déception.

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent—M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérer de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture berniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douloureux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.

"Or, la nuit même où Marie Legrault, ayant donné naissance à un fils, était déjà plongée dans un état comateux, je dus quitter son chevet pour courir vers vous.

"Plus tard, quand vous demandâtes à votre mère d'une voix frémissante et anxieuse quel était le sexe de votre enfant, je ne crus devoir protester en l'entendant vous répondre sans hésitation: "Sois heureuse, c'est un fils!" Je pensai qu'elle voulait vous préparer à entendre la vérité avant de vous la révéler.

"Mais ma stupéfaction fut portée à son comble lorsque Mme Freynet répéta à Mlle Le Roussel: "C'est un garçon!"

"Je tentai de protester, votre mère m'imposa silence et, emportant l'enfant dans la pièce voisine, elle s'y enferma en disant qu'elle veillerait seule sur le bébé.

"Une demi-heure s'écoula, puis elle me rappela et me montra sur ses genoux, non votre belle petite fille, mais bien le fils de la mourante, en m'enjoignant d'avoir à faire une fausse déclaration à la mairie.

"J'essayai de résister, Mme Freynet, affolée à l'idée de vous imposer une contrariété qui aurait pu compromettre votre santé, craignait-elle, ne voulut rien entendre.

"Or, je devais une grosse somme à Madame votre mère... en face de la misère à laquelle elle pouvait me réduire, je fus lâche et criminel... je me laissai acheter!..

"Tout d'abord, continua-t-il, Mme Freynet parut servie à souhait par les événements; Marie, la pauvre phthisique, mourut sans avoir repris connaissance et la folie de Justine devint complète dès l'instant où elle vit une femme voilée—cette femme voilée dont elle n'a plus cessé de parler—emportant son petit-fils.

"Je n'ai pas à vous dépeindre, madame la marquise, le supplice qu'endura votre mère lorsqu'elle sortit du vrai délire où l'avaient jeté les affolements d'une passion maternelle, exaltée jusqu'au paroxysme; ce chagrin, ces tourments incessants ont certainement hâté la venue de la congestion qui la terrassa; ce tourment est devenu un martyre quand, muette et paralysée, elle a dû assister impuissante à vos propres angoisses au sujet du misérable petit être qu'elle avait placé dans le berceau de sa petite-fille.

"Et moi aussi, ajouta le vieillard d'une voix lassée, j'ai connu des nuits sans sommeil et des remords affreux.

"Dès le jour où je vous vis, madame, brisée par la douleur à la première crise du petit Guillaume, j'écrivis sur mon testament la déclaration qui je

viens de faire, mais, malgré les supplications ardentes que je lisais dans les yeux de Mme Freynet, je n'avais pas le courage de mettre fin à ses tortures et aux vôtres dans la crainte de la justice humaine. Pour cela, j'ai menti à Mlle Bérengère qui avait des soupçons, menti à Mlle Le Roussel qui, nonobstant une certitude morale, n'osait vous troubler en comprenant que le témoignage seul de votre mère était insuffisant à prouver la vérité.

"Aujourd'hui, j'obéis au prêtre; avec justice, il me refusait le pardon tant que je n'avais pas réparé mon crime dans la mesure du possible. J'espère que pas un doute ne subsistera sur la véracité de ma déposition; quel intérêt aurais-je à m'accuser?... Au reste, sans parler de ressemblances incontestables des enfants avec les leurs, les témoignages abondent. Ne sont-ce pas des preuves, la fortune subite de Justine, donnée, en réalité, par Mme Freynet pour sauvegarder sa petite-fille de la misère et mon propre changement de situation!..

"Mais il me semble que Dieu ait voulu nous fournir une preuve plus convaincante encore.

Sur un geste du vieillard, Mlle Le Roussel s'avança et dégrafa le tablier de Marie et sa collette brodée.

Sur les épaules rondes de l'enfant, apparurent deux petits signes bruns tout semblables à ceux qu'Elisabeth portait identiquement placés.

—Oh! je ne doute point, je ne doute point! répétait la jeune mère en couvrant la fillette de baisers. La meilleure des preuves, c'est l'attirance qui m'entraînait vers Tite, c'est la répulsion invincible que, malgré mes efforts, je ressentais pour le malheureux petit Guillaume.

M. Maubec demanda ensuite humblement pardon au marquis et à la marquise, pardon qui lui fut généreusement accordé; puis tous se retirèrent, laissant le malade épuisé seul avec le prêtre.

Lorsque, un moment plus tard, Elisabeth quitta le logis des Sénéchaux où elle avait passé une heure avec Mlle Bérengère et Mlle Le Roussel, aussi heureuses qu'elle-même, la jeune femme vint s'asseoir, en attendant son mari, sur le banc de pierre de Mlle Jocquette, près de la brèche des remparts.

D'un geste attendri, elle fixait la petite Marie jouant à ses pieds.

—Tite, dit-elle soudain, en attirant la fillette dans ses bras, c'est moi qui suis ta maman!

—Ma maman? Toi la madame jolie, mais, alors tu es arrivée du ciel? Ma maman était avec le bon Jésus!.. Oh! Tite est contente que tu sois revenue!..

SES AMIS LA CROYAIENT CONDAMNÉE

“J'étais profondément épuisée après la grippe, une pneumonie, une pleurésie,” écrit Mme. Baxter.

Une grippe tout seule c'est assez mal, mais une grippe avec une pneumonie et une pleurésie c'est presque toujours fatal. Même la grippe après avoir suivi son cours laisse le système dans un état de faiblesse, de dépression, de nervosité et d'épuisement, mais rares sont ceux qui peuvent passer au travers d'une grippe, d'une pneumonie et d'une pleurésie. Rien d'étonnant que Mme Baxter ait été comptée perdue par les médecins quand elle avait une grippe, une pneumonie et une pleurésie. Rien d'étonnant à ce qu'après ces terribles maladies elle fut profondément épuisée. Le miracle c'est qu'elle put réchapper. Mais laissons Mme Baxter raconter elle-même son histoire, — “Je veux vous dire ce que le Carnol a fait pour moi et les miens. J'étais très épuisée après une grippe, une pneumonie et une pleurésie. Ma sœur me conseilla de prendre du Carnol. Elle s'en était servi avec plein succès pour elle-même et sa fille. A présent j'ai pris cinq bouteilles de Carnol et je puis dire que je n'ai jamais été mieux de ma vie. Ma fille en prend aussi ce printemps comme tonique. J'ai conseillé à une voisine d'en faire prendre à sa fillette qui souffre de bronchite depuis sa naissance, et elle se guérit. Nous n'avons tous que du bien à dire de votre remède merveilleux, nous ne souhaitons qu'une chose, qu'il fasse autant de bien aux autres qu'il en a fait à moi et aux miens. Longue vie à Carnol !” — Mme E.E. Baxter. R.R. No 2, Comté de St-Jean, N.B.

Le Carnol est un superbe tonique et produit des résultats merveilleux dans tous les états de faiblesse et d'épuisement, parce que les ingrédients sont les meilleurs reconstituants des tissus, des nerfs et du sang. Il est connu de tous les médecins. Vous en trouverez tous les détails dans la circulaire accompagnant chaque bouteille de Carnol.

6-24



Et, tendrement, le bébé confiant se blottit contre le cœur de sa mère.

Cependant Renaud paraissait et, arrêté près du marronnier rose, il contemplait avec bonheur sa femme et son enfant.

—Je viens de causer avec le notaire, dit-il, en abordant Elisabeth, ses renseignements confirment la déposition du malheureux Maubec. Ta mère a donné quittance au docteur le lendemain de la naissance des enfants et, à ce moment aussi, elle a réalisé une importante somme dont l'usage est demeuré inconnu à votre notaire; une somme qui, évidemment paya la complicité du médecin et constitua la fortune de Justine; ceci, joint aux deux dépositions, permettra, je l'espère, de pouvoir obtenir, sans retard, la rectification de l'état civil de notre petite Marie.

Celle-ci écoutait, ses grands yeux—d'un bleu foncé comme ceux de son aïeule, la belle Odile de Bouganville—levés vers le marquis.

—Si la madame jolie est ma maman, dit-elle tout à coup, en traduisant à haute voix les pensées qui se pressaient derrière son front blanc, le beau monsieur est mon papa!...

—Oui, ma chérie, je suis ton papa, répondit Renaud en pressant ses lèvres sur les boucles blondes de l'enfant.

—Mon Dieu, que Tite est heureuse, disait la fillette en battant des mains. J'ai un papa et une maman, quel bonheur! Pour remercier le petit Jésus, je serai sage toujours, toujours!

Et, câlinement, elle posa sa tête bouclée sur l'épaule de sa mère.

—Nous tâcherons de lui aider à être sage, n'est-ce pas, Renaud, murmura Elisabeth, en l'élevant et... en l'aimant... autrement que je n'ai été élevée... et aimée!...

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme, au souvenir de sa malheureuse mère et de ses souffrances; son mari sécha ses larmes d'un baiser.

—Je suis là, mon Elsa. Les roses ont fleuri et refluriront encore, car le cœur de Makéri s'est enfin éveillé, dit-il tendrement, pour chasser les tristes réminiscences.

Elisabeth se pressa plus étroitement contre lui.

Un long moment, ils restèrent ainsi sans parler, contemplant alternativement le soleil décroissant dans un flamboiement d'incendie, les Eglantines toutes blanches au milieu des prairies; là-bas, à l'horizon, les grands rochers, si bizarrement jetés à l'extrémité de la plaine fertile et, tout près d'eux, l'écluse constellée d'étincelles, qui emplissait la vallée de sa chanson berceuse.

Un dernier rayon embrasa le donjon, poudra d'or les valéranes encore fleuries au creux des vieilles pierres.

Et, comme dans son rêve, la tour millénaire, les murailles antiques baignées de lueurs d'apothéoses semblaient se rajeunir et sourire pour faire fête à la châtelaine qui, maintenant, allait franchir le seuil de la porte Renaissance au bras de l'héritier des Bagnerès, dans la quiétude de cette radieuse soirée.

Cependant, malgré leur joie d'avoir retrouvé leur fille, malgré leur amour reconquis, pour avoir trop souffert, un peu de trouble et d'inquiétude demeuraient au cœur des jeunes époux; mais le nuage léger, obscurcissant l'azur de leur ciel, disparut entièrement le jour où Renaud-Guillaume-Widbod de Bagnerès—un vrai celui-là—ouvrit, à la lumière, des yeux aussi noirs et aussi beaux que ceux de "Makéri".

FIN

CŒURS ENNEMIS

GRAND ROMAN D'AMOUR par DELLY

**UNE AUBAINE POUR NOS
LECTEURS ET LECTRICES!**

Delly nous a fait parvenir, pour LA REVUE POPULAIRE, où il sait compter de nombreux et enthousiastes admiratrices et admirateurs, son tout dernier roman, absolument inédit au Canada et introuvable en librairie.

Vous serez les premiers à lire cette primeur. Mettez vos amis et amies au courant de la bonne nouvelle.

En plus un roman de Guy Chantepleure.

DELLY ET CHANTEPLEURE DANS

La Revue Populaire

DE JUIN

*Ayez la précaution d'acheter de bonne heure
"La Revue Populaire" de juin*

EN VENTE PARTOUT 15 SOUS

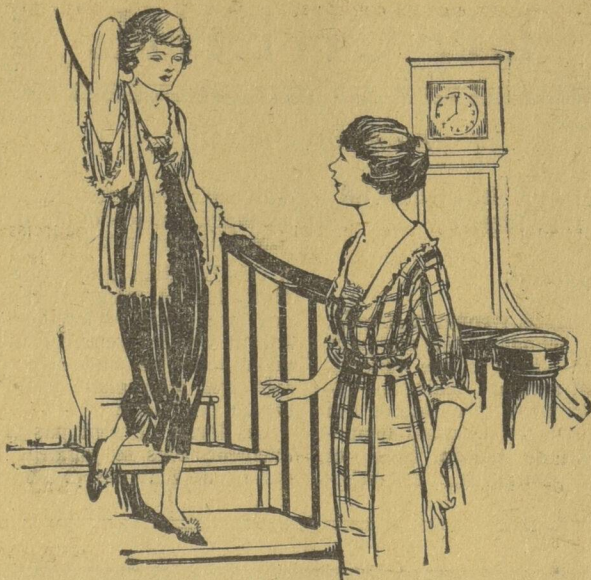
COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour un an ou 75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131, Rue Cadieux. - - - Montréal.



LES NUITS SANS REPOS

“COMMENT dormez-vous?”

“Mal. Pendant des heures entières, je reste éveillée la nuit, incapable de dormir et agitée, pensant à toute sorte de choses, mais sans reposer du tout.”

“Avez-vous consulté un médecin?”

“Oui. Le médecin m'a dit que j'étais anémique; j'ai le sang pauvre et le système nerveux détraqué, par suite du manque de nourriture appropriée.”

“Pourquoi alors n'essayez-vous pas la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs?”

“Je ne sais réellement pas pourquoi; peut-être parce que j'ai toujours pensé

que ce n'était que pour les nerfs, alors que j'ai besoin de quelque chose pour m'enrichir le sang.”

“C'est en plein ce que fait la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. C'est en enrichissant votre sang que vous pouvez remettre vos nerfs fatigués.”

“J'en prendrai peut-être.”

“J'en prendrai à votre place, parce que je sais que ce remède guérit merveilleusement les gens anémiques qui se plaignent du mauvais état général de leur santé.”

“Je suis certaine que vous ne serez pas désappointée, et à votre place je commencerais tout de suite ce traitement.”

LA NOURRITURE DU DR CHASE POUR LES NERFS

Le grand restaurateur des nerfs et du sang.

60 sous la boîte de 60 pilules, chez tous les marchands
ou d'Edmanson, Bates & Co., Ltd, Toronto.

LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

STANDARD DU SCHNAUZER-PINSCHER (GRIFFON D'ECURIE)

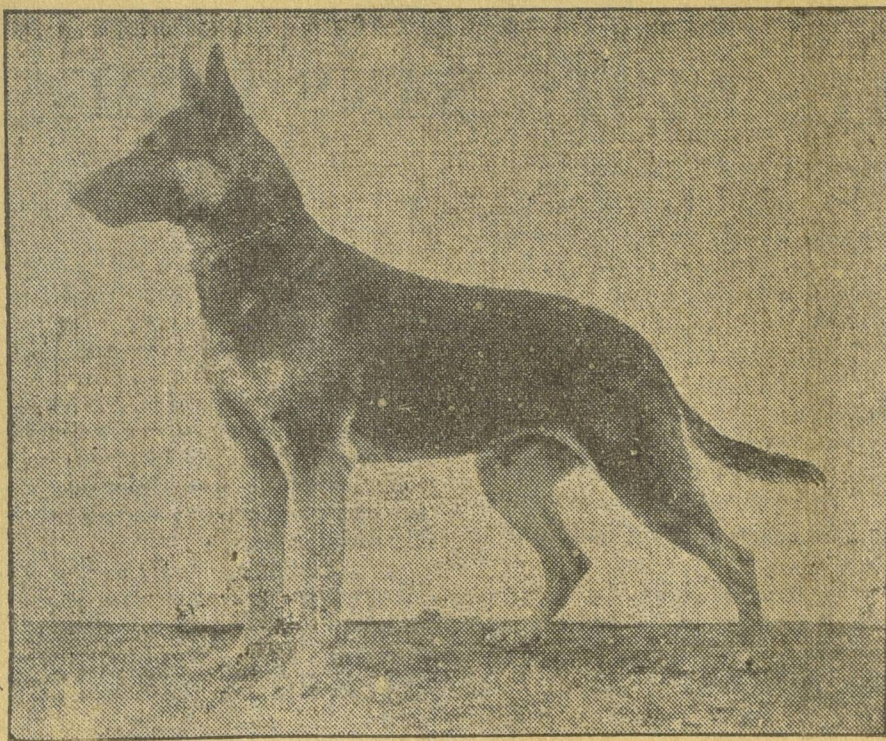
Aspect général:

Chien trapu plutôt qu'élancé, vigoureux, musclé, de construction carrée, le schnauzer-pinscher unit beaucoup de tempérament à un calme réfléchi. Toujours très attentif, vif, remuant, mais sans l'agitation nerveuse, ni l'excitation inconsidérée qui est fréquente chez d'autres races de grand tempérament. Excellent gardien de maison, fidèle et intelligent compagnon, très courageux, il est un re-

marquable destructeur de rats, de souris et autres vermines. Très endurant, de solide structure, il résiste fort bien aux intempéries.

TETE.—Bien proportionnée au corps, forte et plutôt longue, crâne aplati au sommet plutôt étroit que large entre les oreilles, s'amincissant graduellement vers les yeux. Le museau bien proportionné au crâne se soude avec lui et va en s'amincissant *très légèrement* jusqu'au nez; le chanfrein est un peu voûté.

Les lèvres ne sont pas pendantes: taillées obliquement, elles se joignent bien aux commissures qui ne doivent pas présenter de poches baveuses.



CHAMPION INTERNATIONAL
Hamilton Erich Von Grafenwerth

Nous présentons à nos lecteurs un des plus fameux chiens de Berger Alsatiens du monde entier. Grand champion en Allemagne 1920, champion

américain 1922, champion des champions américain 1922. Cette bête est la propriété de la Ferme Hamilton, Gladstone, New-Jersey, Etats-Unis.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

La cassure (stop) entre le crâne et le museau est plus apparente que réelle parce que due aux poils durs et hérissés des sourcils.

Les mâchoires sont puissantes et armées d'une forte dentition s'emboîtant exactement.

La truffe est noire, bien ouverte, bien développée, de façon à ne pas rendre l'extrémité du nez pointue.

Les oreilles sont plantées haut, elles doivent être coupées en pointe, ni trop effilées, ni trop longues.

Les yeux sont moyens, de couleur foncée, ovales, dirigés en avant, avec un regard vif, intelligent et expressif, ombragé par des sourcils rudes et ébouriffés.

ENCOLURE.—L'encolure est forte, sèche et musclée, bien attachée et harmonieusement sortie.

TRONC.—La courbure des côtes doit donner à la poitrine un aspect nettement ovale. Le corps ne doit pas être en tonneau.

Le dos est droit et râblé, à peine incliné de la croupe vers l'encolure. Les reins larges et bien développés.

Le ventre doit légèrement remonter sans donner l'apparence d'un chien levretté.

La cage thoracique va en s'abaissant profondément vers la poitrine qui est pleine et ovale avec un sternum bien développé.

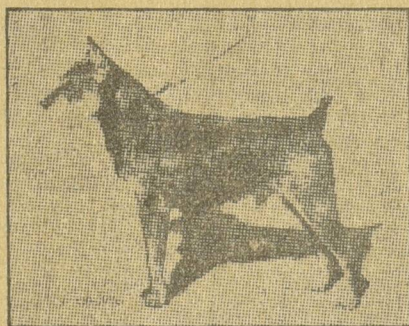
Les épaules sont obliques, les cuisses bien musclées et pas gigotées.

La queue est attachée haut, portée en l'air, coupée court, à ras des poils clairs du dessous de

la queue. (La queue courte de naissance est à rechercher.)

MEMBRES.—Les membres antérieurs doivent être droits, et bien d'aplomb, qu'ils soient vus de face ou de profil.

Les membres postérieurs forment un angle obtus (c'est-à-dire plus ouvert que 45°).



Schnauzer, Nain

Les pieds sont courts, ronds et bien fermés; ils doivent se poser parallèlement, les doigts courbés, les ongles noirs, les soles dures et noires.

POIL.—Le poil doit être rude et dur (poil fil de fer, c'est-à-dire revêche), ni court ni plat, mais disposé par couches se détachant de l'épiderme,

de sorte que, vu à contre poil, il semble se dresser un peu. Sur le sommet du crâne, le poil est plus court mais toujours dur, de même qu'aux pattes.

Le poil forme au museau une moustache et une barbe caractéristiques, pas trop longues et au-dessus des yeux de gros sourcils broussailleux, ce qui donne au chien sa physionomie de griffon.

COULEUR.—Poivre et sel aussi mélangé et homogène que possible.

TAILLE.—Minimum, 0 m. 40; maximum, 0 m. 50. La bonne taille est de 0 m. 45 à 0 m. 48.

Maximum, 0 m. 50 pour le chien et minimum 0 m. 40 pour la chienne.

DEFAUTS.—Structure lourde, commune, corps allongé ou trop haut sur jambes, tête lourde et

Il est admis un peu plus de tolérance pour la couleur de la robe. C'est un ratier d'une vivacité et d'une intelligence exceptionnelle.

STANDARD DU SCHNAUZER-PINSCHER GEANT

Il doit reproduire en plus grand (taille minimum 0 m. 55, maximum 0 m. 65), l'apparence générale et les caractéristiques du Schnauzer-Pinscher normal.

Il devra être élevé et sélectionné en vertu de travaux durs et rudes en raison de sa robustesse exceptionnelle et de son tempérament très ardent.

En plus de la couleur poivre et sel, le noir est recherché; il comporte des poils blancs très clairsemés.



Schnauzer, Géant

ronde, trop large ou trop pointue, prognathisme supérieur ou inférieur, os des pommettes (zygomatiques) saillants, museau pointu, poitrine trop large; aplombs incorrects, coudes détachés du corps, cuisses ouvertes ou fermées; oreilles plantées trop bas ou de côté. Poil mou, trop court ou trop long, soyeux ou laineux. Toutes marques blanches à l'exception d'une petite tache à la poitrine qui est tolérée chez le chien, poil soyeux au sommet de la tête, pieds gras, doigts écartés, ongles blancs ou clairs, lèvres tombantes, yeux clairs, ergots.

DISQUALIFICATION.—Robe blanche ou pâle, isabelle, crème, poil bouclé ou frisé.

STANDARD DU SCHNAUZER-PINSCHER NAIN

Il doit reproduire, en plus petit (taille maximum 0 m. 28), l'apparence générale et les caractéristiques du Schnauzer-Pinscher normal.

ECHELLE DES POINTS

Apparence générale	20
Tête et mâchoires	15
Poil	15
Couleur	10
Yeux	10
Aplombs	10
Tronc	10
Encolure	5
Oreilles	5

GRATIS AUX LECTEURS DE LA REVUE—Sur réception d'un timbre de 5c, *L'Almanach des éleveurs de Chiens, Chats, Lapins, Volailles et Renards*, 108 pages. Adresser *La Revue Populaire*, Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.

ETRANGE EXPERIENCE

Un vieux médecin de soixante-cinq ans passe volontairement 7 jours sans boire ni manger, et 21 jours sans manger, et s'en trouve très bien.

Vous vous rappelez dans quelles circonstances mourut ce malheureux mineur du nom de Collins, il y a quelques mois. On ne comprenait pas qu'il pût vivre après un jeûne de treize jours, ses compagnons qui travaillaient à le dégager entendant sa voix, distinctement. Quand il fut découvert, au bout du dix-septième jour, il venait d'expirer.

Rappeler le cas de MacSweeney, le martyr volontaire d'Irlande, qui vécut plus de deux mois sans manger, suffirait à démontrer qu'un être humain peut se dispenser fort longtemps de nourriture.

Un vieux médecin, le docteur William Z. Kumler, soixante-cinq ans, désireux de faire reposer son estomac et de connaître les affres de la faim, ou du moins l'état dans lequel se trouve l'homme privé de toute nourriture, conduisit sur lui-même une étrange expérience, passant sept jours sans boire et vingt et un sans manger.

Ce jeûne terminé, le vieux médecin se sentait rajeuni d'autant d'années qu'il avait été de jours sans absorber de nourriture.

Après avoir passé les sept premiers jours de son jeûne sans boire, dans les quatorze jours qui suivirent, il

MES AMIS, LES SOURDS LE CROIRIEZ-VOUS?



Avez-vous lu dans cette revue il y a quelque temps qu'un conseil sur la surdité serait donné GRATUITEMENT par un spécialiste pour les oreilles?

Vous hésiteriez peut-être à le croire, mais il y a eu une vraie avalanche de demandes. Elles sont venues non seulement des lecteurs de cette revue, mais de ceux de tous les journaux où l'offre fut faite. Dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, un très grand nombre de personnes qui ont reçu le conseil, l'ont

suivi et sont maintenant complètement débarrassées de cette affection: beaucoup d'autres sont sur la voie d'un heureux soulagement.

Un homme dit: "J'entends aussi bien que lorsque j'étais enfant, grâce à vous". Un autre écrit: "Ces terribles douleurs et bruits dans la tête sont entièrement disparus et j'entends aussi bien que jamais". Et toutes les lettres de la première à la dernière, racontent le bien qu'on a éprouvé.

Voici VOTRE chance! Le spécialiste Sproule pour la surdité (Gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, et ancien chirurgien du service naval pour la marine royale anglaise), 376 Cornhill Building, Boston, Mass., qui a fait l'offre précédente d'un livre et d'un conseil GRATUIT sur la surdité offre de nouveau aux lecteurs de la REVUE POPULAIRE UN

CONSEIL GRATUIT

Vous pouvez avoir, vous aussi ce livre sur la surdité GRATUITEMENT, simplement en en faisant la demande. Tout ce que vous avez à faire est de vous procurer une carte postale ou un simple morceau de papier, écrire à la plume ou au crayon les mots: "Je demande le conseil et le livre sur la surdité", adresser la carte ou la lettre et l'envoyer par poste.

Joignez-vous à vos voisins pour profiter de cette offre généreuse. Renseignez-vous sur cette méthode de traitement. Beaucoup de gens qui demeurent tout près de vous et ceux que vous soupçonnez le moins, peut-être, ont écrit. Ils sont sur la voie d'un bon entendement. Pourquoi ne pas vous joindre à eux.

N'attendez pas, n'hésitez pas, mais écrivez pour avoir le CONSEIL GRATUIT et le LIVRE, si vous le désirez. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera pas un sou et un grand nombre de ceux qui ont déjà accepté cette offre, sont très reconnaissants de l'assistance qu'ils ont reçue. Vous ne regretterez pas d'avoir essayé cette méthode de traitement domestique. Ecrivez en français ou en anglais.

SPECIALISTE SPROULE POUR LA SURDITE
376 Cornhill Building, Boston, Mass.

avalait quelques gouttes d'eau chaude, quand la soif se faisait sentir.

Il ne souffrit pas un instant des affres de la faim, de ces crampes d'estomac qui sonnent pour nous l'heure des repas, et eût pu continuer comme cela son jeûne assez longtemps sans éprouver aucune douleur.

Le seul inconvénient physique qu'il en ressentit fut un goût mauvais qu'il avait constamment à la langue et aussi une sensation de sécheresse dans le canal alimentaire.



Il n'éprouva aucune déperdition d'énergie; bien au contraire, il ressentait moins la fatigue qu'aux jours où il mangeait régulièrement. Il ne sacrifia, pendant son jeûne, aucune de ses occupations ordinaires, faisant de longues marches, assistant, comme de coutume, à plusieurs concerts et visitant des amis.

Ses nuits étaient calmes; son sommeil profond. Il n'eut pas de ces rêves et de ces visions que connaissent certains jeûneurs mystiques.

Il maigrit de douze livres en trois semaines, mais c'est pendant les cinq jours qu'il passa sans boire qu'il en perdit le plus.

C'est d'ailleurs ce jeûne de la soif qui le tortura le plus et il croit avoir enduré comme tourments de la soif ce qu'il est physiquement possible à un homme moyen de supporter.

Le docteur Kamler n'était pas plus préparé qu'un autre à cette expérience. Il a, depuis une trentaine d'années, l'habitude de se priver de nourriture une journée par semaine, mais il n'est jamais resté plus longtemps à jeun.

Pendant l'une des promenades qu'il faisait quotidiennement (il était au dix-septième jour de son jeûne), il fut abordé par un mendiant qui lui dit :

— Mon bon monsieur, donnez dix sous à un pauvre diable qui n'a pas mangé depuis deux jours.

Le docteur, lui mettant une pièce de vingt-cinq sous dans la main :

— Vous prendrez un repas à ma santé, mon ami; moi, je n'ai pas mangé depuis dix-sept jours.

Le mendiant dut penser: "Encore un malheureux fou !"

— 0 —

La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants; la force sans justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et, pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste.

Dascal.

Toujours de bonne humeur!

JE MANGE TOUTCE
QUE JE VEUX PUIS
JE PRENDS UN
COMPRIME
"SATURAL"!

Toujours de mauvaise humeur

JE MANGE
PEU ET JE SOUFFRE
LE MARTYRE!

Un
Comprimé

SATURAL

Après les
Repas fait

toute la différence au Monde!!.....

DYSPEPTIQUES! Nous vous offrons 10 BONS REPAS pour 10 sous

Vous pourriez vous régaler, vous rassasier, vous gorger, si vous voulez, sans vous alarmer des résultats, sans appréhender aucun des maux et douleurs qui ordinairement suivent vos repas : fermentations, renvois acides, "brûlements", pesanteurs, gaz, etc.

PHARMACIE LACHANCHE — 45¢, rue Ste-Catherine Est — Montréal.

Messieurs: Vous trouverez ci-inclus 10 sous en paiement de 10 Comprimés SATURAL qui me seront expédiés, poste payée.

Nom.....

Adresse.....

LES OISEAUX UTILES

Sans les oiseaux, s'accordent à reconnaître les naturalistes, aucune végétation ne serait possible. Ils font un travail que des milliers de mains d'hommes ne pourraient accomplir ni si bien ni si vite. Les oiseaux sont nos meilleurs auxiliaires (et c'est ce qu'a démontré Fabre dans ses merveilleux ouvrages) pour détruire les invisibles ennemis qui s'attaquent à nos champs, nos jardins, nos bois et nos santés.

On veut bien admettre, en général, qu'ils soient utiles, mais l'on ajoute aussitôt que les oiseaux sont d'effrontés maraudeurs qui ne dédaignent pas quelques grains de blé ou quelques cerises. Ce sont là petits pourboires que prélèvent les oiseaux sur services rendus. Ces minimes récompenses les

dédommagent bien peu, pendant les quelques semaines où s'offrent les épis et les fruits, du travail qu'ils fournissent.

Les **grives** rendent surtout service aux potagers en détruisant d'énormes quantités de limaces et de petits ou moyens limaçons. Les grives sont les grandes ennemies des chenilles du pommier contre lesquelles elle s'acharne de préférence.

Le **rouge-gorge**, grand mangeur de petits insectes, d'araignées et de mouches, dévore aussi des proies énormes pour sa taille, comme le ver blanc.

L'**étourneau** est le cauchemar des vignerons, toutefois ses ravages sont moins graves qu'il ne paraît. Aucun oiseau ne mange par jour plus que sa

grosneur, soit pour l'étourneau une moyenne grappe. En revanche, il charrie à ses petits des milliers de scarabées et est lui-même destructeur d'insectes durant les trois quarts de l'année. Ils débarrassent aussi les troupeaux de leur vermine et des mouches qui provoquent la fièvre aphteuse.

Le **chardonneret** ne paraît pas se soucier des insectes. Plutôt nuisible dans les cultures de graines, il détruit en revanche les semences de mauvaises graines, notamment celles du chardon.

Les services de l'**hirondelle** sont unanimement reconnus; elle protège surtout la vigne avec son cousin, le **martinet**.

L'**alouette**, si facilement traquée par les chasseurs, reste surtout insectivore et se nourrit de chenilles, de grillons, de sauterelles, d'oeufs de fourmis.

Le **merle** n'est pas sans défauts : mais s'il mange des cerises et du raisin, en revanche, il détruit beaucoup de ces insectes qui sont le fléau des jardins. Il arrive aussi qu'on le croie seulement occupé à manger les cerises, alors qu'il attrape leurs plus dangereux parasites, vers ou mouches.

Michelet appelle le **pic** (nous disons au Canada **pic-bois**, de l'anglais woodpecker), "un conservateur naturel des forêts". En effet, cet oiseau, pic ou pic-vert, préserve cent arbres contre un qu'il perfore pour y nicher. Il traque inlassablement tous les insectes qui minent le bois, soulèvent ou font pourrir les écorces. Un observateur américain déclare: "Sans les pics, l'étable et le peuplier seraient voués à une destruction rapide." Dans un seul estomac de pic-vert, il a été trouvé 57 parasites dangereux.

Le pinson, le loriot, les bergeronnettes, les chouettes, la mésange, le merle et le bouvreuil rendent aussi à l'homme des services inappréciables.

—o—

LA SUPPRESSION DU BAGNE

Le bagne était l'édifice où l'on enfermait jadis à Constantinople les esclaves européens du sultan après le travail. Le nom venait des bains qui y étaient annexés. Il passa en France quand, vers 1750, les forçats changèrent leur villégiature des galères en une saison à Brest, Cherbourg, Lorient ou Toulon, selon la durée de leur peine. Ils étaient employés à de durs travaux dans les arsenaux ou les chantiers maritimes. En 1852 et 1854, les bagnards furent évacués en Guyane et en Nouvelle-Calédonie; une nouvelle loi vient de supprimer, "par mesure d'économie", ces centres de déportation. On n'enverra plus personne en Guyane, mais on n'en renverra personne. 4,500 forçats résident actuellement à Saint-Laurent-du-Maroni (Guyane) et 150 seulement en Nouvelle-Calédonie.

—o—

LE PLUS LONG TUNNEL DU MONDE

Les Américains viennent de terminer le grand tunnel sous l'Hudson, le plus long tunnel existant actuellement qui, unissant New-York à New-Jersey, permettra de faire passer d'une rive à l'autre plus de 40,000 véhicules par jour. C'est le président Coolidge qui, en appuyant sur un bouton électrique, a fait sauter les derniers quartiers de rochers qui interceptaient le passage.

LA MEMOIRE DES POISSONS

Suivant certains savants et tous les gardiens d'aquarium, les poissons jouissent de cette faculté. Ils ont en outre le sens du goût, de l'odorat, de la vue et de l'ouïe.

Les poissons ont-ils de la mémoire? Aux pêcheurs fervents et aux savants névrologistes de répondre. Les pêcheurs s'appuient sur leur expérience pour soutenir, les uns, que le poisson qui a mordu à l'hameçon y revient, les autres, qu'il se rappelle la zone dangereuse où on voulut l'amorcer avec un traître appât. Les gardiens d'aquarium et quelques simples propriétaires de poissons rouges, nous renseigneront mieux qu'eux, tout à l'heure. D'ailleurs, il est d'ordre de se méfier un peu des pêcheurs; ils sont menteurs et exagérés, c'est reconnu!

Les savants, eux, parce que la gent poissonnière n'a pas dans son cerveau de substance cervicale, source de la mémoire, sont bien tentés de lui refuser cette faculté. Les poissons sont-ils capables de recueillir des impressions et de s'en servir logiquement à l'occasion? C'est là toute la question et il semble bien qu'il faille y répondre dans l'affirmative.

En effet, le poisson d'aquarium comme tout poisson élevé dans un vivier ou une réserve quelconque, s'apprivoise. Les poissons rouges fuient à l'approche de l'homme qu'ils voient pour la première fois couvrir leur bocal de son ombre, mais, s'il

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents malaises dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 23P
BOITE 37 WINDSOR, ONT.

Ne manquez pas de lire :

"Cœurs Ennemis"

Par DELLY

dans le prochain numéro

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. Clairval 1160



les nourrit, ils s'habitueront en quelques jours à sa présence familière. Tout le monde a fait cette expérience, aussi bien avec des poissons rouges, peu farouches de leur nature, qu'avec des truites, le poisson le plus craintif et le plus défiant qui soit.

Il se trouve même des gardiens d'aquarium qui prétendent avoir certains poissons favoris se laissant prendre dans la main et même invitant leur gardien à les sortir de l'eau de cette façon. Un employé du Laboratoire de Zoologie et de Physiologie

Maritime du Collège de France à Concarneau parle d'un requin qui non seulement nage à la surface de l'eau pour se faire caresser par son maître, mais encore se tient à l'un des coins de son réservoir et sort la tête de l'eau à l'approche de l'homme auquel il montre une véritable sympathie. On raconte encore l'histoire d'un vulgaire poisson rouge qui s'est lié l'amitié avec un chien et qui, au moindre jappement de la bête, s'élève à la surface de son bocal. Le chien approche son museau de l'eau et le poisson lui saute après. Ce poisson rouge appartient à une école lâchée 16 semaines par année dans un vivier où ne se tient aucun gardien. Quand ils sont rendus à leur bocal ordinaire, tous ces poissons reconnaissent leur gardien accoutumé et nagent dans sa direction. S'il marche le long du bocal ou pour mieux dire, de leur maison de cristal, les poissons l'escortent. Autant d'exemples qui prouvent que les poissons ne manquent ni de mémoire, ni d'intelligence.

— 0 —

LA PLUS PUISSANTE LOCOMOTIVE

La plus puissante locomotive d'Europe, d'une série destinée à la remorque des trains rapides les plus lourds, a fait le mois dernier, sur le parcours Epernay-Châlons et retour, à la vitesse moyenne de 80 m. à l'heure, des essais concluants. Cette locomotive mesure 16 pieds de hauteur, 75 de longueur; elle a 22 roues avec le tender et 4 essieux accouplés. Elle entrera prochainement en service sur la ligne Paris-Strasbourg.

WRIGLEY'S

"Après chaque repas"

La gomme WRIGLEY nettoie les petites crevasses entre les dents. Elle frictionne les gencives et aide à les tenir en bon état. Elle combat l'acidité de la bouche.



FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. Clairval 1160

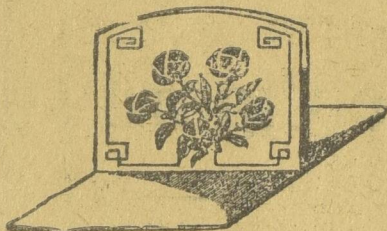


UN PORTE-LIVRES POUR VOTRE TABLE DE TRAVAIL

Il vous est sans doute souvent arrivé d'avoir à interrompre un travail pressé ou intéressant pour vous lever et aller chercher un livre, un dictionnaire par exemple, qui vous faisait défaut.



Vous pouvez vous faire une paire de porte-livres pour soutenir sur votre bureau toute une série de livres que vous aimeriez avoir sous la main. Il ne vous faut pour cela que les deux planchettes et deux feuilles de tôle. Percez les deux plaques de deux trous.



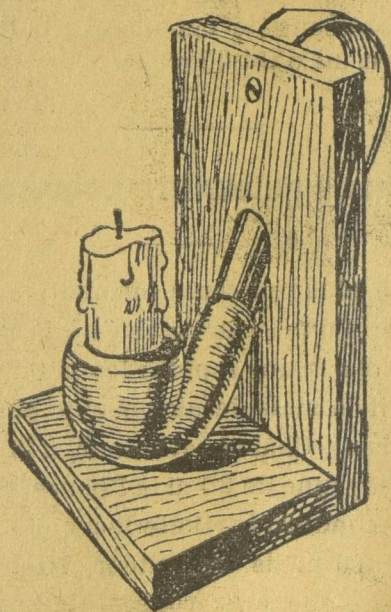
Procurez-vous des vis à bois à tête extra-plate, et vissez une planchette sur chaque plaque, en prenant bien exactement le milieu de l'épaisseur.

Au préalable, vous pourrez arrondir les coins supérieurs des planchet-

tes, et en décorer un côté, en peignant dessus un motif ornemental quelconque. Pour mettre en place, vous n'aurez qu'à poser un livre sur la plaque contre la planchette, de chaque côté, et à remplir de livres entre les deux. Ce même porte-livres peut aussi servir à garnir une table de boudoir.

UN BOUGEOIR RUSTIQUE AVEC UNE VIEILLE PIPE

Une pipe dont l'embouchure est cassée sera naturellement jetée au rebut, bien qu'elle puisse encore ser-



vir en la fixant sur une équerre de bois, comme notre croquis l'indique, de manière à servir de bougeoir. Le

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

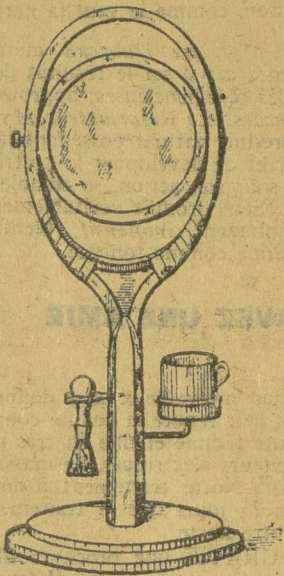
Boîte Postale 2353

montant vertical de l'équerre de bois porte une poignée constituée par une lame métallique recourbée et clouée sur la planche.

Quant à la bougie, elle s'enfonce, de façon parfaite, dans le fourneau de la pipe et ce bougeoir rustique rendra de grands services dans une maison de campagne.

UNE VIEILLE RAQUETTE DE TENNIS COMME GARNITURE DE TOILETTE

Vous avez brisé, l'an passé, au cours d'une partie disputée, votre raquette de tennis. Au lieu de la jeter, mon Dieu! pourquoi ne pas l'utiliser de plaisante façon?

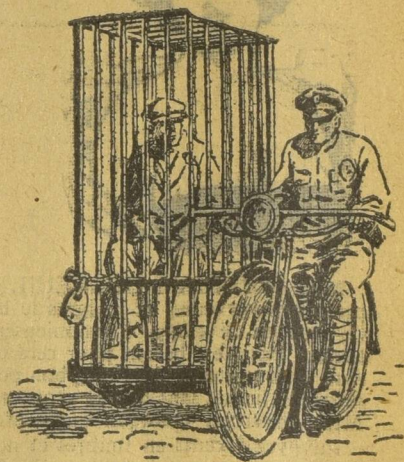


Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, cette machine a été fixée dans un socle de bois suffisamment large pour la maintenir verticale et éviter tout renversement. Dans l'intérieur, on a assujéti un miroir rond qui peut pivoter autour de deux axes tournant dans la raquette. L'un de ces axes

peut être terminé par un bouton de manoeuvre qui servira à orienter le miroir à la position convenable sans qu'on soit obligé de le toucher avec la main et de tourner la glace. Deux petits supports, l'un à fourchette pour tenir le blaireau, l'autre formant cuvette pour soutenir la récipient destiné à préparer la mousse de savon, constitueront un ensemble parfait dont l'aspect décoratif n'est d'ailleurs pas déplacé dans une maison rustique ou une pièce arrangée avec quelque originalité.

UNE MOTOCYCLETTE QUI N'EST PAS DE PLAISANCE

La police américaine vient de lancer cette motocyclette à panier... à salade qui permet de transporter rapidement les malfaiteurs arrêtés.



Ceux-ci sont enfermés dans des cages à barreaux de fer solidement cadenassées, et l'agent n'a qu'à les mener au poste le plus voisin. Ce voyage à la vue de tous est un supplice en soi; il rappelle le pilori. Il nous semble que ce ne soit pas là une innovation à conseiller à notre police.

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU



TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garant, absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. Tel. Est 9252J. MONTREAL.

COMMENT PLANTER CHOUX ET CHOUX-FLEURS

Au plantoir, faites un trou de cinq pouces de profondeur ; en faisant tourner obliquement l'instrument en place, élargissez le trou. Retirez le

mouvement tournant à la main qui le soutient, de façon à éviter que les radicelles se retournent en buttant contre les aspérités des parois. Tassez



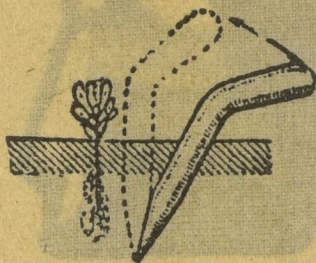
FAIRE LE TROU

Le plantoir creuse le trou. En le faisant tourner, on l'élargit.



COMBLER LE TROU

Piquer obliquement le plantoir tout autour du trou et le redresser chaque fois suivant la flèche.



METTRE EN PLACE

On enfonce doucement le jeune plant de façon que toutes les racines soient bien tournées vers le bas.

plantoir en évitant de laisser retomber la terre de la surface au fond. Soutenant le jeune chou au collet, enfoncez-le doucement en imprimant un ensuite la terre sur toute la hauteur

en piquant obliquement çà et là autour du plant le plantoir qu'on relève verticalement en le rapprochant du plant à chaque fois.

— 0 —

LES ORIGINES DU BOBSLEIGH

Le bobsleigh, sous une forme un peu différente toutefois, était connu dans l'antiquité.

Il était pratiqué surtout par les Kimris, tribu celtique qui souvent faisait la guerre aux Romains. Lorsque, ayant pris position dans les Alpes, les Kimris se trouvèrent en présence du général romain Catulle et de ses légions, ils affichèrent leur mépris pour l'ennemi en se promenant nus sur la neige. Les hommes montaient à une certaine hauteur, posaient leurs larges boucliers sur le sol et s'y asseyaient.

D'un vigoureux choc, chacun l'un après l'autre, faisait partir son traîneau improvisé. On glissait ensuite sur les pentes les plus dangereuses, passant souvent par des précipices, spectacle qui impressionnait vivement les Romains.

Ce sport, dont la pratique était de nature à répandre la terreur parmi l'ennemi, avait été enseigné aux Kimris par les habitants du Jutland, la partie méridionale du Danemark de nos jours.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LA PRINCESSE MOUNTBATTEN ET LE MEDECIN

Lady Louise Mountbatten qui s'est mariée en 1923, en Angleterre, fut infirmière en France pendant la guerre et débuta, dans une ambulance de Bourges, par un apprentissage minutieux.

Un nouveau médecin-chef, un peu bourru, arriva un jour pour prendre la direction de l'hôpital. Il fronça le sourcil quand on lui dit qu'une princesse était venue d'outre-Manche pour soigner les blessés. Est-ce qu'une princesse pouvait connaître les humbles et pénibles exigences du métier d'infirmière?

Traversant une salle, il remarqua une femme qui frottait le carreau avec vigueur.

—On m'apprend qu'une princesse se trouve dans l'ambulance, fit-il à la travailleuse; comment est-elle?

—Oh! c'est une femme bien ordinaire, tout à fait comme moi, répondit avec simplicité lady Louise Mountbatten.

AUSSI FORT QUE SHERLOCK HOLMES

Sir A. Conan Doyle, créateur du célèbre policier Sherlock Holmes, a eu, à Londres, dernièrement, une amusante aventure que raconte un journal.

Il arrive à la gare de Charing-Cross. Il prend un taxi et, arrivé à destination, paye le chauffeur.

—Merci, Monsieur Conan Doyle, dit celui-ci.

—Comment savez-vous mon nom? fit le romancier surpris.

Le chauffeur répliqua:

—J'ai lu dans les journaux que vous arriviez du pays de Galles; vos cheveux m'ont paru avoir été coupés par un coiffeur gallois, et vous avez à vos bottines de la boue qu'on ne trouve qu'à Swansea.

Le romancier, émerveillé de trouver une sorte de Sherlock Holmes le volant en main, complimente l'ingénieux chauffeur et lui demande s'il n'a pas vu d'autre signe d'identification.

—J'en ai vu encore un autre, dit le chauffeur malicieux; j'ai lu votre nom qui est en grandes lettres sur votre malle...

LES BETES AUX EXEMENS

Sur l'histoire naturelle. Après quelques questions, l'inspecteur demanda :

—Quel oiseau nous venant d'Afrique a des ailes et est incapable de voler? (Il voulait parler de l'autruche.)

La classe entière resta muette. Pensant encourager les élèves, l'inspecteur promit dix sous à qui répondrait. Après quelques secondes d'hésitation, une petite bambine de quatre ans leva la main.

—C'est un oiseau mort, Monsieur.

L'inspecteur resta confondu de cette réponse.

L'institutrice a parlé à ses élèves du rhinocéros; elle veut s'assurer s'ils ont bien compris:

—Comment se nomme, demande-t-elle, ce qui a une corne, qui court vite et qu'il est dangereux d'approcher?

—Une automobile, Madame! répondent-ils en chœur.

Une aubaine pour nos lecteurs et lectrices !

DELLY nous a fait parvenir pour

La Revue Populaire

où il sait compter de nombreux et enthousiastes
admirateurs et admiratrices, son tout dernier roman,
absolument inédit au Canada, introuvable en librairie :

“Cœurs Ennemis”

GRAND ROMAN D'AMOUR

En plus, trois nouvelles de Guy Chantepleure

DELLY ET CHANTEPLEURE DANS
“LA REVUE POPULAIRE” DE JUIN

Achetez votre exemplaire de bonne heure

EN VENTE PARTOUT - - - 15 SOUS



Le Devoir d'une Mère

est d'aider son enfant à conserver ce teint d'écolière

Des autorités soutiennent que toutes les mères doivent soigner le teint de leur enfant suivant cette méthode.

TOUJOURS en mouvement, la petite ne fait qu'entrer et sortir. Elle s'expose sans transition aux températures les plus opposées.

Donnez-vous à son teint les soins voulus ? Des experts en beauté nous affirment que l'éclat d'un teint de jeunesse dépend largement des précautions prises dans l'enfance.

La peau doit être gardée propre, les pores bien ouverts et sains. Juste avant de vous coucher, lavez-vous délicatement avec l'adoucissant Palmolive. Puis massez-le doucement dans la peau. Rincez bien. Puis, si la peau est sèche et le requiert, appliquez-y un peu de cold-cream.

Évitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-haut. N'allez pas croire que n'importe quel savon vert ou savon prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit aussi bon. Le Palmolive est un *émollient du teint* sous forme de savon. Son secret est dans les huiles et leur mélange.

Et il ne coûte que 10c le morceau ! Procurez-vous-en un morceau aujourd'hui. Puis remarquez la différence étonnante au bout d'une semaine.

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.



SAVON PROVENANT DES ARBRES

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les inappréciables et merveilleuses huiles de ces trois arbres — sans aucune autre matière grasse. Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive — car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur naturelle.



2742 C

FABRIQUE AU CANADA